NOU

AU

EN A

E

TO

NOUVEAU VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

EN ASIE, EN AMÉRIQUE

ET

EN AFRIQUE.

TOME TROISIÈME.

NOU

AU

EN AS

E

EN 1

D'UN VO

Avec un rec
plus curieu
rope, sur l
merciales
que l'histo

TO

CHEZ H.
R

L'AN V

NOUVEAU VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

EN ASIE, EN AMÉRIQUE

ET

EN AFRIQUE,

EN 1788, 1789 ET 1790;

PRÉCÉDÉ

D'UN VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE,

EN 1787;

Avec un recueil de tout ce que les voyageurs ont publié de plus curieux sur toutes les parties du globe, excepté l'Europe, sur leurs arts, leurs sciences, leurs productions commerciales et naturelles, leurs mœurs et leurs usages; ainsi que l'histoire de leurs gouvernemens anciens et modernes.

PAR F. PAGÈS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES PÈRES, N°. 1195.

L'AN V DE LA RÉPUBLIQUE. (1797 *v. st.*)

518

NOU

AUT

EN 1

PAR

SUIT

C

COLO
îles sur
l'Amér
premié
vroit,
ce pay

NOUVEAU VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

EN 1788, 1789 ET 1790;

PAR LA VOIE DE L'ORIENT.

SUITE DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XXII.

Du Pérou.

COLOMB, après avoir découvert plusieurs îles sur sa route, aborda sur les côtes de l'Amérique méridionale; comme c'étoit la première partie du continent qu'il découvroit, il lui donna le nom de *Terre-Ferme;* ce pays a conservé depuis ce nom. Les Es-

pagnols l'ont étendu dans la suite aux provinces voisines, telles que la Castille d'Or, la Nouvelle-Grenade, etc.

Après une traversée assez longue, pendant laquelle nous essuyâmes un terrible ouragan, danger très-commun sur ces mers, nous entrâmes dans la province de Cumana, dont la capitale, qui porte le même nom, est située à deux milles de la mer. Rien de particulier ne distingue les habitans de cette contrée des autres colonies espagnoles : les prêtres et les moines jouissent de la même autorité; les églises possèdent les mêmes richesses; les peuples y sont tout aussi superstitieux; les femmes également fières, dévotes et galantes.

Les Indiens s'opposèrent d'abord aux établissemens des Espagnols sur la côte de Cumana; mais ils payèrent cette résistance par des torrens de sang : ceux qui échappèrent aux supplices furent réservés pour les mines. Leurs usages, leurs vêtemens étoient à peu près les mêmes que ceux des peuples de l'Orénoque. Ils observoient un jeûne rigoureux comme une pénitence d'avoir produit un malheureux de plus sur la terre.

C'est ici le cas de dire en passant que plusieurs nations ont regardé comme un crime, du moins comme un malheur, de faire des enfans : on pleuroit à leur naissance, on se réjouissoit à leur mort. De-là sans doute aussi la haute idée qu'ont eu quelques anciens du célibat et de la virginité, long-tems avant que Jésus-Christ eut conseillé la pratique de celle-ci.

De Cumana nous passâmes à Venezuella, ainsi nommée parce que cette ville est bâtie, comme Vénise, au milieu des eaux et sur des pilotis. Venezuella, qui eût d'abord le titre de capitale, fut bâtie par les Espagnols ; son commerce étoit anciennement très-florissant, mais il tomba peu à peu. Le siège épiscopal, qu'on y avoit établi sous la métropole de Saint-Domingue, fut transféré à Léon de Caraques. Maracaybo, aujourd'hui capitale de la province, est une des plus riches villes de Terre-Ferme. Le pays est si fertile qu'on y fait annuellement deux moissons. Il ne manque pas non plus de mines d'or ; le métal qu'on en tire est si pur qu'on l'évalue à vingt-deux karats et demi. Cette province contient environ deux cent

mille Indiens tributaires de l'Espagne. En côtoyant cette province, on apperçoit plusieurs îles où nous ne fûmes pas tentés de nous arrêter. Les Hollandois possèdent les îles d'Aves, de Buénaire, d'Aruba et de Curaço. Cette dernière est la seule qui mérite quelqu'attention : ils y ont établi beaucoup de sucreries.

En suivant toujours cette même côte, nous arrivâmes enfin à Carthagène. Cette ville fameuse est une des plus importantes, des plus riches, et peut-être même, après Mexico, la plus belle de l'Amérique espagnole. La province de Carthagène a plus de cinquante lieues d'étendue du levant au couchant, et quatre-vingt cinq du midi au nord. Le pays est couvert de montagnes et de collines, où l'on voit de grandes forêts remplies de bêtes féroces. Il y a dans les vallées diverses peuplades composées d'Indiens, d'Européens et de Créoles. Les mines d'or sont aujourd'hui presque épuisées. La baie de Carthagène, l'une des meilleures de l'Amérique, a deux lieues et demie d'étendue. Cette ville, étant la première échelle où se rendent les galions, a comme les prémices de tout ce qui passe

d'Europe dans l'Amérique méridionale. Le tems que les galions passent à Carthagène est une foire continuelle. On fait monter à quatre-vingt mille le nombre des habitans de Carthagène, dont il n'y a tout au plus que le sixième d'Espagnols. Ces derniers forment, comme ailleurs, deux espèces différentes, l'européenne et la créole. La division est plus difficile à faire entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des Blancs, des Noirs et des Indiens; mais ce que nous avons dit autrefois de ces diverses alliances à Goa, nous dispense ici de tout autre éclaircissement : il suffit d'ajouter que chaque génération qui les rapproche des Blancs par la couleur, leur donne un degré de considération dont ils sont fort jaloux, sur-tout lorsqu'ils se croient entièrement dégagés du sang indien ou africain. Le chocolat, qu'on appelle ici le cacao, est d'un usage si universel qu'il n'y a pas d'esclave nègre qui ne s'en régale pour son déjeûner.

Cinq jours de navigation nous rendirent de Carthagène à Porto-Belo. Cette dernière ville tire son nom de la beauté de son port. Sa situation avantageuse entre la mer du

Sud et celle du Nord, son peu de distance de Carthagène et de Panama en ont fait l'entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Amérique, et le théatre de la plus fameuse foire du monde. La flotte du Pérou n'est pas plutôt arrivée à Panama que les galions d'Espagne, qui sont à Carthagène, mettent à la voile pour Porto-Belo, où se rendent également tous les trésors de l'Amérique. Cette foire ne dure guère plus de trente jours; mais pendant ce court espace on ne peut voir sans étonnement la quantité d'or, d'argent, de pierreries, qu'on y étale. Des lingots sont entassés par piles dans les rues, sur les quais, au milieu de la place.

La chaleur est excessive à Porto-Belo, tant par sa position sous la zone torride que parce qu'elle est entourée de hautes montagnes. Les arbres sont si épais qu'ils interceptent les rayons du soleil et empêchent qu'ils ne dessèchent la terre. Ce climat éprouve de grandes tempêtes, accompagnées d'éclairs et de tonnerres capables de jeter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis. Ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion des cavernes, et ces échos sont

tellement multipliés qu'un canon se fait encore entendre plus d'une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux d'une multitude de singes qui vivent dans les montagnes. Le bruit du canon auquel ils devroient être accoutumés, et celui du tonnerre auquel ils doivent l'être encore davantage, leur font pousser des hurlemens épouvantables.

Les Nègres et les Mulâtres forment la plus nombreuse partie des habitans de cette ville, où l'on trouve à peine trente familles de Blancs. Le riz, le maïs, la cassave, le poisson, voilà la nourriture la plus commune, la plus en usage : le tout y est apporté de Carthagène; le pays ne produit guère que des cannes à sucre. Les habitans se baignent presque chaque jour à onze heures du matin : les femmes semblent avoir oublié à cet égard toute pudeur, les hommes toute honnêteté. Les uns et les autres ne se font pas scrupule de s'exposer tout nus à tous les regards. Comme les bois touchent de près à la ville, il en sort des tigres, qui, dans la nuit, parcourent les rues, et emportent la volaille, les chiens et autres animaux do-

mestiques; les enfans même deviennent quelquefois leur proie. Les Nègres et les Mulâtres sont fort industrieux à les combattre : ils les attaquent jusque dans leurs retraites. Ils n'ont pour arme qu'un long pieux avec une espèce de couteau de chasse : ils attendent que le tigre se jette sur la lance pour lui couper la pâte avec l'autre arme. Alors le chasseur le tue à son aise.

Pour nous rendre à Panama nous préférâmes, quoique le chemin fut plus long, de remonter la rivière de Chagre. Cette rivière est infestée de crocodiles : on en trouve souvent qui dorment sur le rivage. Rien n'égale l'agrément des paysages que la nature a formé dans les environs. Le nombre des oiseaux est incroyable; leur plumage étale toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nous quittâmes la rivière de Chagre dès qu'elle cessa d'être navigable, et nous nous rendîmes par terre à Panama, dont nous avons déja donné la description. Nous côtoyâmes ensuite l'isthme Darien, ainsi appelé de la rivière de ce nom. Enfin, nous arrivâmes à la capitale du nouveau royaume de Grenade, où siège le vice-roi, qui est en même

tems président de l'audience royale. La Nouvelle-Grenade, composée de plusieurs villes peuplées d'Indiens et d'Espagnols, est au nord du Popayan. Cette dernière province faisoit autrefois partie de l'audience de Quito. En 1537, Pisarre y bâtit une cité, dont le pays a pris le nom, et qui est aujourd'hui une des plus florissantes de cette partie de l'Amérique. Popayan, la capitale, est bâtie dans une plaine terminée par une montagne. Les mines d'or y attirent beaucoup de monde. Une partie de cette province est fort incommodée du voisinage des Indiens, que les habitans nomment *bravos*, et qui occupent tout le plat pays jusqu'à la mer. Leur courage va jusqu'à la fureur, du moins contre les Espagnols, auxquels ils ne font point de quartier. Comme ils ont conservé l'usage des quippos, ils montrent sans cesse à leurs enfans ceux qui marquent l'arrivée des Espagnols et les exhortent à se ressouvenir de leurs cruautés.

Le climat de toutes les provinces de Terre-Ferme n'étant pas fort différent de celui des autres parties de l'Amérique qui répondent aux mêmes latitudes, leurs productions na-

turelles sont les mêmes. Je ne m'arrêterai ici qu'à celles qui portent quelque caractère de distinction.

Le colibri, petit oiseau de la grosseur d'un hanneton, est un des plus rares ouvrages de la nature : il s'en trouve de si petits qu'on leur a donné le nom d'oiseaux-mouches. Les Espagnols les appellent *tominios*, parce qu'avec leurs nids ils ne pèsent que deux tomines d'Espagne, c'est-à-dire, vingt-quatre grains. Leur bec est extrêmement pointu, noir et délié. Il ont sur la tête comme une petite huppe qui imite toutes les couleurs des pierres précieuses. Le manteau est d'un vert obscur, mais doré ; les aîles d'un violet foncé un peu pâle. La queue, qui est aussi longue que tout le corps, varie selon la position de l'œil qui la regarde. Le dessous du ventre tire sur le noir mêlé de violet, de vert, d'aurore, et toujours d'une teinte différente suivant la situation de l'observateur. Ces oiseaux, même desséchés, forment un ornement si brillant que les femmes du pays les pendent à leurs oreilles comme nos dames font des diamans. Ils bâtissent de petits nids d'une forme élégante, et les gar-

nissent de coton avec une dextérité merveilleuse.

On trouve aussi à Terre-Ferme une sorte de renard qui, quand il est poursuivi par un chien ou d'autres bêtes, mouille sa queue dans son urine en fuyant, et leur en jette au museau. L'odeur en est si puante qu'elle suffit pour les arrêter : on assure qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue.

Le colimaçon - soldat, autre production propre à ce pays, est un insecte de deux pouces de long, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des limaçons ordinaires ; par l'autre moitié, il ressemble à l'écrevisse. Il n'a ni coquille, ni écaille ; mais pour se mettre à couvert il ne manque jamais de s'emparer de celle de quelqu'autre colimaçon qui soit proportionnée à sa grandeur, et de s'y loger. Tantôt il marche avec cette coquille, tantôt il s'en sert pour chercher sa nourriture. Quand il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée ; il y rentre par la partie de derrière, et se défend avec celle de devant. Lorsqu'il devient assez gros pour ne pouvoir plus se

servir de sa première demeure, il en cherche une plus grande, et tue le propriétaire pour se mettre à la place : c'est sans doute la raison qui l'a fait appeler colimaçon-soldat.

En arrivant près de la côte de Sainte-Hélène, dans le Guayalquil, nous nous y arrêtâmes pour vérifier si elle produit réellement le petit animal qui contenoit l'ancienne pourpre, et dont quelques modernes ont cru que l'espèce étoit perdue. Nous trouvâmes sur les rochers qu'arrose la mer un assez grand nombre de petits limaçons, qui ne peuvent être, en effet, que le *murex* des anciens. Les Indiens les rassemblent dans des vases, parce qu'il est rare d'en trouver beaucoup à la fois. Ce coquillage est de la grosseur d'une noix, et renferme une liqueur qui paroît n'être que le sang du limaçon : un fil de soie ou de coton qu'on y trempe prend une couleur si vive et si forte qu'il n'y a point de lessive qui l'efface ; elle en devient, au contraire, plus éclatante, et le tems même ne peut la ternir. Ne croyez pas que les fils, étoffes ou rubans teints de cette couleur soient communs ; il en faut une trop

grande

grande quantité pour une once de lin ou de coton, et ce qui se vendroit une écu sans cette teinture, en vaudroit plus de trente teint du sang de ce limaçon.

Nous voici enfin au Pérou, la plus opulente contrée de tout l'univers, si le pays qui renferme le plus d'or et d'argent dans son sein doit être regardé comme le plus riche. Tout le monde sait que Pizarre et Diègue d'Almagro en firent la conquête avec des forces très-médiocres; mais les Indiens ne purent résister à l'artillerie et à la cavalerie européenne. Il n'est pas de notre plan de tracer l'histoire de cette brillante conquête. Nous allons nous borner, comme nous l'avons fait pour le Mexique, à la description de cette contrée et de ses principales productions naturelles.

Le Pérou est la véritable terre d'*Eldorado*, la terre d'or; c'est-à-dire, qu'on pourroit à juste titre donner ce nom à toute cette vaste contrée. En quittant la pointe de Sainte-Hélène, où nous avions observé, ainsi qu'on vient de le voir, le coquillage qui produit l'ancienne pourpre, nous entrâmes dans la baie de Quayaquil; de-là dans la rivière,

ensuite dans la ville de ce nom. C'est une des plus anciennes de celles que les Espagnols aient fondées au Pérou. Quayaquil, ou, suivant la manière de prononcer, Guayaguil, est défendu par trois forts, dont deux sont situés sur le bord de la rivière et le troisième derrière les murs de la place pour défendre l'entrée d'une grande ravine. On n'y compte pas moins de vingt mille ames, c'est à-dire, que Quayaquil, pour sa grandeur, est une des villes les plus peuplées du Pérou. Elle s'étend l'espace d'une demi-lieue le long du fleuve de ce nom. On a des canots pour passer d'une maison à l'autre. Le fleuve est si rempli de poissons que la pêche seule occupe les habitans pendant une grande partie de l'année.

Sur un rocher, le plus saillant de la côte, on voit une inscription latine gravée par nos académiciens françois pour l'utilité des gens de mer : elle détermine le point de la côte où elle est coupée par l'équateur. Tandis que Maupertuis, Clairaut, le Camus, etc., bravoient les glaces du Nord pour déterminer la figure de la terre, Godin, Bouguer et Lacondamine affrontoient les feux du

Midi. Cette fameuse question sur la forme de notre globe occupoit depuis quarante ans l'académie. Tout le monde sentoit la nécessité d'une décision. Les navigateurs y étoient les plus intéressés, puisque les distances des lieux étant différentes dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs; les géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs cartes; les astronomes pour le parallaxe de la lune, les physiciens pour la gravité des corps, etc. Les travaux de nos académiciens sous les deux zones, aux extrémités de la terre, seront dans l'histoire une des plus brillantes époques du règne de Louis XV. Le pays de Quito, et en général tout le Pérou, parut le plus propre à des observations dont la plupart devoient se faire sous l'équateur. Nous aurons souvent occasion de parler de ces savans, de ces illustres voyageurs, qui ont laissé en plusieurs endroits des traces de leurs observations astronomiques.

L'empire du Pérou fut gouverné, durant quatre siècles, ou peut-être davantage, par une race de conquérans qui sembloient n'a-

voir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur auquel peut-être nul autre ne pourroit être comparé, si Confucius n'avoit eu sur lui l'avantage de ne pas employer la superstition pour faire recevoir et observer les loix et la morale. Manco-Capac, qui rassembla les Sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit fils du soleil, envoyé par son père pour apprendre aux hommes à être bons et heureux. Il les persuada par cet ingénieux et innocent artifice, et il fonda la ville de Cusco. Ses descendans furent les seuls prêtres de sa nation. A une religion pleine d'humanité se joignirent des loix vraiment paternelles: l'oisivité étoit punie comme la source du crime; chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue; il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, et tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables, entretenoient l'union qui devoit régner dans les décuries. Il existoit un certain esprit de communauté qui sembloit n'en faire qu'une seule famille.

L'état entier étoit distribué en décuries,

avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles, d'autres sur cent, etc. Les décurions et autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millénaire, devoient rendre compte à ce dernier des bonnes et mauvaises actions. Le millénaire rendoit compte au ministre de l'inca. Les terres étoient amovibles et leur partage varioit continuellement, mais se faisoit avec une équité rigoureuse. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fragile.

Les arts étoient en honneur au Pérou, et ses habitans y avoient fait de grands progrès. Le maïs ayant toujours été leur principale nourriture, ils en représentoient les épis, en pierre, avec un art qui ne permet point encore de les distinguer de l'ouvrage de la nature. Leur habileté à travailler les émeraudes ne cause pas moins d'étonnement: on ne comprend point comment un peuple qui n'avoit aucun usage de l'acier ni du fer, a pu donner de si belles formes à des pierres si dures et les percer avec tant d'art. Les édifices anciennement bâtis par les habitans

[illegible]rou sont un autre sujet d'admiration. Dans la province de Quito, on voit encore le palais de Calo où les premiers incas faisoient leur résidence. Cet auguste séjour des rois du Pérou sert aujourd'hui de maison de campagne à des moines. Autour d'une cour règnent trois grands sallons qui en forment le carré : chacun a plusieurs séparations. Derrière celui qui fait face à l'entrée, il y a divers petits réduits qui paroissent avoir été une ménagerie ; on y distingue encore les loges de chaque animal. Les matériaux de l'édifice sont de pierres presque noires, et si bien jointes qu'on ne feroit pas entrer la pointe d'un couteau dans l'intervalle. Les portes ont deux toises d'élévation sur quatre pieds de large par le bas, et vont toujours en se rétrécissant par le haut jusqu'à trente pouces. On leur donnoit cette hauteur afin que le monarque y pût passer dans sa litière, dont les brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens.

Il ne faut pas conclure que les arts, même celui de l'architecture, fussent portés très-loin : nous l'avons déja dit, les Péruviens ne savoient pas forger le fer. On n'a

pas trouvé dans ce pays un seul instrument de ce métal, l'ame de tous les métiers et arts. Les descriptions qu'on a faites de l'antique magnificence de leur architecture sont plus qu'exagérées. La ville même de Cusco ne devoit être qu'un amas de cabanes que les Européens ont détruites parce qu'ils ne pouvoient les habiter. Il est seulement certain que cet empire étoit très-policé, et que les arts y étoient en vigueur, bien moins, nous ne dirons pas qu'en Europe, mais même qu'à la Chine; cependant infiniment plus que dans les Indes orientales.

Avant l'arrivée des Espagnols, les peuples du Pérou n'avoient aucune connoissance de l'écriture; cependant ils avoient trouvé le moyen de conserver le souvenir du passé, et de se former une sorte d'histoire. Ils suppléèrent d'abord aux défauts des lettres par des peintures assez informes, comme les Mexicains, et, à l'exemple des Egyptiens, par des hiéroglyphes. Mais cette longue manière d'écrire pouvoit à peine perpétuer quelques événemens principaux, quelques loix, quelques mystères de la religion. On eût recours à une façon plus prompte

et plus facile : aux figures peintes ou sculptées, on substitua d'autres signes qui consistoient en de petits cordons de laine de toutes les couleurs, arrangés et contournés en divers sens. On attacha à chacune de ces formes et de ces couleurs la signification des choses les plus essentielles : ainsi un rond fait avec de la laine jaune signifioit le soleil ; un autre de laine blanche désignoit la lune : l'inca étoit représenté par un nœud simple d'où pendoit une petite frange jaune, parce que cette couleur étoit celle de l'astre dont les incas se disoient les enfans. La reine étoit figurée de même, mais en blanc, symbole de la lune, que les Péruviens croyoient être à la fois la sœur et la femme du soleil : c'étoit pour cette raison que le prince appelé à la couronne étoit obligé d'épouser sa propre sœur. La combinaison de ces nœuds tenoit lieu de livres et de registres. Les peuples du Pérou n'ayant pas de lettres pour communiquer leurs idées, manquoient aussi de chiffres pour faire leurs calculs : ils comptoient avec des cailloux ou des grains de maïs ; ils marquoient avec des fils le compte de chaque chose.

Les Cordilières sont les plus hautes de cette chaîne de montagnes qui s'étendent de la terre Magellanique au Chili, au Paraguay, et au Pérou jusqu'à l'isthme de Panama et aux extrémités du Mexique : elles ont été comme le théâtre des savantes opérations de nos astronomes et mathématiciens ; elles sont toujours couvertes de neige sur leur cime, et le froid les rend inhabitables. On y trouve une certaine plante nommée *bois de lumière*, dont la hauteur est d'environ deux pieds : ce bois est composé de tiges hautes et unies, de la grosseur du petit doigt, qui sortent de la même tige. On les coupe fort près de terre ; on les allume comme des bougies, et, quoique vertes, elles répandent autant de lumière qu'un flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'ôter le charbon qu'elles font en brûlant. Il croît au nord de la province de Quito un arbre dont il distille sans cesse un gomme qui sert à faire une sorte de vernis si durable qu'il ne peut être détaché, ni même terni par l'eau bouillante ; elle forme un enduit aussi beau que celui de la Chine. Le *leibo* est un arbre haut et touffu qui pro-

duit une espèce de laine plus douce et plus fine que le coton. Les *vijahuas* sont de grandes feuilles qui pourroient tenir lieu de draps dans un lit; leur longueur commune est de cinq pieds, sur deux et demi de large : on les emploie à couvrir les maisons ou cabanes. Le *mata-palo* (tue-pieu) devient un arbre si gros qu'on en fait des canots de la première grandeur. Quant aux fruits, le *chirimoya* passe pour le plus délicieux; on le préfère à l'ananas.

Nous nous embarquâmes sur le Guayaquil jusqu'au bourg de Caracot, où l'on nous procura des mules pour continuer notre route jusqu'à Quito, non sans être extrêmement importunés par les mosquites; nous fûmes si cruellement assaillis par les piquures de ces petites mouches, de ces détestables insectes, que nous primes le parti de nous jeter dans la rivière, et de nous y tenir jusqu'au jour : comme cette ressource ne garantissoit pas notre tête, il fallut l'abandonner, et laisser partager le martyre à tout le reste du corps. Au point du jour, nous ne pouvions réciproquement nous regarder sans nous faire horreur : nos

visages étoient couverts de pustules, nos mains chargées de tumeurs. Plus nous avancions, plus les bois, plus les précipices diminuoient, ainsi que le froid. Dans la zone torride, et sous l'équateur, un Européen devoit s'attendre à des excès de chaleur, et le plus souvent nous étions transis. Bientôt nous ne trouvâmes plus que des sables, et plus haut des montagnes nues et calcinées qui bordoient la croupe du volcan de Pichincha. A mesure que nous descendions, nous changions insensiblement de climat, en passant, par degrés, d'un froid extrême à la température de nos plus beaux jours du mois de mai. Chaque instant ajoutoit à notre surprise. Nous remarquâmes, pour la première fois, des fleurs, des boutons et des fruits, en pleine campagne, sur tous les arbres. Je vis semer, labourer et recueillir dans un même jour et dans un même lieu. Enfin, nous voilà à Quito.

Avant de parler de cette ville, nous devons dire qu'elle est dominée par le Pichincha, le sommet le plus élevé des Cordilières, le Vesuve de Quito. Les voyageurs qui montent sur ce sommet n'entendent que le

bruit des orages qui roulent sur Quito et les environs; ils voient partir la foudre et les éclairs au-dessous d'eux, et pendant que des torrens de pluie inondent la plaine et les montagnes inférieures, ils jouissent d'une parfaite sérénité. Autrefois le Pichincha étoit un volcan dont les dévastations couvrirent souvent la ville de Quito d'un déluge de cendre. Sur le penchant de cette montagne est située la ville de Quito sur les ruines de l'ancienne Quito, bâtie par les Indiens: cette position rend les rues fort irrégulières. Il est étonnant qu'avec des plaines si belles, si étendues, les Espagnols aient choisi une situation si désagréable. Quito devint une ville riche et florissante. Bientôt les deux plaines furent remplies de maisons de campagne : sa grandeur approche de celle de Lyon. La principale place est carrée : ses faces sont ornées de quatre grands édifices ; savoir, la cathédrale, l'hôtel-de-ville, le palais épiscopal et celui de l'audience. Au milieu est une très-belle fontaine, et aux angles aboutissent quatre grandes rues droites, larges, mais incommodes par des montées et des descentes continuel-

les : aussi l'on se contente de chaises à porteurs pour les dames ; les hommes vont à pied accompagnés d'un domestique qui tient un parasol. Outre la grande place il y en a d'autres assez spacieuses et environnées d'églises et de couvens. Il y a dans Quito environ quatre-vingt mille habitans. Le peuple est particulièrement adonné au larcin qu'il exerce avec une adresse qui tient de la subtilité de nos joueurs de gobelets. Les Métifs, qui passent pour les filoux les plus hardis, en veulent principalement aux chapeaux des gens de condition, parce qu'ils sont pour l'ordinaire ornés de pierreries. On ne croit pas que ce soit un crime de dérober les choses commestibles, ni lesustensiles de table. Le langage espagnol y est aussi commun que le péruvien. Les chaleurs ni le froid n'y sont jamais excessifs : on y jouit sans cesse et à la fois des charmes du printems et des richesses de l'automne ; mais ces avantages sont balancés par des pluies presque continuelles, accompagnées d'éclairs, de tonnerres et quelquefois d'affreux tremblemens de terre. Les habitans sont presque tous Indiens. Le peu de soin qu'on prend

de cultiver leur esprit, sur-tout dans les campagnes, est sans doute la cause de leur abrutissement qui est tel, ainsi que leur insouciance et leur paresse étonnante, qu'on peut les regarder comme de vrais Sauvages.

Nous aurons peu de choses à dire des provinces septentrionales du Pérou que nous parcourûmes avant de prendre la route de Lima par Cruença, Loxa et Truxillo. Nous nous bornerons à observer que nous y vîmes pour la première fois de ces ponts de lianes si communs au Pérou pour le passage des rivières. Quand les poutres ne sont pas assez longues pour atteindre de l'un à l'autre bord, et qu'en conséquence les ponts de bois ne peuvent avoir lieu, on tord ensemble plusieurs lianes dont on forme des espèces de cables de la longueur qui convient à l'espace qu'on veut traverser. On les tend d'une rive à l'autre au nombre de six pour chaque pont.

Près d'un village peu éloigné de Cuença est une colline d'où sort à gros bouillons, par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamètre, une eau si chaude que les

œufs s'y durcissent plus promptement que sur le feu. Le fameux spécifique contre les fièvres intermitentes, connu dans toute l'Europe sous le nom de quinquina, croît en abondance dans les environs de Loxa. Les Espagnols l'appellent *bois de fièvre*. L'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge est à peu près de la grandeur d'un cérisier ordinaire : sa souche est médiocre et donne naissance à plusieurs branches. Chaque rameau finit par des bouquets de fleurs, qui, avant d'être épanouis, ressemblent pour la figure et la couleur à ceux de la Lavande : on ne se sert en médecine que de l'écorce; mais ce qui donne le plus de célébrité aux pays de Loxa, de Cuença et à plusieurs autres cantons de la province de Quito, ce sont les précieux métaux qui, par une infinité de ramifications, pénètrent toute l'étendue de ces contrées. Les Espagnols appellent pauvres les provinces où l'on ne trouve que les commodités de la vie, et qui manquent d'or ; ils honorent du nom de riches celles qui, avec beaucoup de mines, n'ont pas même de quoi nourrir les hommes employés à les exploiter. La façon

d'extraire l'or consiste à creuser la terre de manière qu'on puisse aisément la charier dans un réservoir où l'on fait entrer l'eau par un conduit : on remue cette terre ainsi transportée, et les parties les plus légères sortent par un autre canal qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties pesantes, c'est-à-dire, le sable, le gravier et le métal. On agite toutes ces matières dans des sceaux ; on en ôte les plus grossières ; il ne reste que l'or purgé de tous les corps étrangers. Ce travail est le partage des esclaves nègres tirés des comptoirs de Porto-Belo et de Panama.

De la ville de Loxa nous nous rendîmes à Tumbez, où l'on nous fournit un bâtiment jusqu'à Truxillo, l'un des premiers établissemens fondés au Pérou par les Espagnols. Enfin, nous arrivâmes à Lima ; mais, hélas ! cette capitale du Pérou n'est plus la même depuis l'affreux tremblement de terre qui la renversa de fond en comble. De Lima nous allâmes voir Cusco, l'ancienne capitale du Pérou, et qui ne le cède point en grandeur ni à Quito, ni à Lima ; mais

mais comme il n'y a rien qui soit digne, suivant nous, de remarque particulière, nous ne parlerons ici que de la délicieuse vallée d'Yucay, où les incas avoient leurs maisons de plaisance : on en voit encore les magnifiques débris. Plus loin est la fameuse ville de Potosi, située au pied de la montagne de ce nom ; c'est là qu'est la plus riche mine d'argent de l'univers : la ville contient dix mille Espagnols ou Créoles qui vivent dans l'opulence, le luxe et la mollesse. La multitude d'Indiens et d'étrangers que le travail des mines y attire est innombrable. Le pays ne fournit aucune des productions nécessaires à la vie : il n'y croît ni grains, ni fruits, ni herbes ; mais on y apporte des vivres de toute part. Chaque jour on découvre de nouvelles mines ; ce n'est point exagérer que de dire que les terres de ce canton sont toutes d'or ou d'argent.

CHAPITRE XXIII.

Du Chili, des terres et îles Magellaniques, du Paraguay et du Brésil.

De retour à Lima, nous profitâmes d'un navire marchand qui étoit prêt à mettre à la voile pour le Chili. Notre intention étoit de nous rendre ensuite, par le détroit de Magellan et la rivière de la Plata, dans les états du Paraguay. Le Chili est séparé du Pérou par un désert de quatre-vingt lieues. Le Chili occupe toute cette partie de l'Amérique méridionale qui s'étend depuis les frontières du Perou jusqu'aux terres Magellaniques ; il ne comprend pas moins de cinq cents lieues de côte maritime.

L'humeur belliqueuse des peuples du Chili a toujours été un obstacle à l'accroissement des colonies espagnoles; aussi l'on n'y compte que quatre ou cinq villes un peu considéra-

bles, San-Yago, qui en est la capitale, Valparaiso, la Conception et Coquimbo, toutes situées sur les bords, ou à peu de distance de la mer. Le lion marin est un animal très-commun auprès de toutes les îles qui sont dans cette partie : il y en a de vingt pieds de long, et qui pèsent jusqu'à quatre milliers ; les plus gros fournissent au moins cinq cents pintes d'huile. Au milieu de la grande et belle plaine de Mapocho, sur une rivière appelée de même, à vingt lieues de la mer, dans une situation admirable, s'élève la ville de San-Yago : toutes ses rues sont alignées, toutes ses maisons ont des jardins. Valdivia est la ville la plus méridionale de toute la côte : on regarde son port comme la clef de la mer du Sud. La partie du Chili, occupée par les Indiens libres, qui ressemblent beaucoup plus aux Sauvages de l'Amérique septentrionale, quoiqu'ils soient moins féroces qu'eux, qu'à ceux du Mexique et du Pérou, est infiniment plus étendue que celle qu'habitent les Espagnols, qui ne sont guère maîtres que de la côte.

Sur la route du Chili aux Philippines il y a une infinité d'îles dont il seroit trop long,

et dont il est assez inutile de parler : telles sont Notre-Dame de la Luz, l'île de Horn, d'Amsterdam, de Jesus, de Saint-Bernard, de Saint-Eme, de Saint Paul, la Sagittaire, etc.; mais l'île de Taïti mérite une description particulière. Les uns l'ont appelée l'île de Cithère; d'autres l'île Fortunée : elle est habitée par un peuple qui paroît être sans vices, sans dissentions et sans besoins. Nés sous le plus beau ciel, nourris des plus beaux fruits d'une terre féconde sans culture, gouvernés par des pères de famille, ces peuples ne connoissent, en quelque sorte, d'autre dieu que l'amour : tous les jours lui sont consacrés, toute l'île est son temple, toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adorateurs. Eh! quelles femmes encore! les rivales des Géorgiennes pour la beauté, et les sœurs des Grâces sans voiles. La honte ni la pudeur n'exercent point ici leur empire : la gaze la plus légère, la plus transparente flotte toujours au gré des vents et du désir. Il est impossible de déterminer le nombre des îles de la mer du Sud; il y en a peut-être plus de la moitié qui n'ont pas encore été découvertes par les Euro-

péens. On peut cependant compter, en général, d'y trouver du sucre, des plantes médicinales, des épiceries, du corail, des perles, des oiseaux curieux, des plumes très-fines, des teintures précieuses. Dans cette partie du monde inconnu, tout sans doute seroit singulier et nouveau, la terre, la mer, les hommes même : combien ne seroit-il pas intéressant d'étudier dans leur façon de vivre les prémices de l'homme des premiers âges, de l'homme de la nature, dans ces pays vierges où les autres humains n'ont encore pu pénétrer ?

Jusqu'au détroit de Magellan nous avons toujours côtoyé le rivage sur un bâtiment qui faisoit voile vers les Philippines. On sait que Magellan vint à bout de faire comprendre à l'empereur Charles-Quint qu'en examinant avec attention toute l'étendue de ses droits, on trouveroit que les îles Molucques, fameuses par les épiceries, devoient appartenir à l'Espagne ; il offrit d'aller lui-même dans ces îles par la route d'Occident : sa proposition parut étrange. On ne connoissoit aucune communication de la mer du Nord à la mer du Sud. Mais Magellan avoit observé

que le continent de l'Amérique se terminoit en pointe du côté du midi, comme celui d'Afrique; d'où il tiroit cette conséquence, que les mers devoient être ouvertes à l'extrémité méridionale du Chili, comme on les avoit trouvées au cap de Bonne-Espérance. Cette fine et ingénieuse observation l'avoit peut-être conduit à cette autre réflexion, que toutes les pointes formées par les masses des continens sont posées de la même manière, regardant au sud, et coupées à leurs extrémités, au moins par des détroits, si la mer n'y est pas tout à fait ouverte : ce fut lui qui découvrit les terres applées de son nom Magellaniques. La haute stature qu'un grand nombre de voyageurs a attribuée aux habitans de ce pays, et niée par d'autres, fait depuis longtems la matière d'un grand problême. Enfin, Jacques second, roi d'Angleterre, envoya aux terres Magellaniques le fameux navigateur Jean de Narborough; entre autres instructions, il devoit vérifier l'existence des géans patagons. Il conclut que ces gens-là ne sont pas plus hauts que les Européens. Pour accorder néanmoins cette diversité d'opinions entre tant de voyageurs d'un égal

mérite, il faut observer que la plupart de ceux qui tiennent pour la négative, parlent des Sauvages qui habitent les côtes orientales et occidentales de la Magellanique; les autres, au contraire, n'ont en vue que les Patagons, qui font leur résidence dans l'intérieur du pays, d'où ils ne viennent sur le rivage que très-rarement et par intervalles. Ce peuple farouche et timide, voyant arriver fréquemment des vaisseaux d'Europe, s'est sans doute éloigné des bords de la mer, et se sera enfoncé dans les montagnes pour se dérober à la vue de ces étrangers. Le vrai moyen de mettre la chose hors d'incertitude étoit d'apporter en Europe le corps, ou le squelette entier d'un de ces géans : il est même très-extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait, puisque les commandans des vaisseaux en ont enlevé plusieurs qui sont morts pendant la traversée.

Lorsque Magellan eût quitté la baie de Saint-Julien, une navigation de quarante ou cinquante lieues le conduisit dans un enfoncement qui avoit toutes les apparences d'un détroit : il se trouva en effet à l'entrée du canal de communication, qui joint la mer

du Nord à celle du Sud. Ce détroit a depuis conservé le nom de Magellan. On y mouille difficilement, même proche des côtes, faute de fonds; ainsi lorsqu'on y est surpris par des vents contraires, ou quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. L'air est si froid, à cause des montagnes couvertes de neiges éternelles qui dominent les deux rivages, que les Espagnols ne jugèrent pas à propos de s'y arrêter; ils entrèrent dans la mer Pacifique, et, après avoir vogué plus de trois mois, ils arrivèrent enfin aux îles Philippines. Le total de la route de Seville sur ces bords avoit été, suivant l'estimation des Castillans, de quatorze mille trois cent soixante lieues d'orient en occident : la longueur de ce détroit est d'environ cent dix lieues, et sa largeur très-inégale, ayant d'un côté les Patagons, et de l'autre la terre de Feu. Cette grande île, ou plutôt une multitude d'îles connues sous la dénomination de terre de Feu, forment, avec la Patagonie, la principale partie du détroit de Magellan: cette terre, la plus méridionale du monde connu, n'offre de loin que des montagnes étonnantes par leur hauteur et toujours cou-

vertes de neiges. La terre des Etats offre un aspect encore plus horrible. Entre la terre de Feu et celle des Etats se trouve le fameux détroit de Lemaire, dont la découverte immortalise ce navigateur : ce passàge est au sud-est de celui de Magellan. Cette nouvelle route, qui ouvre le commerce de la mer Pacifique, a fait négliger l'ancienne qu'on ne fréquente plus guère à cause de sa longueur et de ses difficultés ; mais, selon l'avis des marins les plus expérimentés, on feroit très-bien de les abandonner l'une et l'autre, et de s'avancer plus au sud, en tournant toutes les terres : on auroit, par ce chemin, une mer plus traitable, et l'on éviteroit les embarras qu'on éprouve en doublant le cap de Horn. Ces mêmes marins sont aussi d'avis que pour aller d'Europe aux îles orientales, on devroit préférer cette route à celle du cap de Bonne-Espérance ; que, quoique plus longue en espace, elle demanderoit beaucoup moins de tems. En effet, quand on a une fois passé le cap de Horn, où se trouve la plus grande difficulté, on avance fort vîte dans la mer Pacifique ; au lieu que par l'autre chemin, il faut aller

chercher les vents alisés et s'assujettir aux moussons : de plus, l'habitude de faire cette traversée par l'Occident donneroit la facilité de cultiver les anciennes découvertes, et d'en tenter de nouvelles.

Toute la partie méridionale de notre globe est encore ignorée : il n'est pas probable que cette vaste étendue ne soit occupée que par des mers, on y a découvert des caps et des côtes qui peuvent désigner un continent. Dans ce nouveau monde austral, séparé de toute communication avec l'ancien, on doit trouver des choses tout à fait neuves, des branches entières d'un commerce inconnu, et de curieux spectacles physiques et moraux. Que de peuples différens entre eux, et certainement très-dissemblables à nous par la figure, les mœurs, les idées, les usages, le culte ; que d'animaux, d'insectes, de poissons, de plantes, d'arbres, de fruits, de métaux ; que d'espèces dont nous n'avons pas même de notions, puisque ce monde n'a jamais eu de relations avec le nôtre. La Nouvelle-Zelande, la terre de Diemen, situées vers le sud, sont inconnues ; mais si on n'a point encore pénétré bien avant dans

ce segment du globe, c'est qu'on a trop redouté les glaces du pole austral, et qu'on a trop légerement cru qu'on n'y trouveroit rien d'important : de tous ces cantons celui qu'on connoît le moins est la partie qui s'étend depuis l'embouchure orientale du détroit de Lemaire jusqu'à l'opposite du cap de Bonne-Espérance, et au-delà, en tirant vers l'orient. Quelque disgraciée qu'elle soit de la nature, il ne s'en suit pas qu'elle soit sans habitans, puisqu'on en a trouvé dans le Groenland, où le froid n'est pas moins rigoureux. Le tempérament des animaux est toujours analogue à la nature du climat : c'en est une preuve bien forte que de voir les Sauvages de la terre de Feu vivre tous nus au milieu de l'hiver dans une contrée où le froid de la moyenne saison étoit insupportable aux Européens.

Au sortir du détroit de Magellan, nous trouvâmes le cap Vierge : il est taillé à pic et facile à reconnoître. En avançant vers le nord, nous rencontrâmes la baie Saint-Julien : ce que cet endroit offre de plus utile, ce sont des salines abondantes, et quantité de poissons et d'animaux. Nous rencontrions

assez souvent des autruches, mais jamais d'habitans, parce qu'ils se tiennent cachés dès qu'ils apperçoivent des vaisseaux. Non loin de cette baie est une île toute peuplée de veaux marin. Nous y entrâmes armés de gros bâtons, et nous en prîmes plus de quatre cents en moins d'une heure.

Nous continuâmes de côtoyer le rivage, et nous doublâmes le cap Blanc : la partie la plus voisine de la mer est peu élevée. Toute la côte, jusqu'à l'embouchure de la Plata, n'est presque qu'une chaîne déserte de monts et de vallées. Cette embouchure est formée par le cap Saint-Antoine et celui de Sainte-Marie, éloignés l'un de l'autre de plus quarante lieues : on en doit la découverte à Juan-Dias de Solis ; Sébastien Canot y vint après lui : la navigation y est plus dangereuse que sur la mer même. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne pas échouer. Nous arrivâmes à Monte-Video, où les Espagnols on bâti une forteresse : ce poste les rend maîtres de tout le pays situé entre la Plata, la mer et lè Brésil. Enfin, nous jettâmes l'ancre à trois lieues de Buenos-Aires;

mais nous ne pûmes débarquer que longtems après. Il s'éleva un vent d'ouest si furieux que nous fûmes vingt fois en danger de périr à la vue du port : si ce vent nous eût pris à l'embouchure du fleuve, il est probable qu'il nous auroit jetés à plus de deux cents lieues en mer. Nous prîmes à Buenos-Aires une barque qui nous conduisit dans la principale ville du Paraguay.

Si les cruautés, les horreurs commises par les vainqueurs de l'Amérique ont flétri leurs lauriers, s'ils ont égalé en prodiges d'inhumanité les prodiges d'audace de ceux qui les premiers découvrirent ces contrées, on ne sauroit trop rappeler le souvenir d'Alvare de Vera, qui se montra dans le Paraguay aussi vertueux, aussi humain que les autres gouverneurs ou vice-rois, s'étoient montrés féroces dans le Mexique et au Pérou. Il y a au Paraguay deux sortes de peuples, les Indiens et les Espagnols; deux sortes de religions, celle des Chrétiens et celle des Idolâtres; deux sortes d'habitations, les villes et les peuplades; deux sortes de souverains, le roi d'Espagne et les jésuites. Cinq gouvernemens divisent toute cette contrée, et ont pour capi-

tales la Plata, Santa-Cruz, Cordoue, Buenos-Aires et l'Assomption. Les gouverneurs sont indépendans et absolus dans les affaires politiques et militaires; ce n'est que dans certains cas particuliers qu'ils reconnoissent la supériorité des vice-roi du Pérou. Il est aisé de comprendre que, dans un si vaste pays, il doit y avoir une grande variété dans le climat, ainsi que dans le caractère et les mœurs des habitans. Les Indiens de cette contrée ont tous, en général, le tein olivâtre, la taille au-dessous de la médiocre et le visage un peu plat; ils sont naturellement stupides, sauvages, paresseux, et quelquefois féroces et perfides. Quoique ce pays soit voisin du Pérou, on n'y a trouvé aucune mine d'or ni d'argent. Les richesses du Paraguay consistent principalement en cire, en miel, en chanvre, en coton, en bœufs et en chevaux sauvages : la quantité de ces bœufs qu'on tue en une seule chasse est incroyable; c'est ce qu'on appelle le grand massacre ou le *mantaca:* autrefois ces animaux étoient si communs qu'aucun vaisseau ne sortoit de Buenos Aires qu'il ne fut chargé de cinquante mille peaux de bœuf. Il y avoit

aussi une quantité étonnante de chiens sauvages; mais on est venu à bout d'en diminuer infiniment l'espèce : or peine à comprendre comment ces animaux s'étoient si fort multipliés, vu la quantité de lions, d'ours, de tigres, qui leur font une guerre éternelle.

L'herbe du Paraguay est encore une des grandes richesses de cette contrée. On connoît peu en France cette plante si célèbre dans toute l'Amérique méridionale : c'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier; son goût approche de celui de la mauve, et quand elle a toute sa grandeur, elle est à peu près de la figure de celle de l'oranger : prise avec excès, elle cause, dit-on, une aliénation totale de tous les sens qui dure plusieurs jours; souvent elle produit des effets tout contraires, comme de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à des insomnies, et de réveiller les léthargiques; elle peut enivrer et causer les mêmes excès que les liqueurs fortes : il paroît que c'est une espèce de thé, mais dont les effets sont plus considérables. Il y a aussi dans ces contrées beaucoup d'herbes et de bêtes

vénimeuses qui ont toutes, dit-on, leurs contre-poisons.

Les mœurs des peuples qui forment les colonies espagnoles du Paraguay ressemblent si fort à celles des autres établissemens de l'Amérique méridionale qu'il est inutile de rien dire de plus sur cet article : les habitans sont composés d'Européens, de Créoles, de Nègres, d'Indiens et de races mêlées. L'extrême pouvoir qu'on reproche aux jésuites dans le Paraguay ne s'étendoit pas au-delà des pays où ils étoient établis : s'il est vrai, comme tout semble le prouver, qu'ils n'en usoient que pour le bonheur de leurs néophites, comment pourroit-on leur en faire un crime? Il est certain que sans le secours des armes et de la violence, et par une méthode différente de celle des autres conquérans, ils ont subjugué, ou plutôt ils ont gagné les nations les plus indépendantes, adouci les mœurs les plus féroces, fixé les hommes les plus errans, policé les peuples les plus sauvages ; ils ont persuadé à des tribus barbares, féroces même et dispersées, de se réunir en société, d'embrasser leur religion, de se soumettre à leur gouvernement. Loin de détruire une partie

partie des habitans, comme firent les Espagnols pour s'assurer de tous les autres, ils ont multiplié leurs sujets par les seules armes de la persuasion, par les bienfaits, les attraits de la civilisation. Il faut convenir que la société humaine est redevable aux jésuites de trois cent mille familles heureuses, civilisées et réunies en un corps de peuple; qu'ils ont acquis à la couronne d'Espagne un pays immense, qu'elle a repris à la destruction des jésuites; mais nous doutons que ce soit l'intérêt ni le bonheur de ces habitans, qui n'auront pas manqué alors d'éprouver la même vexation, et par conséquent le même mécontement, la même dépopulation que toutes les autres colonies espagnoles. Il ne nous reste qu'à dire les noms des principales peuplades d'Indiens sauvages du Paraguay, c'est-à-dire, qui étoient sauvages avant l'arrivée des Espagnols et des jésuites. C'étoient les Guaranis qui habitent la rive orientale du fleuve de l'Uraguay, les Chiriguanes, les Chiquites, et autres dont les noms sont peu importans à connoître.

Voici ce qu'il y a de plus intéressant à savoir sur le Paraguay. Cette vaste contrée

de l'Amérique méridionale qui appartient à l'Espagne, est borné au nord par le Pérou et le Brésil, au midi par les terres Magellaniques, au levant par le Brésil, au couchant par le Chili et le Pérou : ses principales provinces sont celle de Chaco, celle appelée Tucuman, celle du Paraguay, et celle de Buenos-Aires, qui forment la même colonie. Nous nous bornerons à exposer ici ce qui concerne le gouvernement singulier et très-digne de nos méditations, que les jésuites y avoient établi dans leurs missions. On dévastoit l'Amérique depuis un siècle, lorsque les jésuites y portèrent cette infatigable activité qui les avoit toujours distingué des autres ordres religieux ; ils ne pouvoient arracher aux entrailles de la terre les timides et malheureux Indiens que l'avarice des conquérans espagnols y faisoit tous les jours descendre : leur sollicitude se tourna vers les Sauvages que leur vie errante avoit jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère : aucune de ces

institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle du Paraguay. Les descendans de Manco-Capac avoient des armées pour contraindre les Péruviens, qui résistoient à la persuasion; mais les jésuites n'avoient que cette dernière voie : ils s'enfoncèrent dans les forêts pour chercher les Sauvages, et les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenoient rien, et pour goûter les douceurs de l'ordre social qu'ils ne connoissoient pas davantage. Les jésuites eurent l'adresse de ne leur présenter les idées abstraites du christianisme qu'après les avoir fait jouir du bonheur qu'ils leur avoient promis.

La division des terres en trois parts pour les temples, pour le public et pour les particuliers, le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats, les prix accordés aux belles actions, l'inspection ou la censure des mœurs, le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oisiveté, le respect pour la religion et les vertus, tous ces grands moyens

de législation antique furent employés et même perfectionnés par les jésuites. Comme les incas, ils établirent une police qui prévenoit les crimes. Peut-être ces missionnaires avoient-ils porté dans ce gouvernement trop de leurs idées et usages monastiques : cependant peut-être aussi ne fit on jamais tant de bien aux hommes avec si peu de mal ; il y eût plus d'arts et de commodités qu'il n'y en avoit dans Cusco même, et il n'y eût pas tant de luxe. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur déposoient leurs ouvrages dans des magasins publics ; on leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur le bonheur de tous avec des magistrats élus par le peuple même ; c'étoit un mélange de théocratie et de formes républicaines : il n'y avoit point de distinction entre les états, et c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens ; car la liberté est le premier. Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit ni oisif, ni excédé de travail, où la

nourriture étoit saine, abondante, égale pour tous les citoyens vêtus de même et tous logés commodément ; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre ; où tout le monde se marioit par choix, sans intérêt ; où rien n'irritoit les passions factices et ne contrarioit les passions réglées par la raison et la nature ; enfin, dans un gouvernement où, loin d'éprouver l'oppression et la dureté d'un régime monacal, on n'obéissoit qu'au doux empire de l'opinion : ce fut le climat qui s'opposa à la population des Guaranis. Ce pays est chaud, humide et sans cesse couvert de brouillards épais et immobiles, principalement sur le Parana : ces vapeurs y versent dans chaque saison des maladies contagieuses.

Les jésuites avoient réuni les deux pouvoirs en un seul ; ce qui leur donnoit la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophites ; mais les peuples n'avoient à se plaindre ni de la négligence, ni de la dureté de leurs conducteurs. Les Guaranis étoient des espèces de moines. Les devoirs étoient tyranniques ; aucune

faute n'échappoit au châtiment : la privation de toute propriété, quoique rien ne leur manquât, ne pouvoit les contenter : un Guarani ne pouvoit être le bienfaiteur ni de sa femme, ni de ses enfans, ni de ses amis. L'ennui, le dégoût durent s'opposer aussi à la population ; il n'y a pas un moine qui n'ait souvent détesté son habit.

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des jésuites, elles étoient arrivées au plus haut point de civilisation, si vous en exceptez les inconvéniens, graves à la vérité, de la non-propriété. Les pouvoirs furent partagés : un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du ressort de la religion à des moines de Saint-Dominique, de Saint-François et de la Merci : ainsi a disparu le bonheur des Guaranis, et une des plus belles institutions politiques et la plus étonnante, comme la moins imparfaite peut-être des civilisations, pour une contrée qui auroit peu d'étendue ; car elle ne peut ni convenir à un vaste empire, ni être assimilée à nos constitutions fondées sur la balance des pouvoirs.

Nous aurions pu de l'embouchure de la Plata nous rendre par terre au Brésil, qui confine au Paraguay; mais la difficulté de trouver toujours des chevaux et des voitures nous fit préférer la voie de la mer. Nous profitâmes d'un vaisseau qui devoit gagner les Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance: cette destination entroit dans nos arrangemens, notre dessein étant, quand nous aurions parcouru les états du Brésil, d'aller aux îles de France et de Bourbon, et de retourner en Europe par les côtes d'Afrique. De Buenos Aires nous vînmes mouiller au port de Santos, dans la *capitanie* de Saint-Vincent: on donne ici le nom de capitanies aux quatorze ou quinze provinces qui divisent les établissemens portugais sur les côtes maritimes du Brésil, et qui sont soumises à un vice-roi général; elles sont toutes situées sur le rivage de la mer. On se figure quelquefois que les princes d'Europe, qui ont des états en Amérique, sont entièrement les maîtres des vastes contrées qu'ils renferment; ils n'occupent le plus souvent que le rivage, avec un district qui n'est pas ordinairement fort étendu. L'intérieur du pays

est habité par des peuples inconnus qui ne craignent rien tant, et certes avec raison, que de recevoir la loi des Européens, qui les font servir de bêtes de charge, ou les transforment en vraies charues vivantes, et les maltraitent plus que nous ne maltraitons en Europe nos animaux. La domination portugaise dans les terres ne va guère au-delà de cent lieues; mais l'on en compte plus de mille de côtes depuis l'embouchure du fleuve de la Plata jusqu'à celle du Maragnon ou rivière des Amazones. C'est aux guerres continuelles qu'il faut soutenir avec les naturels du pays qu'on doit attribuer l'éloignement des Européens à s'établir dans l'intérieur des terres.

Le lynx est un animal commun dans l'intérieur des terres du Brésil : il y en a de roux, d'autres agréablement tachetés; mais tous sont si furieux que rien ne peut résister à leurs griffes. C'est une gloire égale pour un Brasilien de tuer un lynx à la chasse, ou de tuer un ennemi à la guerre. Il ne faut pas croire néanmoins, comme les anciens l'ont débité, que la vue de cet animal soit assez perçante pour pénétrer les corps opaques,

ni que son urine ait la merveilleuse propriété de devenir une pierre précieuse : le lynx ne voit pas à travers les murailles, mais ses yeux sont brillans et pleins de feu ; son urine n'engendre pas de pierres précieuses, mais seulement il la couvre de terre, comme font les chats dont il à la figure, les mœurs et la propreté : cet animal vit de chasse, et poursuit ses victimes jusques sur la cîme des arbres. Les chats sauvages, les écureuils ne peuvent lui échapper. Il n'y a rien qui soit digne d'être particulièrement remarqué ni dans la capitale de Rio-Janéiro, ni dans les autres provinces du Brésil, connues sous les noms de Tamaraca, Sérégipé, Paraïba, Rio-Grande, Ciara, Para et Maragnan. La rivière des Amazones traverse peut-être des royaumes plus étendus que le Nil, l'Euphrate et le Gange. Un printems éternel règne dans presque toutes les contrées que l'Amazone baigne de ses eaux, sur-tout vers les bords de Maragnan. Un nombre prodigieux de plantes extraordinaires et de fleurs inconnues, présente un spectacle toujours varié, toujours nouveau. On y est éclairé avec des bois de senteur et

des résines odoriférantes ; on y marche sur des herbes parfumées ; on y foule, pour ainsi dire, aux pieds l'or et les pierreries. Une multitude prodigieuse de poissons dans les rivières, mille animaux différens sur les montagnes, un nombre infini de toutes sortes d'oiseaux dans les forêts, des arbres toujours chargés de fruits, des champs toujours couverts de moissons, tels sont, en général, les avantages dont la nature s'est plu à favoriser ces beaux pays : les chaleurs même y sont tempérées par la fraicheur d'une infinité de ruisseaux, et par l'ombre épaisse des bois. De toutes les nations prétendues sauvages qui habitent les bords de l'Amazone, les Omaguas sont les plus raisonnables et les milieux policés.

La capitanie de Maragnan mérite cependant une mention particulière. Maragnan est le nom d'une île qui forme un gouvernement séparé, habité par les Topinamboux : on en parle comme d'une nation brave, spirituelle, guerrière et attachée aux François qui y firent bâtir un fort sous le nom de Saint-Louis : c'est aujourd'hui une petite ville appelée Saint-Philippe, érigée en

évêché sous la métropole de San-Salvador. Les Indiens non-civilisés de ces contrées se peignent ordinairement le corps, à l'exception du visage, d'une couleur noire, porter des colliers d'os à leur cou, se percent la lèvre inférieure et y mettent une pierre de la longueur du doigt qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien; ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat : ils ne peuvent souffrir de poil dans toute autre partie du corps qu'à la tête. On a eu beaucoup de peine à contraindre les femmes à se vêtir; elles donnoient pour raison leur usage de se baigner dans toutes les eaux qu'elles rencontrent. Il y a des pays entiers de peuples si barbares que les Portugais n'ont jamais pu les engager dans un commerce réglé. La manière dont ils traitent leurs prisonniers diffère peu de celle des Sauvages du Canada. Il n'est pas douteux que plusieurs de ces peuples ne fussent antropophages : il faut dire aussi que c'étoient des peuples chasseurs, par conséquent n'ayant pas une subsistance toujours assurée. L'hospitalité cependant est quelquefois religieusement observée par eux : à

l'arrivée d'un voyageur on le presse souvent de se coucher dans un hamac : on le laisse quelque tems sans lui parler ; c'est pour avoir le loisir d'assembler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour de lui, les mains sur les yeux : bientôt elles laissent tomber des larmes de joie, et sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à l'étranger, qui, pour donner bonne opinion de sa personne, doit répondre par des marques d'attendrissement. On a vu des François pleurer plus fort qu'elles, et ceux qui ne pouvoient pleurer jetoient du moins quelques soupirs. Quelques Brasiliens se nourrissent de manioc et font une sorte de cidre qui enivre ; d'autres ne vivent que de leur pêche ou de leur chasse.

Parmi les animaux que nous avons vu au Pérou, nous avons sur-tout distingué le lama, qui est haut de quatre pieds et long de cinq à six ; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur : il a une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs. On emploie le lama comme des mulets ; ils peuvent transporter dans les lieux escarpés des charges de cent livres : ces animaux vivent

quinze ans et sont très-doux. Nous avons encore remarqué le paco, qui est au lama ce que l'âne est au cheval ; c'est une espèce, pour ainsi dire, altérée : sa fourrure est très-épaisse ; il porte des fardeaux. Il y a aussi des lamas sauvages qu'on appelle *quanacos ;* ils sont plus grands, plus forts que le lama domestique. La vigogne, autre animal de ce pays, est une espèce de paco.

DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE XXIV.

Des îles d'Afrique.

AVANT d'arriver à l'île de Bourbon, éloignée d'environ trois cents lieues des côtes orientales de l'Afrique, nous avons relâché à l'île de Sainte-Hélène et à celle de Madagascar. Nous voilà hors de l'Amérique, hors des vastes domaines de l'Espagne et du Portugal, hors de ces contrées où mille peuples qui diffèrent entre eux de mœurs, de figure, de caractère et de langage, sont presque tous barbares et même féroces. L'homme civilisé ne le cède point sur cet article à l'homme sauvage, l'Espagnol à l'Américain, le Portugais à l'Indien, le Nègre au Mulâtre. Les

Européens n'ont conquis ce pays qu'en exterminant ses habitans ; aujourd'hui même, s'ils cessent de les détruire, ce n'est que pour les rendre leurs esclaves. Le fort de Sainte-Hélène est environné de rochers d'une hauteur effrayante, excepté du côté de la mer. L'île peut avoir douze lieues de tour : Madagascar est la plus grande de toutes les îles. La pointe du nord est encore peu connue, parce que, étant remplie de petites îles, de rochers et de bancs de sable, la navigation y est toujours dangereuse. Cette partie se courbe vers la mer des Indes, et est plus étroite que celle du sud, qui s'élargit près du cap de Bonne-Espérance. On voit sur les côtes, et même dans l'intérieur de l'île, des villes, des bourgs et des villages : il y a de ces villes qui ne contiennent pas moins de mille maisons, mais ce ne sont proprement que des baraques de bois, couvertes de feuilles et si basses qu'on ne sauroit s'y tenir debout. Le nombre des hommes n'est nullement proportionné à la grandeur de cette île ; à peine y compte-t-on seize cents mille habitans : ce qui s'oppose principalement à leur multiplication, c'est l'usage où ils sont de distinguer

des jours heureux ou malheureux pour la naissance des enfans, et d'abandonner impitoyablement ceux qui viennent au monde sous un astre défavorable. La couleur de ces insulaires est celle du charbon le plus noir; il faut pourtant en excepter les grands du pays, qui, étant originaires d'Arabie, conservent encore quelque chose de leur tein. Le peuple, partagé en nobles ou grands et en esclaves, vit sous l'autorité des premiers qui la transmettent à leurs descendans, et se font réciproquement la guerre pour d'anciennes et de nouvelles querelles. Il n'y a guère de métiers dont les Madecasses n'aient quelque notion : leurs armes sont des demi-piques garnies de fer. Les femmes sont bien faites, d'un très-beau noir, d'une complexion amoureuse, et capables envers leurs amans de tendresse, d'attachement et de constance. L'usage de la circoncision, généralement répandu dans cette île, ne laisse nul doute que des Juifs ou des Mahométans n'y aient porté quelque religion, à moins que cette pratique, née des seuls besoins physiques, ne se soit établie naturellement comme un remède qui se présente

de

de lui-même contre une maladie fort commune dans les pays chauds. Il se forme, dans certains replis, une foule de petits vers dont on ne peut se garantir que par l'excision de la partie même qui les engendre. Voilà peut-être pourquoi la circoncision, ainsi que les ablutions fréquentes, ont passé, non-seulement en coutume, mais même en loi, chez les Orientaux : ce n'est que par abus qu'elle subsiste chez les Mahométans et chez les Juifs, dans les provinces tempérées où aucun besoin physique ne l'exige. Ce qui semble confirmer notre opinion, c'est l'excision qui se pratique sur les femmes même, chez plusieurs nations de l'Asie et de l'Afrique, pour les préserver de la même maladie.

Il n'y a point de pays où les bœufs et les vaches soient aussi communs qu'à Madagascar : les brebis ont deux, trois, quatre agneaux d'une seule portée; leur queue, large d'un demi-pied et traînant jusqu'à terre, pèse quelquefois jusqu'à vingt-huit livres : les poules, les perdrix, les faisans, les canards, les ramiers, n'y sont pas moins communs : on y trouve quantité de camé-

léons, de lésards d'une grosseur monstrueuse, des chauve-souris aussi grosses que des corbeaux. Les rivières sont remplies de poissons, mais infestées de crocodiles. Les coquillages sont, dans cette île, d'une beauté admirable, par l'éclat de leurs couleurs et la variété de leurs formes : on y trouve aussi des pierres précieuses et une grande quantité de plantes singulières d'où découlent mille sortes de baumes agréables et utiles. La langue qu'on parle à Madagascar est très-abondante, et paroît avoir beaucoup de rapport avec les langues orientales. On se sert de lettres arabes, et on écrit de la droite à la gauche, comme les Hébreux. Le papier se fait avec de l'écorce d'arbre, et presque de la même manière qu'en Europe : on pile cette écorce dans un mortier de bois pour la réduire en bouillie, et on la trempe dans de l'eau claire : un chassis composé de petits roseaux sert à la faire égoutter ; on la verse sur une feuille de balisier, frottée d'huile pour la sécher au soleil : la couleur de ce papier tire sur le jaune ; il ne boit jamais pourvu qu'on ait soin de le mouiller dans une eau de riz et qu'on le lisse quand

il est sec. L'encre est une décoction de bois qu'on laisse tarir jusqu'à un certain degré. Au lieu de plume, on se sert d'un morceau de canne qui se taille et se fend à une des extrémités.

L'île de Bourbon fut découverte au seizième siècle par les Portugais, qui l'appelèrent *Mascaragnas*. Les François y entrèrent en 1672; ils changèrent son premier nom en celui qu'elle porte aujourd'hui : ils y fondèrent plusieurs habitations où l'on cultive du café, de l'indigo, du sucre, et d'autres productions qu'on envoie en Europe. Cette île, qui sert d'entrepôt aux vaisseaux de la compagnie des Indes, est aussi très-fertile en coton, en manioc, en poivre blanc, etc. : le bled, le riz, toutes sortes de legumes y viennent parfaitement. L'air de cette île, quoique très-chaud, est fort sain; mais on y éprouve des ouragans si violens qu'ils brisent les navires et déracinent les plus grands arbres. Le pays est arrosé par des rivières très-poissonneuses : la plupart des arbres distillent des gommes précieuses. Cette île est entrecoupée de montagnes très-hautes, parmi lesquelles est un volcan dont l'île fut

autrefois embrasée : on voit encore les traces et les marques de ses ravages. On recueille sur la rive de l'ambre gris, du corail et de superbes coquillages. L'île de France est peu éloignée de celle de Bourbon.

On sait que nous sommes redevables au célèbre Labourdonnais de tout le succès qu'ont eu ces établissemens : sa récompense fut d'être attaqué par l'envie, et persécuté dans sa patrie, où il finit cependant par triompher de ses ennemis. Nous croyons devoir rapporter ici un passage du mémoire que Labourdonnais fut obligé de publier en réponse à ses détracteurs : on verra par cet extrait tout ce que peut faire un seul homme ; et peut-être aussi ce récit circonstancié donnera à quelqu'un l'idée d'atteindre dans quelqu'autre possession à la gloire que Labourdonnais s'est acquise : il apprendra aussi à ne pas se laisser rebuter par les difficultés.

« L'île de France, dit-il, n'a commencé à recevoir des habitans qu'en 1720 ; elle en avoit même si peu que dix ans après, la compagnie des Indes étoit encore incertaine si elle devoit la garder ou l'abandonner. Son

terrain n'étant pas, comme celui de l'île de Bourbon, propre à la culture du café, il fallut trouver des expédiens pour en former une colonie, et la mettre en état de fournir aux vaisseaux des rafraichissemens dans les voyages des Indes et de la Chine. On n'imagina rien de plus efficace que d'avancer des vivres, des ustensiles et des Nègres aux habitans; mais on fut bien éloigné d'en tirer le fruit qu'on s'en étoit promis. On mit si peu de discernement dans le choix de ceux qui furent employés, que la plupart manquoient d'industrie et de talens; aussi, loin de trouver dans leur travail les secours qu'en espéroit la compagnie, elle s'est presque toujours vue dans la nécessité de les nourrir eux-mêmes; et jusqu'à mon arrivée en 1735, continue ce gouverneur, cette île n'avoit été qu'onéreuse à ses maîtres.

« Toutes les parties de l'administration civile et économique avoient également besoin de réforme. La justice étoit administrée par deux conseils, dont l'un dépendoit de l'autre; mais par le soin que j'ai toujours pris de terminer les affaires à l'amiable, on n'a vu dans l'île qu'un seul procès dans les

onze années de mon gouvernement. La police n'étoit pas un objet moins intéressant. Il y avoit des Nègres marrons qui se faisoient continuellement redouter par leurs ravages; je réussis heureusement à les détruire, en armant Noirs contre Noirs, et formant une maréchaussée de ceux de Madagascar, qui purgèrent enfin le pays de la plupart de ces brigands. J'apportai les mêmes soins au commerce, dont personne ne s'occupoit à mon arrivée. J'ai le premier formé des plantations de sucre, établi des fabriques de coton, favorisé la culture de l'indigo. La sucrerie de l'île de France produit déja, sans aucun déboursé, plus de soixante mille livres de rente à la compagnie. L'agriculture étoit également négligée dans les deux îles, et la paresse endormoit les habitans sur les propriétés du terrain; aussi étoient-ils exposés à de fréquentes disettes: il y avoit peu d'années où ils ne fussent réduits à se disperser dans les bois pour y chercher à vivre de la chasse et des racines: j'ai été assez heureux de les tirer de cette indolence et de leur inspirer l'amour du travail; ils sont aujourd'hui dans l'abon-

dance, sur-tout depuis que je les ai formés à la culture du manioc, que je leur avois apporté du Brésil. Ce ne fut pas sans peine que je leur fis recevoir cet usage; j'eus besoin d'employer l'autorité pour les assujettir à planter cinq cents pieds de cette racine par tête d'esclave : la plupart ridiculement attachés à leur ancienne méthode s'efforçoient de discréditer cette plante; quelques-uns même eurent l'audace de détruire les nouvelles plantations en les arrosant avec de l'eau bouillante; mais l'expérience ayant vaincu le préjugé, ils reconnoissent aujourd'hui l'utilité d'une production qui met pour toujours les deux îles à couvert de la famine. Quand les ouragans, dont on y ressent de fréquens effets, ont anéanti leurs moissons, ou lorsqu'elles ont été ravagées par les sauterelles, ce qui n'est pas moins commun, on trouve dans le manioc un remède à toutes ces pertes. Outre cette racine, les deux îles, qui étoient presque sans bled, en fournissent actuellement chaque année cinq ou six cents muids de la meilleure espèce; mais comme ce n'étoit point assez de pourvoir à la subsistance des habitans par la culture

des terres, il falloit veiller à la sûreté du pays, qui n'avoit ni magasins, ni fortifications, ni hôpitaux, ni ouvriers, ni troupes, ni marine.

« On m'avoit assuré, continue Labourdonnais, que j'y trouverois des ingénieurs: on y en avoit envoyé effectivement, mais il s'étoit élevé entre eux et le conseil des disputes qui les avoient divisés; les uns étoient retournés en France pour y porter leurs plaintes, les autres s'étoient retirés dans des habitations particulières. Sans ingénieurs, sans architectes, je fus obligé d'exercer moi-même cette double fonction. Comme je savois heureusement un peu de dessin, de fortification et de mathématiques, je dressai des plans qui furent approuvés de la compagnie. Pour les exécuter, il falloit des ouvriers: je rassemblai tout ce que je pus trouver de Nègres; je les mis en apprentissage sous des maîtres que j'avois en fort petit nombre. Jugez combien il m'en couta de peines pour obliger les uns à donner des instructions, les autres à les recevoir. L'assemblage des matériaux ne fut pas une opération moins difficile : il falloit couper du bois, tirer des

pierres, les transporter, les tailler, et il n'y avoit ni chemins, ni chevaux, ni chariots: je me trouvai donc dans la nécessité de faire ouvrir de grandes routes, dompter des taureaux, construire des voitures par des gens d'autant plus rebutés de ces entreprises qu'ils joignoient à leur paresse naturelle une extrême insensibilité pour le bien public; c'est pourtant avec de si foibles secours que je suis parvenu à faire des bâtimens considérables. Quand je suis arrivé à l'île de France, les constructions se réduisoient tout au plus à trois cents toises courantes de maçonnerie; on en comptoit à peu près autant dans l'île de Bourbon; au lieu qu'en peu d'années j'en ai fait faire douze mille toises: ces ouvrages consistent en magasins, arsenaux, hôpitaux, batteries, fortifications, logemens pour les officiers, bureaux, moulins, aqueducs, etc. Le seul canal qui conduit les eaux douces au port et aux hôpitaux, contient trois mille six cents toises de longueur.

« On ignoroit autrefois dans l'île de France ce que c'étoit que radouber ou carenner un vaisseau. Les habitans qui avoient un bateau pour la pêche étoient obligés d'atten-

dre un navire qui vint relâcher dans leur port pour y faire des réparations. J'entrepris de les piquer d'émulation en les engageant à me seconder. Je fis chercher, couper, transporter tous les bois convenables à la marine : quand les matériaux furent préparés, je commençai par fabriquer des pontons pour le carennage, d'autres pour la décharge des bâtimens : en moins de dix-huit mois, je fis construire un brigantin qui se trouva très-bien fait. L'année suivante, je mis sur les chantiers un navire de cinq cents tonneaux : aujourd'hui on radoube, et l'on fait aussi bien des vaisseaux à l'île de France qu'à l'Orient. Les Hollandois, qui l'ont autrefois possédée, lui avoient donné le nom d'île Maurice, en l'honneur de Maurice de Nassau, prince d'Orange, leur amiral ».

Outre les deux îles dont nous venons de parler, nous en avons vu une multitude d'autres dont Madagascar est entourée : les unes, au nombre de sept, se nomment les Irmas, ou les sept Sœurs ; les autres, au nombre de cinq, appelées Comores du nom de la plus grande, sont gouvernées par de petits souverains et peuplées par quelques

Nègres qui trouvent à peine de quoi s'y nourrir. Les Irmas appartiennent aux Portugais et sont presqu'inhabitées. Le gouvernement ne pourroit-il pas, avec des hommes tels que Labourdonnais, en tirer un grand parti? Outre leur nom général, ces îles ont des noms particuliers, et ne sont pas toutes également stériles : celle de Johanna ou d'Anjuan est diversifiée par des vallées et des montagnes; mais les habitans sont d'une paresse extrême : ils aiment mieux endurer la faim que les fatigues du travail. On les croit issus d'une race d'Arabes basanés, mêlée de quelques femmes éthiopiennes. Leur religion, s'ils en ont une, est le mahométisme; leur langage est l'arabe; leur principale richesse consiste en de petits coquillages qui servent de monnoie dans différentes parties de l'Asie. L'île de Mozambique, possédée et habitée par les Portugais, n'a guère que deux ou trois lieues de tour; c'est un port de rafraichissement pour les vaisseaux qui vont de Lisbonne à Goa : les fruits acides et les racines du pays sont des préservatifs excellens contre le scorbut. Ce port est défendu par une citadelle : les Portugais le regardent com-

me la clef de leurs possessions dans les Indes; c'est la meilleure place qu'ils aient sur ces mers. On compte à Mozambique deux mille habitans, parmi lesquels il y a beaucoup de moines, comme dans presque toutes les possessions espagnoles et portugaises. Les palmiers, les citronniers, les orangers, les figuiers, sont les arbres les plus communs du pays.

Comme nous avions suffisamment reconnu et observé toutes ces différentes îles dans un séjour d'environ trois semaines, nous crûmes devoir profiter d'un vaisseau qui venoit d'arriver de Lisbonne, et dont la destination étoit pour l'Abyssinie. Nous voulûmes ne pas laisser échapper cette occasion de connoître le pays des Abyssins, connu autrefois sous le nom d'Ethiopie : on nous admit parmi les passagers. Nous partîmes pour la côte septentrionale du Zanguebar, laissant à gauche les îles de Quérimba, de Quiloa, de Monfia, de Zanzibar, de Pemba, de Monbasa, de Mélinde, de Lamo et de Pata, toutes situées sur la côte orientale d'Afrique : les unes appartiennent aux Portugais, les autres n'en sont que les tributaires. Voici ce que nous

avons appris de ces différentes îles d'après les renseignemens que nous nous sommes procurés dans la ville et port de Brava dont nous parlerons bientôt, et où nous avons débarqué.

L'île de Quérimba passe pour être fertile en légumes, en pâturages et en gibier : il n'y a guère que quelques maisons et cabanes dispersées dans toute l'île; elle étoit autrefois soumise aux Arabes. Celle de Quiloa a le titre de royaume, et son souverain est vassal du roi de Portugal : la capitale du même nom étoit jadis très opulente par son commerce avec Sofala, l'Arabie et les Indes, et habitée en partie par des Chrétiens Abyssins, en partie par des Mahométans. La flotte de l'amiral Cabral, faisant voile pour Calicut, vint mouiller à Quiloa. Vasco de Gama y vint deux ans après. Les Portugais s'en sont emparés, du moins en partie; ils y ont construit un fort, et mis une garnison pour tenir toujours cette île dans leur dépendance : elle compte parmi ses habitans, presque tous blancs de couleur, des Mahométans et des Idolâtres. Le roi de Quiloa étoit autrefois le plus puissant de cette côte; mais

divers peuples voisins ont ruiné ses états. L'île de Monfia ne renferme que quelques villages, et rien de remarquable. Pemba et Zanzibar ont chacune le titre de royaume, et sont tributaires des Portugais : ces trois îles produisent beaucoup de riz, de miel et de cannes à sucre; on y voit des forêts de citronniers. La plupart des habitans suivent la religion mahométane. Montbase n'est séparée du continent que par les bras d'une rivière qui se jette dans la mer par une double embouchure : le terroir produit toute sorte de fruits et de végétaux; il offre une infinité de vergers plantés de citronniers et d'orangers. Le pays abonde en troupeaux; l'eau y est excellente, le climat tempéré, l'air très sain. Le port est continuellement rempli de vaisseaux. Mélinde est gouvernée par un prince mahométan avec lequel les Portugais sont alliés depuis près de trois cents ans : sa cour est plus brillante que celle de tous les autres souverains de cette côte. La plupart des marchands qui commercent à Mélinde sont des Indiens de Cambaye et de Guzarate; ils apportent des épices, du cuivre, du mercure et des toiles de

coton, qu'ils échangent contre de l'or, de l'ivoire, de l'ambre et de la cire. Les femmes de Mélinde sont, en général, très-belles. Les villes de Lamo et de Pata ont passé au pouvoir des Arabes mahométans ; elles sont aujourd'hui gouvernées par de petits rois qui paient un tribut au Portugal : c'est tout ce qu'il importe de savoir de ces deux îles situées sur la côte la plus septentrionale de Zanguebar. Cette côte, depuis Mozambique jusqu'au cap de Guardafu, qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique (1), est habitée par des Arabes. L'intérieur des terres contient des Nègres idolâtres, livrés à toute sorte de superstitions. La plupart de ces terres sont basses et sujettes

---

(1) Le mot *Afrique* est un mot corrompu qui vient de *Farracka*, qui signifie *divisé* ou *détaché*, parce que c'est une partie de la terre que la mer sépare de l'Europe, comme le golfe Arabique, et le détroit qui est entre la mer Rouge et la Méditerranée, la séparent de l'Asie. L'Afrique est bornée au septentrion par la Méditerranée, à l'orient par l'isthme de Suez, la mer Rouge et l'Océan oriental, au midi par la mer d'Ethiopie, et à l'occident par l'Océan

aux inondations : les bois impénétrables dont elles sont couvertes n'empêchent pas que la chaleur ne soit excessive. Ces peuples connoissent peu l'agriculture, et la nature semble n'avoir placé de l'or dans cette contrée stérile que pour la faire habiter.

Nous avons débarqué, ainsi que nous l'avons déja dit, dans le port et sous les murs de Brava, à l'extrémité de cette même côte. Cette ville, qui est très-commerçante, se gouverne en république, sous la protection des Portugais : c'est dans cette ville où nous avons trouvé toutes les ressources pour préparer un voyage de plus de quatre cents lieues dans l'intérieur des terres, à travers un pays où l'on ne trouve que de loin en loin, et très-

---

Atlantique : ainsi l'Afrique est environnée de mers de toute part, excepté du côté de l'Asie, dont elle est séparée par une langue de terre, appelée le détroit de Suez. L'Afrique est en forme de pyramide dont la base s'étend le long de la Méditerranée depuis l'embouchure du Nil jusqu'au détroit de Gibraltar, et dont les deux côtés sont arrosés à l'orient par la mer Rouge, à l'occident par l'Océan Atlantique, et se joignent au cap de Bonne-Espérance.

rarement, des villes, des logemens, des provisions. Nous nous procurâmes quelques mulets pour porter le bagage, et des chevaux arabes pour commencer notre route dans l'Abyssinie, c'est-à-dire, dans cette vaste contrée que les anciens ont connue sous le nom d'Ethiopie; elle tire sa dernière dénomination des Abyssins, peuples arabes qui descendent, dit-on, d'une colonie de Sabéens. On ignore l'époque précise de cette transmigration, mais on la croit très-ancienne.

CHAPITRE XXV.

De l'Abyssinie ou Ethiopie.

Si l'histoire des premiers siècles de presque toutes les grandes nations civilisées de l'antiquité est remplie de fables et d'absurdités, si leur origine ne présente qu'un cahos presqu'impossible à débrouiller, celle des Ethiopiens, peuple resté plus long-tems barbare et qui n'est encore qu'à demi-policé, doit être bien autrement obscure et incertaine. Les annales éthiopiennes ne nous apprennent presque rien de positif jusqu'au quatrième siècle de notre ère, qu'on dit être l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans le pays. Suivant la tradition commune, la dynastie fondée en Ethiopie par un fils de Salomon, auroit régné jusqu'à l'année 960. La famille de Zagé lui succéda, et donna plusieurs rois à l'Abyssinie

dans le cours de 340 ans. Cette révolution fut le fruit du crime d'une reine adultère qui fit périr tous les princes de la famille royale pour mettre sur le trône un fils qu'elle avoit eu d'un seigneur du pays. Il n'échappa à sa fureur qu'un d'entre eux qui trouva un asyle dans un royaume voisin, où sa postérité se maintint pendant plus de trois siècles. Après l'extinction de la seconde dynastie, la première race fut rappelée au trône par les grands de l'état. Un de ces princes favorisa la religion romaine, et s'efforça de l'établir dans tout l'empire; mais cette innovation causa de si grands troubles qu'il fut obligé d'expulser les jésuites qui lui avoient suggéré cette imprudente idée, et de consentir au rétablissement de l'ancien culte. On prétend néanmoins qu'il entroit autant de politique que de zèle dans la protection que les empereurs d'Ethiopie avoient accordée à la religion chrétienne et aux jésuites. l'Abyssinie, ravagée depuis quatre-vingt ans par les incursions continuelles des Sarrasins, se trouvoit réduite à des extrémités fâcheuses; un de ces princes écrivit au pape et au roi d'Espagne pour les engager à le secourir

contre ces barbares. Par la même lettre il demandoit en mariage, pour son fils, à Philippe III, la princesse Anne d'Autriche, qui, destinée pour une alliance plus digne d'elle, épousa Louis XIII, roi de France. Au lieu de troupes, on n'envoya aux Abyssins que des missionnaires dont l'arrivée augmenta les troubles sans grossir le nombre des prosélytes.

L'empereur, voyant son royaume en feu, céda enfin aux instances de ses sujets, et rendit à ses peuples leurs cérémonies et leur culte; mais les Ethiopiens en conçurent une telle haine contre les jésuites qu'ils les chassèrent tous. On a fait depuis de vaines tentatives pour introduire chez les Abyssins la religion romaine. Au nom seul de jésuites ou de missionnaires, le peuple, et sur-tout les moines, sont toujours prêts à se soulever. Il n'y a aucune apparence qu'on puisse jamais leur faire quitter le rit grec, qu'ils embrassèrent vers le milieu du sixième siècle.

Nous laissâmes à droite la côte d'Ajan et le royaume d'Adel, autrement dit de Zéila, du nom de sa capitale, et à gauche la ville de Jubo et les Maracates : ces derniers oc-

cupent une grande région d'où l'on ne tire que des esclaves. Cette terre est remplie de lions, d'éléphans et de tigres : on y voit des singes aussi grands que des hommes, des serpens aussi gros que des singes. Nous entrâmes chez les Abyssins par les provinces méridionales, qui ont, comme toutes celles de l'empire, le nom de royaume, sans doute parce qu'elles étoient gouvernées autrefois par des rois particuliers : c'est ainsi que celles d'Espagne, quoique soumises depuis long-tems à un seul maître, ont conservé leur ancien titre ; on en compte plus de trente en Ethiopie, dont quelques-unes sont tributaires, les autres entièrement dépendantes de l'empereur. Parmi ces dernières les principales sont Amahara, Bagemder, Cambat, Damot, Tigre, Dembéa, Goyame, Naréa, Sémen, une partie de Shewa, et quelques autres possessions moins importantes : ces domaines, à la vérité, sont la meilleure portion de l'Abyssinie ; mais ils forment à peine la moitié de son ancienne étendue. Les Turcs et les Arabes ont envahi plusieurs provinces, les unes du côté de l'Egypte, les autres vers le golfe Arabique : ces derniers ont en-

levé tous les ports de mer. Les Galles et autres barbares ont usurpé les pays situés au midi et à l'ouest. Malgré toutes ces pertes, l'empire d'Ethiopie est encore aujourd'hui aussi grand que la France. On croit que les Galles, dont nous venons de parler, sont originaires des côtes orientales de l'Afrique et des lieux voisins de la mer des Indes; d'autres disent qu'ils descendent d'anciens esclaves éthiopiens, qui, ayant été maltraités par leurs maîtres, prirent la fuite, s'attroupèrent dans le royaume de Bali, avec d'autres aventuriers, et y formèrent plusieurs peuplades : ils se rendirent ensuite redoutables, sur-tout vers le milieu du seizième siècle. Ces peuples sont aujourd'hui partagés en plusieurs tribus et forment deux nations principales qui embrassent, comme un demi-cercle d'orient en occident, presque toute la partie méridionale de l'Abyssinie; ils élisent tous les huit ans un général qui prend le titre de roi, et auquel toutes ces tribus obéissent.

Nous traversâmes plusieurs provinces de l'Abyssinie sans rencontrer une seule ville; mais nous trouvâmes beaucoup de monas-

tères : il n'y a point de pays, pas même en Italie, où il y ait autant de moines ; ils y sont venus d'Egypte au quatrième siècle ; ils y ont si prodigieusement pullulé qu'on en compte aujourd'hui plus de cent mille dont plusieurs vivent dans l'oisiveté et l'abondance. Le goût de la vie solitaire et ascétique est assez généralement répandu dans l'Abyssinie : on voit des hommes qui passent pour avoir du bon sens, se retirer sur d'affreuses montagnes, dans des tours isolées, ou dans le creux des rochers, pour mener dans ces horribles demeures ce qu'ils appellent la vie contemplative. L'estime que le vulgaire accorde à ces hommes singuliers, et la paresse si naturelle dans un climat brûlant, contribue beaucoup à en multiplier le nombre : on a vu des empereurs honorer ces solitaires de leurs visites. La créance et la discipline ecclésiastique de l'Abyssinie sont à peu près les mêmes que dans les églises grecques.

L'Abyssinie n'a point de villes, et les villages ne sont qu'un assemblage confus de tentes et de cabanes. Les vice-rois, les ministres, les gouverneurs, toutes les person-

nes de distinction, le roi lui-même, qui prend le titre de *négus* ou roi des rois, campent sous des tentes qu'ils font transporter où il leur plait; c'est dans la province de Dembéa que les empereurs les établissent depuis plus d'un siècle : ces camps, dont l'étendue est très-vaste, sont divisés en quatre parties et ont chacun leur commandant; le pavillon royal est placé au centre. Nous avons vu manger l'empereur en public, ce qui n'arrive qu'à certaines grandes fêtes : il étoit assis sur une espèce de lit; il avoit devant lui une grande table, à côté de laquelle on en voyoit d'autres plus basses pour les seigneurs de sa Cour. Le bœuf, le mouton, la volaille sont les seules viandes qu'on y présente; on ne mange point de gibier en Ethiopie : ces viandes sont presque toutes apprêtées en ragoûts, et chargées de tant de poivre et autres épices qu'un Européen auroit peine à s'y habituer. On ne sert qu'en vaisselle de fayance, et qu'un seul plat à la fois : l'usage des nappes et des serviettes est inconnu, en général, chez les Africains; on couvre les tables avec des gateaux de froment, ou des espèces de galettes fort min-

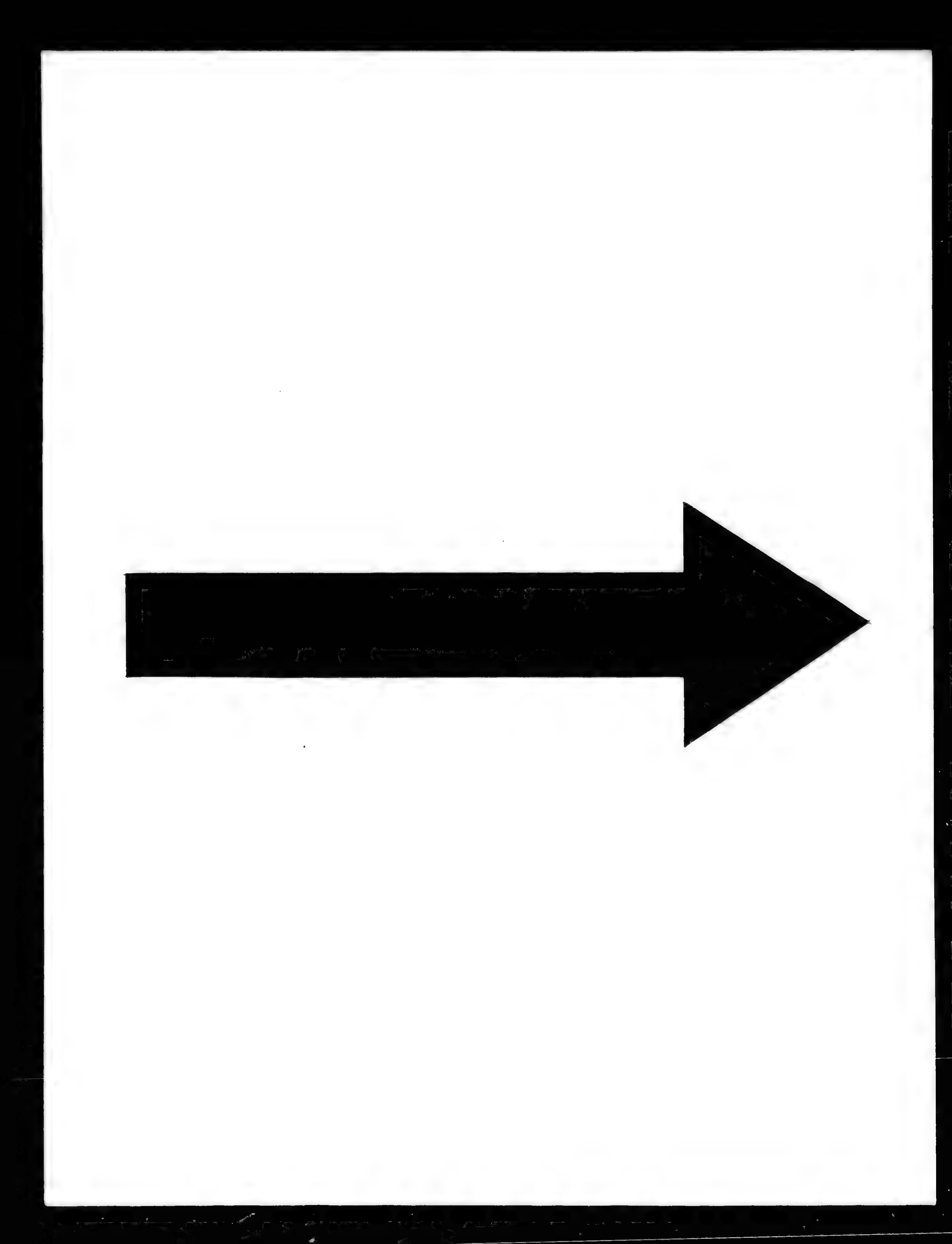
ces et fort larges qui servent de pain, et auxquelles on s'essuie les doigts : on n'a ni couteaux, ni cueillères, ni fourchettes. Le roi et les grands ne se donnent pas la peine de porter eux-mêmes les alimens à leur bouche : les pages et les esclaves qui les servent coupent les viandes en morceaux fort menus, les mêlent avec le pain, le potage, les légumes etc. ; ils en forment de grosses boules qu'ils font manger à leur maître, comme s'ils empâtoient des volailles. Ces gens s'imaginent qu'il est de la dignité de leur état d'avaler de gros morceaux et de faire beaucoup de bruit en mâchant. Il n'y a que les gueux, disent-ils, qui, par nécessité, font de petites bouchées ; et les voleurs, qui, par crainte, mangent sans faire de bruit. Nous fûmes fort surpris de voir apporter du bœuf cru sur la table de l'empereur : on l'assaisonna d'une manière qui nous étonna encore plus ; après qu'on l'eût coupé par morceaux, on l'arrosa avec le fiel de l'animal, qui passe pour un excellent dissolvant, et on le couvrit d'épiceries. Ce ragoût, qu'on regarde comme un mêts exquis, nous parut fort dégoûtant. On prend dans les intes-

tins du bœuf les herbes qui ne sont point encore digérées ; on les mêle avec de la viande et de la moutarde ; ce qui devient un manger, selon nous, encore plus dégoûtant que le premier. L'empereur prit un peu d'eau-de-vie qu'on lui présenta dans un vase de crystal, et but de l'hydromel pendant tout le repas : s'il lui arrive de faire quelqu'excès, on l'avertit, et dans le moment il quitte la table. La bierre et l'hydromel sont les breuvages ordinaires des peuples d'Ethiopie : on en boit copieusement dans les visites ; les Abyssins croiroient se manquer les uns aux autres, s'ils ne s'enivroient point dans ces occasions. Assis sur leurs talons, ils se rangent en cercle autour de la cabane : un valet apporte un peu d'hydromel, ou de bierre, en boit le premier, et le présente ensuite à la ronde. La visite ne finit que lorsqu'on cesse d'apporter à boire.

Nous fûmes d'abord assez étonnés de ne pas voir de vin dans un pays où il y a des raisins excellens ; mais on nous en donna une bonne raison, c'est qu'il ne se garderoit point à cause des grandes chaleurs. On lui préfère une liqueur qui se fait avec de

l'orge germé, rôti, pulvérisé, et préparé ensuite comme le café. Sur quatre parties d'eau on en met une de miel, et dans dix livres de ce mélange on jette deux ou trois onces d'orge: on laisse fermenter le tout pendant quelques heures dans un endroit chaud; [illegible] le remue de tems en tems, et en moins [illegible] quatre jours on a un hydromel clai[illegible] la couleur du vin d'Espagne, et [illegible] tire une eau-de-vie qui est aussi bonne que la nôtre. L'art de bâtir, connu en Ethiopie, comme on le voit par d'anciennes ruines, s'est totalement perdu chez les Abyssins.

Nous avons déja dit que leur fameuse ville d'Axuma, jadis capitale de l'empire et la résidence de leurs rois, n'est maintenant qu'un simple village; elle étoit autrefois ornée de beaux édifices, d'une basilique, d'obélisques, de maisons royales. On y trouve des inscriptions toutes renversées, toutes rongées, en caractères que l'on ne connoît plus, ce qui en prouve l'extrême antiquité. La décadence de cette ville est venue de ce que les rois d'Ethiopie, préférant les campemens au séjour des cités, portèrent leur résidence loin



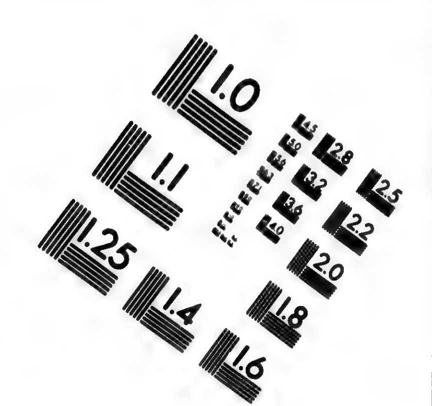
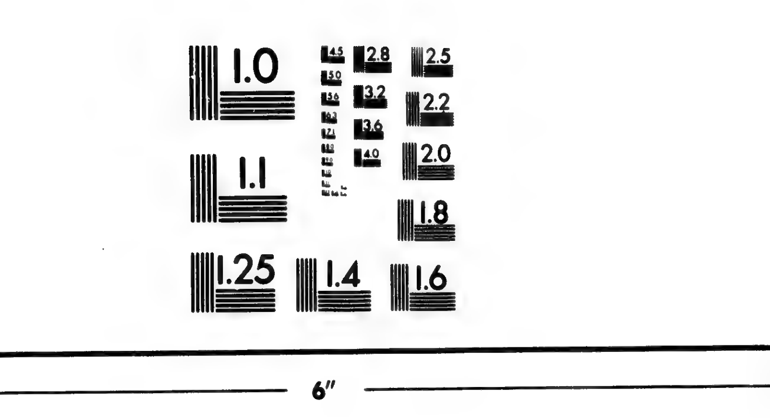


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

de la capitale ; elle a été de plus ravagée par les guerres ; mais ce qui en reste fait voir qu'elle étoit d'une très-grande étendue. Les campagnes qui l'environnent sont fertiles, agréables et dignes d'une ville impériale. L'or et le sel sont la monnoie dont on se sert en Abyssinie : l'or n'est pas marqué au coin du prince, comme en Europe ; il est en lingots ; on en coupe à mesure qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à une demi-dragme ; et pour qu'on ne l'altère pas, il y a par-tout des orfèvres qui en jugent à l'épreuve. Le sel est d'une blancheur éclatante et dur comme de la pierre : on le tire des montagnes où il est accumulé en monceaux et distribué par couches de l'épaisseur d'une brique commune. On le détache facilement parce qu'il est fort tendre dans la mine ; mais il durcit à l'air et prend une consistance qui en permet aisément le transport. On le voiture dans les magasins de l'empire, où l'on en forme des tablettes longues d'un pied et larges de trois pouces : dix de ces tablettes valent un écu de notre monnoie : on les rompt selon le paiement que l'on veut

faire ; elles servent à la fois, et d'argent pour le commerce, et d'assaisonnement pour la table.

Les plus riches mines d'or de l'Abyssinie se trouvent dans les royaumes de Naréa, d'Amot et de Goyame, elles furent long-tems le principe de tous ces voyages des Portugais dont les missions, les conversions, n'étoient que le prétexte. Comme ils avoient épuisé leurs efforts en Asie, ils n'étoient presque pas en état de rien entreprendre dans le milieu de l'Afrique. L'or qu'on tire aujourd'hui de ces mines est purifié, mis en lingots et porté dans le trésor impérial. On ne voit point d'argent dans le pays, soit que la nature en produise peu, soit que les Abyssins ne sachent pas le séparer de la terre et le préparer. L'art de creuser des fourneaux dans les montagnes, et d'y pratiquer des mines, leur est inconnu, et ne s'accorde point avec leur paresse ; tout le fer dont ils se servent s'offre à eux sur la superficie de la terre, sans qu'ils soient obligés de l'en tirer avec effort. L'extrême chaleur du climat est la cause qui rend les Abyssins si

fainéans; elle est si forte, principalement sur les côtes de la mer Rouge, qu'elle dessèche et pèle la peau, fond la cire qui cachète les lettres, et laisse une telle impression sur le sable qu'on croit marcher sur de la braise. On ne distingue que trois saisons, le printems, qui commence au mois de septembre, l'été au mois de janvier, l'hiver au mois de juin; mais ce dernier est moins le tems des frimats que des pluies. Dès que le soleil se couche, elles tombent jusqu'à son lever avec des tonnerres fréquens et terribles, et des éclairs qui se succèdent presque sans intervalle. L'air est plus frais sur les montagnes : on y craint plutôt quelquefois le froid que le chaud; mais il n'y tombe jamais de neige. Ce pays est hérissé de montagnes plus élevées que les Pyrénées et les Alpes. Lamalmon, Geshen et Thabat-Mariam passent pour les monts les plus célèbres de l'Abyssinie; ils sont en quelques endroits si escarpés qu'on n'y peut monter qu'avec des échelles : il faut tirer en haut avec des cordes les bêtes de charge. Plusieurs grandes et belles rivières arrosent

l'Abyssinie : la principale est le Nil, dont les sources, long-tems inconnues, ont donné lieu à tant de fables ; il n'est même pas très-sûr qu'on les connoisse actuellement. La diversité des opinions prouve qu'on ne sait encore rien de certain à cet égard. On nous a fait voir, dans le royaume de Goyame, une montagne fort élevée, sur le penchant de laquelle sont deux fontaines qu'on nous a dit être les sources du Nil : l'une coule à l'orient, l'autre à l'occident; elles forment deux ruisseaux qui se précipitent avec impétuosité dans une terre spongieuse couverte de cannes et de joncs : ces eaux ne reparoissent qu'à dix ou douze lieues de-là, où, se réunissant, elles forment, dit-on, le fleuve du Nil, qui se grossit en peu de tems par le tribut de plusieurs rivières : on prétend qu'il passe au milieu du lac de Dembéa, sans qu'il y mêle ses eaux. Ce lac, qui donne son nom à la province, a cent lieues de long sur trente ou quarante de large; l'eau en est douce, agréable, et cent fois plus légère que celle du Nil.

En général, toute l'Abyssinie jouit d'une merveilleuse abondance. Parmi les plantes

qu'elle produit il y en a une admirable qu'on appelle *enseté* ou *ansade* : ses feuilles sont si grandes qu'on en tapisse les chambres; elles servent de draps, de nappes, de serviettes : lorsqu'elles sont sèches on les taille comme le linge; on le teint en toute sorte de couleurs, et l'on en fait d'assez belles étoffes. Les branches et les grosses côtes se broient; on en tire une farine qui, trempée et cuite avec du lait, passe pour un manger délicieux. Le tronc et les racines, coupés en petits morceaux, et cuits de la même manière forment une substance encore plus nourrissante : les pauvres gens qui voyagent ne font guère d'autres provisions; aussi l'appelle-t-on l'arbre contre la faim, l'arbre des pauvres, quoique les riches en mangent par régal. Si on le coupe à huit ou dix pouces de terre, il en renaît un grand nombre de rejettons. Il porte à son sommet une gousse longue qui contient cinq ou six cents figues d'une qualité médiocre.

Il y a dans l'Abyssinie des lions et des éléphans : ces derniers sont si communs qu'on les rencontre par troupes dans les campagnes et les forêts; mais ils ne font aucun mal, à moins

moins qu'on ne les attaque. Personne ne songe à les apprivoiser, comme en Asie; aussi ils dévastent les campagnes. Les tigres, les léopards, les panthères, les hiennes font également de terribles ravages. Dans la classe des amphibies, l'hippopotame est ce qu'il y a de plus remarquable : c'est un animal qui habite plus dans l'eau que sur la terre, et qui tient à la fois du cheval et du bœuf. Souvent il sort des rivières pour venir brouter l'herbe sur le rivage; il se nourrit quelquefois des chèvres et des moutons qui y paissent : ses dents sont d'une dureté extrême; son cri est une sorte de hennissement; sa vue est perçante et terrible. Il est plus hardi dans l'eau que sur la terre, où les Abyssins ne craignent point de l'attaquer. Sa rencontre est dangereuse dans les fleuves, où il renverse les petites barques. On le tue pour avoir ses dents, qui sont plus blanches et moins sujettes à jaunir que l'ivoire. Sa peau est aussi fort estimée; on en fait des boucliers à l'épreuve du mousquet et de la lance. Les Abyssins en mangent la chair, qu'on dit être une assez mauvaise nourriture. La chasse de l'hippopota-

me est un divertissement que prend quelquefois l'empereur sur le lac de Dembéa: lorsqu'on apperçoit l'animal, on le suit le sabre à la main, et on lui lie les jambes; ne pouvant alors presque plus nager, il vient au bord du lac, où il achève de perdre son sang.

On a cru long-tems en Europe que les peuples d'Ethiopie avoient le tein noir, parce qu'on les confondoit avec leurs voisins, les habitans de la Nubie : leur couleur naturelle est brune et olivâtre, leur taille avantageuse, leur corps bien proportionné, leur physionomie agréable; ils ont les lèvres petites, les dents blanches, les yeux grands, bien fendus, tous les traits du visage réguliers et bien prononcés : ce sont, sans contredit, les hommes les plus beaux, les mieux faits de toute l'Afrique.

Pour nous rendre à Sennar nous prîmes notre route par le royaume de Goyame, sans approcher du pays des Agaves, ni du Zendero, dont on dit que les peuples sont très-féroces : ils habitent le voisinage du Nil; mais nous fûmes assez heureux pour éviter la rencontre de ces barbares. Les monta-

gnes et les plaines nous offroient des spectacles également agréables. Dans les unes on voyoit un si grand nombre de maisons qu'il sembloit que ce fut une ville continuelle ; elles étoient séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes, chargées de fruits et de fleurs, et entremêlées d'arbres plantés sans ordre et sans symétrie ; c'est, en général, l'idée qu'on doit se former des villes de ce pays.

Nous nous arrêtâmes dans un vallon d'ébenniers et de cannes de bambou, où un lion nous enleva un des chameaux que nous nous étions procurés dans l'Abyssinie : ces féroces animaux sont si communs dans cette contrée qu'on les entend mugir toute la nuit. On ne les écarte qu'en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. Nous trouvâmes enfin, après plusieurs jours de route, un petit ruisseau qui sépare l'Abyssinie du royaume de Sennar, que les anciens appeloient la Nubie : le Nil qui l'arrose, dans toute sa longueur, vint s'offrir à notre vue. Nous nous embarquâmes dans de grands troncs d'arbres, creusés en forme de na-

celles, qui sont les seuls bateaux du pays. La route ne nous offrit rien jusqu'à Sennar, qui mérite une attention particulière.

CHAPITRE XXVI.

Du royaume de Sennar, autrefois la Nubie.

Ce fut au moyen de ces canots que nous arrivâmes à Sennar. Cette ville contient environ cent mille ames; elle a une lieue et demi circuit. Les maisons n'ont qu'un étage; elles sont bâties sans symétrie et sans goût. Les fauxbourgs ne contiennent que de méchantes cabanes. Le palais du roi est construit de briques; il consiste dans un amas confus de bâtimens d'une architecture simple et grossière, mais richement meublés de tapis du Levant. On tient tous les jours dans une place qui est au milieu de la ville, un grand marché où les denrées se vendent au plus bas prix. Un bœuf ne coute que cinquante sous, un mouton quinze, une poule douze deniers; le reste à proportion. Il est

un autre marché où l'on expose les esclaves ; ils sont assis à terre les jambes croisées, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes et les filles de l'autre : les plus cher, c'est-à-dire, les plus vigoureux parmi les hommes, et les plus jolies, les mieux faites parmi les femmes, coutent à peine dix écus de France ; aussi les marchands d'Egypte en enlèvent-ils tous les ans un très-grand nombre. Les autres marchandises de ce pays sont la civette, le tamarin, les dents d'éléphant, le tabac et la poudre d'or. La civette est un animal de la taille du chat, ou d'une grosse fouine ; on en tire un parfum auquel on donne le nom de l'animal qui le porte. On en éleve beaucoup dans ce pays : il y a des particuliers qui en nourrissent jusqu'à trois ou quatre cents ; on leur donne du bœuf cru et une espèce de potage au lait. Pour en tirer le parfum, on racle proprement une matière onctueuse qui sort de leur corps avec la sueur ; on la renferme avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées : elle a, lorsqu'elle est nouvelle, la consistance du miel ; sa couleur est blanche, mais elle jaunit, et bru-

nit même en vieillissant. On en fait un grand usage dans tout le Levant. Les parfumeurs d'Europe l'emploient aussi dans le mélange de leurs aromates. L'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc; mais l'une et l'autre ont passé de mode depuis qu'on a connu l'ambre gris, ou plutôt depuis qu'on a su le préparer. Les marchandises qu'on apporte au royaume de Sennar sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, des anneaux, des grains de verre, du vermillon, et une certaine espèce de noir dont les femmes se peignent les paupières et les sourcils. Les négocians du pays font un gros commerce du côté de l'Orient, et principalement à Surate, d'où ils rapportent des marchandises des Indes; ils emploient ordinairement deux ans à ce voyage.

De Sennar nous nous rendîmes aux états du roi de Dongale, tributaire de celui de Sennar. On trouve peu de villages sur cette route; mais les habitans, qui campent sous des tentes, fournissent des vivres aux voyageurs. Nous traversâmes d'abord des plaines très-fertiles et passablement cultivées, d'où

nous entrâmes dans des forêts d'acacias, dont les arbres étoient chargés de fleurs qui répandoient une odeur délicieuse : ces bois sont pleins de perroquets et d'un grand nombre d'oiseaux d'un plumage très-varié. Arrivés à un village qui sert de faubourg à la ville de Dongale, nous passâmes le Nil dans un grand bateau que le prince entretient pour la commodité du public. Cette ville est située sur le penchant d'une colline, au bord oriental du Nil. Nous ne séjournâmes à Dongale, où notre intention étoit de revenir, qu'autant de tems qu'il en fallut pour disposer tout ce qui nous étoit nécessaire pour traverser les montagnes et les bois par où il nous falloit passer pour voir la Nigritie. Nous avions entendu faire tant de récits différens de cette contrée que nous voulûmes vérifier par nous-mêmes ce qu'en racontent les voyageurs. Ce plan s'accordoit parfaitement avec notre dessein de ne pas quitter l'Afrique sans en avoir reconnu tout l'intérieur.

CHAPITRE XXVII.

De la Nigritie.

La Nigritie est une des plus vastes contrées de l'Afrique, et en même tems une des moins connues ; elle confine à l'Abyssinie et à la Nubie, ou royaume de Sennar, qui la bornent à l'orient ; elle tire son nom, ou de la couleur noire de ses habitans, ou du fleuve Niger qui la traverse dans toute son étendue et la rend assez fertile. Ce pays, séparé du reste du monde par des déserts arides, par des montagnes escarpées, étoit encore ignoré à la fin du dixième siècle. Un Mahométan, que le hasard avoit conduit en Barbarie, résolut de connoître toutes les parties de l'Afrique, traversa les déserts, franchit les montagnes, et arriva enfin dans la Nigritie. Les habitans, dont le nombre étoit incroyable, n'avoient ni gouvernement, ni

religion ; ils vivoient dans une parfaite égalité : contens des productions du climat, ils ne cherchoient point à faire des conquêtes. Les uns cultivoient la terre, les autres gardoient les troupeaux ; ils se réunissoient dix ou douze, tant hommes que femmes, pour passer la nuit dans une cabane. Chaque homme prenoit la femme qui lui convenoit parce qu'elles étoient toutes en commun : les enfans l'étoient de même, et toute une peuplade ne formoit qu'une seule famille. Un des premiers rois de Maroc poussa ses conquêtes jusques dans cette contrée. Les Lybiens ensuite s'en rendirent maîtres. Enfin, les Nègres, impatiens de la domination de ces étrangers, secouèrent le joug. Un des braves du pays de Tombut se mit à la tête d'un parti et massacra leur nouveau roi. Les Lybiens furent chassés. Tous les différens cantons de cette contrée imitèrent cet exemple, et ces différens trônes ne furent plus occupés que par des Nègres ; ils conservèrent le gouvernement, les loix, la religion établie par leurs premiers maîtres : c'est delà que prit naissance cette multitude de petits royaumes qui partage la Nigritie, et

dont tous les habitans font profession du mahométisme. Plusieurs de ces états ont été conquis depuis par l'empereur de Maroc, et sont aujourd'hui gouvernés par des pachas.

Voici ce que nous avons principalement observé dans tous ces différens pays que l'usage a honorés du titre de royaume. Celui de Goaga est une petite contrée habitée par un peuple barbare qui vit du produit de ses troupeaux. Celui de Bournon abonde aussi en bled et en troupeaux : on tire les chevaux de Barbarie, et l'on est dans l'usage de ne les payer qu'en esclaves. On trouve beaucoup d'or dans un canton du royaume de Guengara. Les royaumes, ou pour parler plus exactement les districts de Zanfara, de Zegzeb, de Caséna, font aujourd'hui partie de la souveraineté de Tombut, dont celui de Cano est devenu tributaire, de même que ceux d'Agades, de Ginéa, de Melli, de Guber et de Gualata. Celui de Gago tire son nom d'une ville qui est, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les marchandises de l'Afrique septentrionale : on y apporte des draps de Barbarie, et l'on y amène des es-

claves de tout âge et de tout sexe ; l'or y est si commun que tout s'y vend quatre fois plus cher qu'en Europe. De tous ces pays, Tombut est le seul à qui l'on puisse raisonnablement donner le titre de royaume : il y a dans sa capitale, qui porte le même nom, un grand nombre d'artisans qui fabriquent des toiles de coton ; on y apporte même des draps d'Europe. Le roi de Tombut, auquel tous ses voisins paient un tribut, est pourtant tributaire lui-même de l'empereur de Maroc ; sa cour n'en est pas moins la plus magnifique de toute la Nigritie : lorsqu'il fait un voyage, ou qu'il va à la guerre, son chameau est conduit par les plus grands seigneurs. Ses peuples ne l'abordent jamais sans se prosterner : les étrangers, les ambassadeurs même ne sont pas exempts de cette humiliante cérémonie. L'or est très-commun dans ce pays, et il ne faut pas fouiller bien avant pour le trouver.

Au nord de la Nigritie est le vaste désert de Sara, qui du levant au couchant a plus de huit cents lieues. Ce pays, que les Latins appeloient désert de Lybie, est plat, sablonneux et stérile. Les caravanes qui le

traversent sont obligées de diriger leur marche avec la boussole. La disette d'eau en a fait périr plusieurs; d'autres ont été ensevelis sous les sables. Il n'y a qu'une ville nommée Tagazis; elle est située dans la partie occidentale du désert : les habitans y sont fort pauvres. Le territoire ne produit que du millet, des dattes et quelques olives. Les peuples répandus dans le désert de Sara sont un mélange de Maures et d'Arabes. Les premiers sont originaires de Barbarie; les autres descendent de ces anciens Arabes qui conquirent l'Afrique du tems des Califes : on leur donne à tous le nom de Maures; ils sont divisés en plusieurs tribus; chacune forme une petite république gouvernée par un chef qui est ordinairement le plus riche de la tribu. Leurs villages ne sont qu'un assemblage de tentes rangées en cercle dont le centre est occupé la nuit par les bestiaux. Des sentinelles veillent autour du camp. Quand le bétail à consommé tous les pâturages d'un canton, on va s'établir dans un autre. On met les femmes et les enfans dans des paniers, sur le dos des chameaux. Les meubles et les tentes sont portés par

des bœufs, et les hommes, montés sur des chevaux, conduisent la troupe. Cette vie errante n'est pas tout à fait sans agrémens; elle leur procure sans cesse de nouveaux voisins, de nouvelles commodités, de nouvelles perspectives. C'est la vie des anciens patriarches. On ne se dérobe point à la douce illusion que présentent de tels objets : on oublie son siècle et ses contemporains; on dédaigne l'ambition et sa vaine fumée; on ne regrette point une foule de besoins factices et de faux plaisirs. On se rappelle, on leur préfère ces tems fortunés, tems de l'amour et de l'innocence, où les hommes, dans leur simplesse, vivoient heureux et contens. L'habillement de ces peuples approche assez de celui des Sauvages; la plupart n'ont qu'une peau de chèvre autour des reins : les plus riches se couvrent d'une chemise avec des haut-de-chausses qui leur descendent sur les talons; par-dessus tout cela est une grande casaque, sans boutons, liée avec une ceinture qui leur fait deux ou trois fois le tour du corps. Les femmes ont une chemise, et par-dessus une toile de coton rayée, en manière d'écharpe.

Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête ; l'autre est liée par derrière, et leur tombe sur la ceinture : leurs boucles d'oreilles sont plus grandes ou plus précieuses à proportion de leur richesse ; elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes et d'autres anneaux à la cheville du pied. Les filles ne portent qu'un morceau d'étoffe autour des épaules, avec une juppe de peau, coupée en plusieurs bandes, qui les couvre assez bien dans un tems calme ou lorsqu'elles restent tranquilles ; mais la moindre agitation, le vent le plus léger la met en désordre. Les Moresques ont le tein brun, mais les traits réguliers, de grands yeux noirs et brillans, la bouche petite, les dents d'une extrême blancheur. L'occupation ordinaire de ces filles et de leurs mères, est de filer le poil de chèvre et de chameau. Enfin, les mœurs de ces peuples sont presque les mêmes que celles des Arabes connus sous le nom de Bédouins.

De retour à Dongale nous nous rendîmes à Homol, sur le golfe Arabique, où nous trouvâmes un vaisseau tout prêt, au point

qu'à peine eûmes-nous le tems d'y entrer. Aucun des écueils, ou autres accidens si communs sur la mer Rouge, ne troubla notre navigation. Nous traversâmes tranquillement toute cette partie de l'Océan, qui s'étend le long de la côte d'Ajan et de Zanguebar, et nous nous retrouvâmes pour la seconde fois à Mozambique. Il part tous les jours de ce fort de petits bâtimens pour différentes parties de l'Afrique où les Portugais ont des établissemens : un des moins éloignés est celui de Sena sur le fleuve de Couama, ou de Zambézé, qui ouvre aux Européens l'entrée du Monomotapa. Cette proximité nous décida à connoître premièrement un pays dont nous avions lu et entendu dire des choses extraordinaires. Quelques voyageurs, sans doute pour rendre leurs relations plus merveilleuses, ont représenté le palais du souverain comme un édifice d'une magnificence qui surpasse tout ce que l'Europe a de plus admirable en ce genre. Après s'être épuisés à décrire la beauté du logement, ils n'épargnent rien quant à la magnificence intérieure ; ils vous assurent que l'empereur emploie chaque jour pour

mille

mille écus de parfums, et qu'il est toujours accompagné de cinq cents bouffons. Eh bien! au lieu de ces édifices superbes, nous ne vîmes que des maisons de bois couvertes de paille. La capitale, qui porte le nom pompeux de cour (*zimbaoé*), parce que le roi y fait sa résidence, peut avoir une liene de circuit; mais les bâtimens sont si éloignés les uns des autres que s'ils étoient réunis, comme dans nos villes, ils n'occuperoient qu'un très-petit espace. Le palais a neuf enceintes fermées par des claies de bois au lieu de murs. Nous avons vu sa majesté impériale y faire elle-même travailler ses propres enfans : nous avons vu ces enfans augustes occupés à porter de la paille pour couvrir une maison de bois que le prince venoit de faire bâtir. Son trône est le seuil de la porte où il est assis sur un degré sans autre tapis qu'un filet de pêcheur : ses appartemens n'ont point d'autres tapisseries ; c'est néanmoins avec cet appareil modeste que sa noire majesté se fait servir à genoux. Quand elle tousse, qu'elle crache, qu'elle se mouche, qu'elle éternue, ou quand elle baille, on le sait aussitôt dans tous les quar-

tiers de la ville. Ceux qui sont présens battent des mains en imitant l'action du monarque ; d'autres qui l'entendent en font de même : cette farce, qui se communique de l'un à l'autre, se joue presqu'en même tems dans toute la cité. Quand ce prince sort, il tient dans sa main ses flèches, son arc ou une lance, et a toujours devant lui un homme qui bat du tambour pour avertir le peuple que l'empereur passe. Ce prince a un grand nombre de femmes dont plusieurs sont ses sœurs ou ses parentes ; mais elles ne sont ni difficiles à nourrir, ni chères à entretenir ; quelques voiles de coton qu'elles filent ou fabriquent elles-mêmes, quelques grains de maïs qu'elles plantent, qu'elles cultivent et qu'elles apprêtent, un grand hangard et quelques nattes font leur logement, leurs meubles, leur habillement et leur nourriture. Les faveurs du maître ne mettent entre elles aucune distinction : il prend, sans aucun choix, la première qui se présente ; quand ses désirs ont été satisfaits, il n'a pas même l'air de la connoître, à moins qu'elle ne devienne mère ; alors on lui donne un appartement particulier pour

mettre au monde son enfant, le nourrir et l'élever. Il n'est pas étonnant que l'empire de la beauté soit nul dans un lieu où règne une suprême laideur. Ici on n'entend pas dire qu'une femme ait fait soulever des Janissaires ou déplacer des ministres; mais ces barbares donnent dans un excès contraire. La nouvelle de ces lieux c'est que la jeune Addi a eu vingt coups de fouet pour n'avoir pas filé son coton.

L'origine, la succession, et le nombre des empereurs du Monomotapa ne sont pas connus : les uns prétendent que ces princes existoient dès le tems de Salomon; d'autres les croient issus de la race des Mokarangis, qu'on regarde comme les plus braves de la nation. Ces peuples n'ont jamais connu l'usage de l'écriture; mais ils ont des traditions qui leur tiennent lieu de monumens historiques. On comprend sous le nom de Monomotapa toute cette partie de l'Afrique orientale qui s'étend entre le fleuve de Zambézé et la rivière de Manica, autrement dite du Saint-Esprit, dans l'espace d'environ cent soixante lieues du midi au nord; mais il s'élargit dans l'intérieur des terres, depuis

les embouchures jusqu'aux sources de ces deux fleuves, qui en font une presqu'île. Ce pays, qui n'est guère moins grand que la France, est habité par les *Caffres :* ce mot signifie *hommes sans loi*, épithète injurieuse que donnèrent les premiers Arabes qui vinrent dans cette contrée, à tous les peuples qui n'étoient pas, comme eux, de la religion mahométane.

Le Zambézé se jette dans la mer par plusieurs embouchures ; mais sa source en est si éloignée, si cachée, qu'on n'est pas encore parvenu à la découvrir. Cette rivière a, comme le Nil, des cataractes qui coupent la navigation, et des débordemens réglés qui engraissent et fertilisent les terres. On l'appelle Zambézé du nom d'un village où elle passe, et Couama du nom d'un fort situé sur ses bords. Ce fleuve, celui du Saint-Esprit, et toutes les rivières qui s'y déchargent sont célèbres par le sable d'or qui roule avec leurs eaux. Le long du Couama, le pays est montueux, couvert de bois et coupé par quantité de ruisseaux : l'empereur y fait ordinairement sa résidence. Il est rempli d'éléphans dont la chasse est un des amu-

semens les plus ordinaires de ce monarque. Voici comment elle s'exécute. Trois cavaliers bien montés se disposent à attaquer la bête : deux d'entre eux restent dans la plaine; le troisième épie le moment où l'éléphant vient se désaltérer à quelque fleuve voisin. Dès qu'il apperçoit l'animal il va droit à lui, et pendant qu'il boit le perce d'un coup de lance. L'éléphant blessé entre en courroux et poursuit l'agresseur, qui l'attire dans la plaine : l'un des deux autres chasseurs s'empresse de délivrer son compagnon en courant sur l'animal qu'il perce à son tour d'un nouveau coup de lance. La bête, oubliant le premier agresseur, poursuit le second ; mais le troisième cavalier, qui est encore frais, court sur elle et lui décharge un troisième coup qui fait oublier le second. L'éléphant furieux poursuit ce nouveau chasseur; mais il perd une grande quantité de son sang, que sa colère fait ruisseller avec encore plus d'abondance : s'il conserve assez de force pour survivre aux trois attaques, le premier cavalier recommence son manège, et les deux autres le continuent, jusqu'à ce que l'animal tombe d'épuisement.

Cette chasse est dangereuse sur les terrains qui ne sont pas bien unis. Nous avons été témoins d'un exemple terrible à cet égard: trois cavaliers, ayant entrepris de tuer un éléphant, négligèrent de faire applanir les taupinières de la plaine; le cheval du second agresseur posa les deux pieds de devant dans un trou de taupe, s'abattit, et donna à l'éléphant le tems de joindre le premier chasseur. L'animal en fureur se saisit de ce cavalier avec sa trompe, le jeta le plus haut qu'il put, et lui tendit une de ses dents pour le recevoir. Le cavalier, tombant de si haut sur cette pointe, en fut percé et comme empalé: l'éléphant eut la constance de le tenir en cet état pendant un long espace de tems, tourné vers les deux autres chasseurs; il paroissoit prendre plaisir aux cris inouis que poussoit ce malheureux.

CHAPITRE XXVIII.

Du Monomotapa et des Jaggas.

On divise le Monomotapa en vingt-cinq provinces ou royaumes, qui appartenoient autrefois à un seul souverain : plusieurs ont été démembrés, et sont restés simplement tributaires. De là vient qu'on donne au roi le titre d'empereur, parce qu'il compte plusieurs monarques parmi ses vassaux : il fait élever leurs enfans dans sa cour pour s'assurer de leur fidélité. Les Portugais ont plusieurs comptoirs dans ce royaume : ce sont les seuls Européens qui y commercent ; ils en tirent de l'or et des dents d'éléphans ; ils ont, sous le nom de foires, des lieux marqués où les Caffres vont faire l'échange de leurs marchandises. Le bourg de Massapa, où se tenoit le principal marché de l'empire, est encore aujourd'hui la résidence

d'un officier portugais : c'est le gouvernement de Mozambique qui le nomme, du consentement de l'empereur ; on l'appelle le capitaine des portes, parce que ce lieu est comme la porte ou le passage qui conduit aux mines d'or. Non loin de Massapa est une mine très-riche en or que les Caffres nomment Osur : on prétend que Salomon en tira l'or dont il enrichit le temple de Jérusalem. Il se peut en effet qu'il étendit son commerce jusqu'à la côte de Sofala : en supposant que ses vaisseaux partissent de la mer Rouge, où pouvoit-il trouver des mines d'or plus voisines de la Judée ?

La ville de Sofala, ainsi appelée d'une rivière et d'une île de ce nom, est la capitale d'un pays qui a dépendu long-tems du Monomotapa : le prince qui le gouverne aujourd'hui est tributaire du Portugal, et fait profession de la religion mahométane. Les habitans de Sofala sont un mélange d'Arabes Mahométans, de Caffres Idolâtres et de Chrétiens Portugais : ces derniers possèdent encore les forts de Teté, d'Inhaguéa et celui de Séna : c'étoient comme autant de riches comptoirs où se faisoit autrefois le

plus riche négoce de toute l'Afrique. Une partie de ces foires, ainsi que celles de Dambarari et de Longoë, ont été ruinées par les Caffres, qui, s'étant révoltés à la fin de l'autre siècle, massacrèrent un fort grand nombre de Portugais. La haine des Caffres pour cette nation leur a fait abandonner toutes les côtes qui sont aujourd'hui presque désertes; ils se sont retirés dans l'intérieur des terres : néanmoins ils continuent à commercer avec les Européens; ce sont toujours des productions du pays, c'est-à-dire, de l'or, de l'ivoire, de l'ambre et des esclaves que ces Africains donnent en échange pour des soies et des toiles des Indes.

Les royaumes de Mongas, de Manica, de Sabia et de Inhambana, faisoient aussi autrefois partie de celui de Monomotapa : ils en ont depuis long-tems secoué le joug. On a représenté jusqu'ici les habitans de toutes ces contrées comme des hommes féroces : il faut bien se garder d'en croire trop les voyageurs. Le Sauvage connoît et pratique l'hospitalité : il est rare qu'il dévore un voyageur à moins qu'il ne soit dans

quelques-unes de ces contrées qui ne peuvent fournir à sa subsistance; mais il est d'autant plus terrible dans sa vengeance qu'il provoque rarement; alors il mange les prisonniers qu'il fait : c'est dans ces deux circonstances seulement qu'il est vraiment féroce et antropophage. Les habitans du Monomotapa, et des royaumes voisins, ont le tein extrêmement noir, le nez écrasé, de grosses lèvres et le visage difforme; ils parlent un langage grossier, vont presque nus, vivent de la chasse et de racines. On n'est point encore parvenu à connoître tous les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique: il y a des contrées immenses dont on sait à peine le nom, et d'autres où l'on n'a jamais pénétré; l'ardeur brûlante du climat, la difficulté des chemins, la multitude innombrable d'animaux féroces qui font à l'homme une guerre cruelle, en ont de tout tems éloigné les voyageurs.

La presque certitude d'y découvrir de nouvelles espèces, sur-tout dans le genre animal, nous porta cependant à y pénétrer. Nous y vîmes en effet une multitude d'oiseaux de la grosseur et à peu près de la

figure du condor. Nous y vîmes aussi plusieurs giraffes ou chameaux-léopards. La giraffe est un des premiers, des plus grands et des plus doux des animaux ; mais les disproportions de sa stature semblent rendre cette espèce inutile, et la confiner foible et peu nombreuse dans quelques contrées de l'Afrique et de l'Inde : sa peau est tigrée comme celle de la panthère ; son cou est long comme celui du chameau : c'est sans doute d'après ces deux traits que les anciens avoient composé le nom de *camelopardalis*, chameau-léopard, qu'ils donnoient à la giraffe. Elle a la tête petite, ainsi que les oreilles, les yeux brillans, les dents petites et blanches : elle porte au-dessus du front deux cornes mousses d'environ six pouces de longueur : ces cornes ne sont point creuses comme celles des chèvres ; elles sont d'une substance solide comme le bois des cerfs ; mais d'après les renseignemens que nous avons pris d'un Nègre qui avoit élevé et apprivoisé une giraffe, il est certain que ces cornes ne tombent point tous les ans, comme celles du cerf. Outre ces cornes, la giraffe a, au milieu du front, un tubercule

élevé d'environ deux pouces, et qui ressemble à une troisième corne. Les cornes sont revêtues de poil; elles sont un peu plus longues dans le mâle que dans la femelle.

Cet animal a environ seize pieds de hauteur lorsqu'il lève la tête, et il a vingt-deux pieds depuis l'extrémité de la queue jusqu'au bout du nez. Les jambes de devant et de derrière sont à peu près d'égale hauteur; mais les cuisses de devant sont si longues, en comparaison de celles de derrière, qu'elles semblent ramener à terre la croupe de l'animal, et que son dos paroît être incliné comme un toit. Tout le corps est marqué de grandes taches fauves de figure à peu près carrée : il a le pied large et fourchu comme le bœuf, la lèvre supérieure plus avancée que l'inférieure, la queue menue, garnie de poil à l'extrémité : il rumine comme le bœuf, et mange comme lui de l'herbe; il a une crinière comme le cheval, depuis le sommet de la tête jusques sur le dos. Lorsqu'il marche, les deux pieds de devant vont ensemble, ce qui lui donne une démarche vacillante, et lorsqu'il veut paître ou boire à terre, il faut qu'ils écarte pro-

digieusement les jambes de devant. La giraffe, par la douceur de son naturel, par ses habitudes physiques, et même par la forme du corps, approche plus de la figure et de la nature du chameau que de celle d'aucun autre animal. Le nom de chameau-léopard, *camelopardalis* lui convient parfaitement, puisqu'il est bigarré des taches d'un léopard, et qu'il a le cou long comme un chameau. Son corps ressemble aussi à celui d'un bœuf, et sa tête et son cou à ceux d'un cheval : c'est un des plus curieux, des plus beaux animaux ; mais comme l'espèce est foible et presque sans défenses, elle disparoîtra vraisemblablement, et sera peu à peu dévoré par les autres espèces ; aussi est-elle rare et peu nombreuse, ainsi que nous l'avons déja observé. Le nom de giraffe est formé de l'arabe *girnaffa* ou *zurnafa*. Les naturalistes ont adopté son nom latin, de même que grec, *camelopardalis*.

Nous retournâmes ensuite vers les bords du Zambézé, et après l'avoir redescendu et côtoyé le royaume de Sofala, traversé de nouveau une partie du territoire des Caffres, nous nous trouvâmes au pays des Hot-

tentots, par lequel nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance.

Voici ce que nous avons observé dans l'intérieur des terres avant de les quitter pour redescendre le Zambézé. Les nations qui peuplent les côtes de Sofala et le pays des Caffres, ont différens noms ; mais ils ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même figure. Les habitans de la terre de Natal, ainsi nommée parce que Vasco de Gama, qui en fit la découverte, s'en approcha le jour de Noël, sont les plus noirs de tous ; ils ont la taille médiocre, mais bien proportionnée, les cheveux crépus, le nez ni plat, ni trop relevé, les dents très-blanches et la physionomie agréable. La fertilité de leur pays les rend très-paresseux. Au reste, nous ne savons si l'on doit les en blâmer, et si leur inactivité n'est pas préférable à cette turbulente anxiété, à cette multitude de projets ambitieux, à ce mouvement continuel du corps et de l'esprit, causés chez nous par mille besoins factices nés du luxe, de l'orgueil, de la cupidité et des préjugés. Les Hollandois ont acheté la terre de Natal pour agrandir leurs posses-

sions au sud de l'Afrique. Les habitans de ce pays sont en commerce avec les corsaires de la mer Rouge, qui leur apportent en échange des étoffes de soie pour de l'ivoire. La polygamie est en usage chez presque tous ces peuples sauvages : les femmes s'achètent ou s'échangent comme les animaux. On donne ordinairement deux vaches pour une femme ; mais quelquefois on a deux femmes pour une vache.

Lorsque nous avons pénétré plus avant dans l'intérieur, nous avons rencontré les Anzikois, peuple vif, agile et belliqueux ; ils ne combattent qu'à pied, et se servent d'arcs, de flèches, de haches et de coupe-rets ; ils fabriquent des étoffes de fil de palmier et de diverses sortes de soie : leur commerce principal se fait en esclaves de leur nation et en dents d'éléphans. Les nobles, car ces barbares en ont comme nous, portent des bonnets, et sont vêtus de soie ou de toile. On appelle aujourd'hui *Monsals* la nation des Anzikois, nom qu'elle tire de sa capitale placée sous l'équateur. Cette ville n'a de remarquable que le palais du roi qui n'est pas mal bâti. Ce souverain a treize autres

rois parmi ses vassaux : il porte le titre de grand *makoko*, qui est aussi le nom de son royaume.

Les Jaggas, voisins des Anzikois, occupent dans l'intérieur de l'Afrique des régions immenses, et forment un peuple très-puissant. Ces gens sont noirs et fort laids : les cicatrices qu'ils se font au visage achèvent de les rendre hideux ; ils augmentent cette hideur par l'habitude qu'ils ont de ne montrer que le blanc des yeux quand on les regarde en face : ils vivent dans les forêts, sont errans comme les Arabes, ne plantent ni ne sèment, et ne vivent que de leur chasse. Ils ne se plaisent et ne séjournent que dans les lieux où croissent les palmiers, parce qu'ils aiment passionnément le fruit et le vin qu'ils retirent de ces arbres : leur méthode, pour en exprimer le jus, est de les couper par la racine et de laisser le tronc quelques jours à terre ; ils font ensuite deux trous, l'un au milieu, l'autre au sommet, d'où il sort chaque jour, pendant un mois, quatre ou cinq pintes de liqueur ; après quoi l'arbre se dessèche et périt. Les femmes des Jaggas se parfument le corps de musc,

titre de
n de son

s, occu-
s régions
rès-puis-
ids : les
achèvent
ent cette
ne mon-
n les re-
forêts,
plantent
r chasse.
que dans
, parce
uit et le
eur mé-
st de les
le tronc
ite deux
ommet,
n mois,
; après
es fem-
orps de
musc,

LE GRAND JAGGA

musc, et mêlent des coquilles parmi leurs cheveux; leurs bras, leurs jambes et leur cou sont chargés d'anneaux: c'est une beauté parmi elles d'avoir quatre dents de moins, deux en haut et deux en bas; celles qui n'ont pas le courage de se les arracher sont si peu estimées qu'on ne veut ni boire, ni manger avec elles. Ces peuples donnent à leur souverain le nom de *kassangi*; c'est un titre d'honneur qui répond à celui de grand-seigneur dans l'empire ottoman: on l'appelle aussi le grand jagga, comme l'autre le grand turc. Sa parure a quelque chose de singulier; son bonnet est garni de différentes plumes; il porte dans ses cheveux plusieurs rangs de coquillages, et le même ornement est à ses oreilles; il a autour des reins et des cuisses une pagne d'étoffe de palmier, garnie par le bas d'œufs d'autruche; un morceau de cuivre long de deux pouces lui traverse le nez; son corps est marqué de diverses figures et frotté tous les jours avec de la graisse. La noirceur de son visage est déguisée par des vernis rouges et blancs: il est accompagné de vingt ou trente femmes, continuellement occupées à le servir; entre

plusieurs hommages qu'elles lui rendent, elles se jettent à genoux toutes les fois qu'il boit, et battent des mains en chantant quelque air de leur musique. Ce costume et ces usages nous font sourire ; mais ces peuples ne pourroient-ils pas avec autant de raison trouver extraordinaires plusieurs de nos usages et costumes : nos femmes, et bien des hommes parmi nous, percent leurs oreilles pour y placer un anneau ; il n'est pas plus étonnant que le grand jagga se perce le nez. Ces Sauvages ne pourroient-ils pas aussi sourire de pitié s'ils voyoient toutes les mascarades qui, parmi nous, sont devenues des marques distinctives, des costumes respectables, telles que la mitre, les chasubes, les aumusses, les surplis, la robe longue et noire, la robe rouge, etc., etc.? Nos femmes ne mettent-elles pas, comme le grand jagga, et du blanc, du rouge, sur leur visage?

Les prêtres des Jaggas immolent des enfans dans les sacrifices qu'ils offrent à leurs dieux ; mais n'avons-nous pas les Auto-Dafés? Les funérailles des Jaggas sont aussi barbares que leurs sacrifices : on enterre avec

le mort deux de ses femmes qu'on fait asseoir à ses côtés.

Enfin, voici ce que nous avons, en général, observé sur la couleur des habitans de toutes ces contrées. Depuis le tropique du Cancer jusqu'à celui du Capricorne, les peuples sont noirs, demi-noirs et basanés. Presque tout le continent de l'Afrique est peuplé par ces trois races ou espèces d'hommes. Nous avons aussi remarqué qu'en général les princes ne sont guère mieux logés que leurs sujets : leurs cases sont de jonc et de paille; seulement ils en ont un plus grand nombre.

CHAPITRE XXIX.

Du cap de Bonne-Espérance.

Après avoir traversé, ainsi que nous l'avons dit, le pays des Hottentots, nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance, qu'on devroit bien plutôt appeler de mauvaise augure, ou, de son premier nom, le cap des Tourmentes : les Portugais l'avoient appelé ainsi, parce que, lorsqu'ils le découvrirent à la fin du quinzième siècle, ils furent si effrayés des orages terribles qu'ils essuyèrent sur cette côte, qu'ils n'osèrent y aborder. Les avantages qu'ils s'en promirent ensuite pour la navigation de l'Inde, leur firent changer ce nom en celui de Bonne-Espérance. Ce cap, dont ceux qui en approchent ont continuellement à trembler pour leur vie, est situé dans un des plus doux climats de l'univers ; c'est un des meilleurs

entrepôts pour aller d'Europe dans une des Indes orientales. Cependant les Portugais s'en dégoûtèrent, sur-tout après que François Almeyda, vice-roi de Goa, eût été tué sur ces rivages dans une querelle avec les Hottentots.

Si dans notre voyage en Italie et en Sicile nous avions toujours un Virgile ou un Ovide à la main, parce que tout nous y rappeloit le pays magique de la fable, c'est le Camouens à la main qu'il faut parcourir les côtes maritimes de l'Afrique, le pays des Maures, celui des Hottentots et des Caffres, Mélinde, Quiloa, Mozambique, Sofala et le Cap, tous ces lieux chantés par le Virgile Portugais dont nous faisions notre amusement, notre compagnon et notre guide.

Les navigateurs anglois, que plusieurs voyages au Cap devoient instruire des avantages d'un pareil établissement, n'ont pas été plus heureux, ou n'ont pas paru s'en soucier davantage que les Portugais. Tous les efforts de leur compagnie des Indes se sont réduits à y envoyer quelques malfaiteurs : dans la suite, perdant absolument de vue cette contrée, ils ont donné la préfé-

rence à l'île de Sainte-Hélène, bien inférieure au Cap pour l'utilité du commerce. La possession de ce pays étoit réservée aux Hollandois : leurs vaisseaux y avoient souvent pris des rafraichissemens, mais les Hollandois n'y songèrent que vers le milieu de l'autre siècle. Voici en quoi consiste principalement leur commerce en cette contrée : ils partent d'Amsterdam chargés de différentes marchandises de leur pays, arrivent sur les côtes d'Afrique, et traitent avec les Nègres. Ceux-ci leur donnent en échange de l'or et de l'ivoire.

Le Cap, ni toute cette contrée n'ont jamais attiré les regards des Espagnols ; ils étoient occupés à de plus grands objets en Amérique. La hauteur castillanne ne s'abaissoit point à établir des comptoirs, ni à former des entrepôts de commerce, ou plutôt cette nation n'en avoit pas le génie ; car les mines d'or s'épuisent, et non le commerce. Il falloit à cette nation fière, et devenue féroce par la soif de l'or, des royaumes à conquérir, ou des nations nombreuses à exterminer ; l'Afrique ne lui eût offert que des pays déserts, ou des contrées stériles. Notre com-

pagnie des Indes étoit presque seule intéressée en France à posséder un établissement au Cap, à cause de son commerce de Pondichéri; mais les Hollandois en étoient déja les maîtres lors de la naissance de cette compagnie : aussi l'histoire de notre navigation sur ces mers n'offre rien de bien curieux, si ce n'est les travaux de Labourdonnais dans l'île de France.

Les possessions des Hollandois s'étendent autour de la pointe méridionale de l'Afrique, depuis la baie de Saldanha jusqu'à la terre de Natal. Les habitations du Cap sont partagées en quatre districts qui se sont formés successivement : le plus considérable et le plus ancien est celui qui porte le nom du Cap même; là se trouvent les forts, la capitale et le centre de la puissance hollandoise en Afrique : les autres s'appellent Stellenbosch, Drakestein et Swellendam. Le district du Cap comprend un territoire assez vaste dont les lieux les plus remarquables sont les montagnes de la Table, du Lion, du Vent, du Tigre et de la Vache, la baie du Bois et celle de Saldanha.

La montagne de la Table, ainsi nommée

parce que de loin son sommet semble uni comme une table, à plus de trois mille pieds de hauteur : toute sa masse, quand on la regarde de bas en haut, paroît d'une stérilité extrême. Quoique fort escarpée, cette montagne n'est pas difficile à monter par une grande fente qui se trouve vers le milieu : le pied, jusqu'au tiers à peu près de sa hauteur, est une terre pierreuse, couverte de plantes et d'arbrisseaux; le reste n'est qu'un amas de pierres. La fente est fort profonde, et large de cinquante à soixante pas; mais elle se rétrécit à mesure qu'on approche de la cîme, où elle n'a guère plus de huit ou dix pieds. Le haut de la montagne offre de grands espaces couverts d'herbes : sur la platte-forme qui est au sommet, il y a des lits assez élevés de pierres, qu'on ne voit pas de la ville du Cap. On trouve de l'eau dans le creux des rochers, et il y a vers la partie orientale une source abondante : la vue s'étend au loin de tous côtés, et l'on voit au sud la mer de toute part. Du bas de cette montagne on apperçoit, dans certain tems, sur sa cîme, une nuée blanche qui annonce un vent de sud-est dont on re-

doute la violence : à la vue de ce phénomène les matelots, qui en craignent la suite, se disent entre eux : *Amis, la nappe est sur la table ;* cela veut dire qu'il faut se précautionner contre la tempête. On voit ensuite cette nuée se précipiter du sommet en tombant à plomb le long de la montagne ; mais elle se dissipe à mesure qu'elle descend, de manière qu'elle n'est plus visible quand elle arrive au tiers de sa hauteur. La montagne du Vent est moins étendue que celles de la Table et du Lion. Au reste cette montagne n'est presque point distinguée de celle de la Table ; c'est absolument la même ; il n'y a qu'un très-petit fond qui en fait la séparation.

C'est sur la hauteur de ces montagnes que nous nous trouvâmes placés dans le lieu du monde entier le plus favorable à la vue, et aux élans de l'imagination ; le plus propre à la méditation, comme le plus intéressant par les grands spectacles de la nature qu'il offre aux yeux. Nous avions à notre droite l'Atlantide, à notre gauche la mer des Indes, et devant nous celle du Sud. Trois mers, tout l'Océan Indien venoient avec fracas se briser

à nos pieds ; on eût dit qu'ils vouloient attaquer la chaîne des montagnes, les dévorer, et engloutir tout le continent de l'Afrique. Des vaisseaux voguant au loin sur ces immenses mers animoient ce sublime tableau et lui donnoient du mouvement et de la vie. Nous ne savions quel sentiment devoit le plus nous affecter, ou l'admiration que doit inspirer l'audace de l'homme, ou l'idée contraire que faisoit naître en nous sa cupidité insatiable. Il ne manquoit pour rendre l'effet de ce tableau plus imposant, plus magnifique, qu'un de ces ouragans qui firent donner à ce promontoire sa première dénomination de cap des Tourmentes. Il ne tarda pas en effet à s'élever un orage épouvantable qui nous donna l'idée la plus terrible de toute la puissance, de toute la majesté de la nature en courroux : nous vîmes à nos pieds la foudre et les éclairs ; nous entendîmes le rugissement des flots, et nous pûmes contempler ces montagnes d'eau que les vents élevoient et précipitoient les unes sur les autres, ce bouleversement de tout l'Océan, qui sembloit annoncer la destruction de la nature et la chûte du monde.

La ville du Cap est vaste et régulière. La forteresse, qui commande la ville et toute la vallée, se nomme Bonne-Espérance : c'est dans la vallée de la Table que se trouvent les plus belles plantations. La montagne du Tigre, qui doit ce nom à la variété de ses couleurs et à sa ressemblance avec la peau de cet animal, est regardée comme le canton le plus stérile de ce district, et cependant on y compte plus de vingt plantations parfaitement cultivées. Un colon, pour être réputé un homme aisé, doit avoir au moins mille ou douze cents brebis, et cinq ou six cents gros bestiaux ; plusieurs même en ont cinq ou six fois autant. La baie du Bois, ainsi nommée d'une forêt qui borde son rivage, fournit aux habitans du bois à brûler et du bois de construction, qui sont également rares dans ce pays. Celle de Saldanha a reçu son nom d'Antoine Saldanha, officier portugais, qui la reconnut pour la première fois au seizième siècle : c'est un lieu de rafraichissement que les vaisseaux européens avoient coutume de fréquenter avant que les Hollandois fussent établis au Cap. Les bons vins du Cap, qui font les délices des

tables de l'Europe, se tirent du fameux vignoble de Constance : ils doivent être bien falsifiés, car il n'y a dans ce canton célèbre que deux habitations qui en produisent; elles ne fournissent pas, dans les années communes, plus de trois cents muids ; mais grâce à l'industrie de nos marchands d'Europe, ils fabriquent du vin du Cap, comme du vin de Tokai, et s'en procurent sans le faire venir d'Afrique. Nous avons vu ici des autruches apprivoisées que des Nègres montoient comme des chevaux; elles n'avoient pas plutôt senti le poids du cavalier qu'elles se mettoient à courir de toute leur force, et lui faisoient faire plusieurs fois le tour de l'habitation, sans qu'il fut possible de les arrêter autrement qu'en leur barrant le chemin. La charge de deux hommes n'est point disproportionnée à leur vigueur : lorsqu'on les excite elles étendent leurs ailes, comme pour prendre le vent, et s'abandonnent à une telle vîtesse qu'elles semblent perdre terre. On voit par-là de quelle utilité seroit cet animal, si l'on trouvoit un moyen de le maîtriser et de le dresser.

Les bêtes sauvages, telles que les lions,

les tigres, les élans, les ânes sauvages, les éléphans, se tiennent fort éloignées du Cap, autour duquel on ne voit guère que des singes. Les Hollandois du Cap nomment mousson humide et mousson sèche ce que nous appelons hiver et été : il y a rarement de la gêlée, et la glace n'a jamais plus de deux ou trois lignes d'épaisseur. Les Hottentots sont les Sauvages les plus voisins du Cap : nous allons raconter tout ce que nous avons appris ou observé par nous-mêmes au sujet de ce peuple singulier.

CHAPITRE XXX.

Des Hottentots.

Les Européens ont donné aux Sauvages voisins du Cap le nom de Hottentots, à cause du refrein d'une chanson qui finit par ces mots, *Hottentotum brokana ; payez l'Hottentot.* Leur origine est absolument inconnue. Quand on les questionne là-dessus, ils se perdent, comme la plupart des nations, dans des traditions fabuleuses. Outre le nom général d'Hottentots, tous ces peuples en ont de particuliers qui les distinguent en différentes nations, telles que les Nomaquas, les Gouriquas, les Gassiquas, les Odiquas, les Hésiquas, les Ubiquas, les Songuas, les Damaquas, les Kirigriquas, les Houteniquas, les Koroganquas, etc. Au reste, la plupart de ces noms barbares sont inconnus même des gens du Cap. Ces peu-

ples ne sont plus si nombreux qu'autrefois; ils se sont retirés et dispersés dans l'intérieur du continent, et ont cédé la place aux colons européens, qui se sont emparés de leurs domaines.

C'est ici le cas de placer, une fois pour toutes, une réflexion qui fera voir à quel point le préjugé nous aveugle. Tous les voyageurs, tous les historiens vous diront que les Sauvages ne vivent que de rapines, qu'ils ne connoissent pas la distinction du tien et du mien, etc. Nous voudrions bien qu'on nous dise qui est-ce qui a plus exercé la rapine, de ces peuples tranquilles dans leurs forêts, ou des Européens qui s'emparent de leurs possessions. Ces prétendus Sauvages connoissent et pratiquent l'hospitalité; ils connoissent aussi et respectent si bien le droit de propriété qu'ils n'ont ordinairement guerre entre eux qué pour l'usurpation d'un terrain, l'enlévement d'un bœuf ou d'une vache, en un mot pour recouvrer ou défendre, comme nous faisons en Europe, ce qui leur appartient.

Ces peuples sont, en général, robustes et d'une haute stature. Les femmes hottentotes

ont, au-dessus des parties naturelles, une membrane, une espèce de petit tablier de peau qui sert à couvrir ce que la pudeur inspire de cacher. Les deux sexes ignorent l'usage de se couper les ongles; leur malpropreté les expose à toute sorte de vermine, sur-tout aux poux; ils portent toujours avec eux un petit bâton auquel ils attachent une peau de chat sauvage ou de renard, qui leur sert de mouchoir : lorsqu'elle est sale, ils la lavent dans la première eau qu'ils rencontrent. Les entrailles des bestiaux, assaisonnées de leur sang et à demi-cuites, sont pour eux un aliment exquis; ils vivent ordinairement de racines, de fruits et du lait de leurs chèvres ou de leurs vaches; ils ont aussi recours à la pêche et à la chasse. Les soins domestiques sont départis aux femmes.

Voici comment est partagée la journée d'une ménagère : elle sort le matin du village, accompagnée de ceux de ses enfans qui peuvent la suivre; elle porte les autres dans ses bras ou sur son dos; elle avance dans le bois, parcourt le bord des rivières pour y prendre les légumes, les racines ou les fruits sauvages qui lui conviennent. Après

en avoir fait sa provision, elle revient au village, dépose dans sa cabane ce qu'elle apporte, et allume du feu par le moyen d'un bâton où il y a un trou dans lequel elle met de l'herbe sèche; elle fait tourner dans ce trou, avec les deux mains, un morceau de bois avec tant de vîtesse que l'herbe s'enflamme à l'instant. Il y a devant chaque cabane une large pierre qui sert de foyer: on y fait cuire la viande et les légumes; Quand tout est prêt, on s'assied par terre, et chacun satisfait son appétit. Les femmes ne paroissent jamais dans leurs cuisines durant tout le tems de leurs infirmités périodiques: les hommes vivent alors chez leurs voisins, ou préparent eux-mêmes leur nourriture. Il y a de certains alimens, comme le lièvre, le lapin, le porc, le poisson sans écailles, dont ils sont obligés de s'abstenir, mais qu'un ancien usage permet à leurs femmes: il y en a d'autres qui sont interdits aux femmes, et dont les hommes peuvent manger, tels que la chair de taupe, le sang des animaux. Des coquillages de mer leur servent de cuillères, et ils déchirent les viandes avec leurs ongles, qu'à cet effet ils

ne coupent jamais, ainsi que nous l'avons déja dit.

L'habillement de ces peuples consiste en un manteau de peau de mouton pour les pauvres, de tigre ou de chat sauvage pour les riches. Le bout de ces manteaux leur descend jusqu'aux génoux et leur sert d'assiettes. Dans la belle saison ils ont la tête nue; mais ils mettent sur leurs cheveux, qu'ils ne peignent jamais, un enduit de suif et de graisse, qui forme une croute noire: ils prétendent que ce mastic leur tient la tête fraiche. En hiver ils ont une calotte de peau qui se lie sous le menton : dans la même saison leurs jambes sont couvertes de bottines de cuir, et la plupart portent des sandales : ils ont à leur cou un petit sac où ils serrent leur couteau, leur pipe et leur tabac; et un autre pendu au bras, où ils renferment leurs provisions. Le manteau laisse la poitrine, l'estomac et le ventre à découvert : une peau de chat, dont le poil est en dehors, cache le reste. Les femmes sont mises comme les hommes, si ce n'est qu'elles ont soin de couvrir en partie ce que ceux-ci laissent à nu. Les filles ont des es-

pèces de brodequins tressés de jonc : cette chaussure est une marque de distinction, ainsi que les petits bijoux de verre ou de cuivre, que nous leur vendons cher, et qui composent leur parure. Dans ces pays barbares, comme dans les nôtres, elles ont leurs appas qu'elles cherchent à relever par un art qui sûrement ne réussiroit point en Europe ; elles rendent luisans leur visage, leur poitrine, et toutes les parties nues de leur corps, avec la graisse d'une queue de mouton qui leur tient lieu de nos meilleures essences : une dame hottentote croit alors avoir épuisé tous les secrets, tout l'arsenal de la coquetterie.

Ces peuples logent dans des cabanes qui, par leur forme ovale et leur basse construction, ressemblent moins à des maisons qu'à des fours ; elles sont composées de longues baguettes courbées, sur lesquelles on applique des nattes tissues de joncs, et si serrées qu'elles sont impénétrables à la pluie. Le diamètre de ces huttes est inégal ; il porte environ quatorze pieds dans sa plus grande étendue : elles sont distribuées sur une ligne circulaire, sans fenêtres, et n'ont d'autre

porte qu'une ouverture étroite et basse, par laquelle on ne peut passer que courbé et à génoux. L'Hottentot ne les occupe que pendant la pluie : il passe les momens qu'il n'emploie pas au travail, à dormir en plein air devant sa porte, couché sur le ventre, le dos exposé au soleil; il interrompt de tems en tems son sommeil pour fumer une certaine herbe forte qui fait le même effet que notre tabac.

L'Hottentot est berger de profession; il fait son occupation principale, et presque unique, du soin de ses bœufs et de ses moutons. Il n'y a qu'un troupeau commun pour tout un village, à la garde duquel chaque habitant préside à son tour : cette garde demande infiniment plus de précautions que parmi nous, les bêtes sauvages étant plus nombreuses et bien autrement à craindre à cette extrémité de l'Afrique que dans nos contrées. Les lions n'y sont pas absolument communs; mais les léopards, les tigres, des loups plus dangereux que les nôtres, et d'autres espèces d'animaux malfaisans qui règnent habituellement dans les forêts reculées, font de tems en tems des excursions

du côté du Cap, et ne cessent de faire la guerre aux bestiaux.

Unis entre eux par les liens d'une concorde vraiment fraternelle, les habitans d'un même village vivent en paix; mais au moindre sujet de mécontentement, ils se vengent cruellement. Ces Africains ont une sensibilité extrême pour les injures, sur-tout lorsqu'elles intéressent la gloire et le bien commun de la nation. Alors la guerre est bientôt résolue : c'est le capitaine général qui donne, avec une flûte, le signal de l'action : tant qu'il continue de jouer sa troupe combat; elle se feroit plutôt hacher en pièces que de reculer : elle s'arrête dès que le bruit cesse; mais si le son de la flûte recommence, elle revient au combat avec une nouvelle furie. Rien n'est épargné, ni l'âge, ni le sexe. Toute la peuplade est détruite : les uns périssent sur le champ de bataille, les autres meurent de leurs blessures empoisonnées. Les Hottentots ne dépouillent point les morts, ni ne leur font aucune insulte : ce respect religieux pour les morts devroit bien être offert en exemple à nos guerriers, dont la cupidité féroce dépouille

les victimes du combat; ils s'acharnent après cette proie comme les corbeaux dévorans autour de leur pâture. On reproche aux Hottentots un usage bien autrement féroce que celui de dépouiller les morts, mais qui ne justifie pas ceux qui commettent ce dernier attentat: ces Sauvages tuent sans pitié tous les prisonniers; les déserteurs et les espions reçoivent le même traitement, à la vérité avec plus de raison. On reproche encore à ces peuples, mais c'est peut-être une calomnie, un autre usage bien contraire aux loix de la nature et qui semble appartenir spécialement à cette nation: après la cérémonie qui constitue les jeunes gens dans la qualité d'hommes faits, ils peuvent, dit-on, sans scandale, maltraiter et battre leurs mères.

Voici ce que c'est que cette espèce d'installation. Quand un garçon est parvenu à l'âge de dix-huit ans, les habitans s'assemblent dans un lieu marqué pour le recevoir au nombre des hommes; ils s'accroupissent en cercle. Le candidat a ordre de se mettre dans la même posture, mais hors de rang: alors le plus vieux se lève, demande le con-

sentement des autres pour introduire le jeune homme parmi eux, s'approche, et lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mère, renoncer à la compagnie des femmes et aux amusemens. Le récipiendaire reçoit ensuite l'aspersion de l'urine par le ministère de l'orateur.

Cet usage ridicule de l'aspersion de l'urine se pratique en plusieurs occasions, mais principalement à l'amputation du testicule, à la cérémonie du mariage, etc. Ils font à tous les mâles âgés de neuf ans cette bisarre amputation. Le jeune homme est étendu à terre sur le dos, les pieds et les mains liés; ses amis se couchent sur lui pour l'empêcher de remuer : dans cette situation l'opérateur lui fait, avec un couteau, une ouverture au scrotum, et met, à la place de ce qu'il en tire, une petite boule de la même grosseur, composée de graisse de mouton et d'un mélange d'aromates pulvérisés. Cette opération se fait avec une adresse qui étonneroit les plus habiles anatomistes d'Europe, et n'a jamais de suites facheuses. Lorsqu'elle est achevée, l'opérateur pisse sur le patient, qui n'a pas manqué de se faire, avec ses

ongles, ces sillons sur la graisse dont il est enduit, pour recevoir plus immédiatement cette aspersion dont il se frotte soigneusement le visage et tout le corps. Il se retire ensuite dans une hutte destinée à la guérison des nouveaux mutilés, y passe deux ou trois jours, et en sort parfaitement rétabli.

L'usage de ces peuples est de se marier à dix-huit ans, c'est-à-dire, à l'âge où ils sont reçus parmi les hommes. Cet hymen est bientôt conclu; il suffit de demander une fille pour être presque sûr de l'obtenir : cependant, si elle n'a point de goût pour le mari qu'on lui propose, il lui reste un moyen pour s'en débarrasser, c'est de coucher une nuit avec lui, pendant laquelle le jeune homme la chatouille, la pince, la caresse, et lui fait toutes les agaceries que sa passion ou sa folie lui suggère : si elle résiste à cette périlleuse épreuve elle devient libre; mais si l'amant triomphe, comme il arrive communément, elle est obligée de le prendre pour son mari. L'usage très-naturel de la polygamie est pratiqué chez les Hottentots : les riches ont communément deux ou trois femmes. Une veuve qui se remarie est

obligée de se couper la jointure du petit doigt, et de continuer la même opération aux doigts suivans chaque fois qu'elle contracte un nouvel engagement. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles; mais si ce sont deux filles, on tue la plus laide.

Les Hottentots n'ont aucune espèce de culte; mais ils connoissent, quoiqu'en aient dit les voyageurs, l'usage des prières en particulier, puisqu'ils craignent quelques puissances malfaisantes qu'ils croient d'intelligence avec les sorciers, et auxquelles ils attribuent tous les malheurs qui leur arrivent. Il paroît certain aussi par l'aveu que plusieurs d'entre eux nous ont fait, et par quelques danses solemnelles qu'ils font à la pleine lune, qu'ils en font, en quelque sorte, leur divinité. Il se peut cependant qu'ils ne font ces sortes de danses périodiques que par un usage qui est commun à la plupart des nations africaines, ou plutôt il paroît que la lune est la divinité de toutes ces peuplades, comme le soleil et le feu sont celle d'autres nations.

Les Hottentots honorent d'un souvenir religieux les hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus et leurs belles actions : on ne leur érige ni temples, ni autels, ni de frêles statues, comme parmi nous ; mais on consacre à leur mémoire des bois, des montagnes, des champs, des rivières, devant lesquels un Hottentot passe rarement sans s'arrêter avec respect. N'oublions pas sur-tout qu'en général, tous ces peuples de l'intérieur, que nous nommons barbares et féroces, connoissent et pratiquent la vertu de l'hospitalité : ces hommes respectables, et plus heureux que nous dans leur simplesse et dans leur ignorance, ne se portent à maltraiter les Européens que lorsque ceux-ci entreprennent de les chasser de leurs domaines ; ce qui arrive assez souvent du côté du Cap.

Les Hottentots, ainsi que tous les peuples sauvages, sont fort sujets à l'ivrognerie : donnez-leur de l'eau-de-vie et du tabac, ils en boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir ; ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir ; ils hurleront jusqu'à ce qu'ils

aient perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à ces excès d'intempérance.

Nous attendions depuis long-tems une occasion favorable pour continuer nos courses observatrices. Un vaisseau qui faisoit voile vers le Sénégal vint enfin mouiller au cap de Bonne-Espérance. Comme il devoit s'arrêter dans d'autres endroits de cette côte, nous profitâmes de l'occasion pour visiter les royaumes d'Angola, de Congo, de Benin, de Juida, de Loango, de Guinée, etc. Nous côtoyâmes d'abord une région aride et inhabitée qui a plus de deux cents lieues d'étendue, et qui paroît plus droite et moins coupée d'anses que la plupart des autres rivages de l'Afrique; elle se termine vers le midi au pays des Hottentots, et du côté du nord au royaume de Benguala, où les Portugais ont bâti une ville, et un fort nommé Saint-Philippe : ils ont d'autres possessions où il y a un grand nombre de Nègres qui vivent pauvrement dans des cabanes de terre : la ville est bâtie de même. La malignité de l'air en rend le séjour très-mal sain : on reconnoit ses mauvaises qualités, ainsi que

celles de l'eau et des alimens du pays, à l'extrême pâleur des Européens qui ont le malheur d'y avoir des établissemens : leur voix est foible et tremblante, comme s'ils touchoient au dernier moment de leur vie, et leur respiration entre-coupée comme s'ils la retenoient entre leurs dents. La baie des Vaches, sur laquelle est situé le fort Saint-Philippe, tire son nom de la multitude des vaches qui se trouvent dans les cantons voisins. Les Nègres de cette contrée n'ont aucune espèce de gouvernement.

Ces Nègres sont accusés (mais nous aimons à croire que c'est une calomnie) de certains crimes peu connus des nations barbares, ou que nous appelons ainsi. On prétend que, par un rafinement de débauche, ils entretiennent pour leurs plaisirs de jeunes garçons habillés en femmes, comme dans les siècles polis d'Athènes et de Rome. Peut-être tiennent-ils cet usage infame des Portugais ; car on assure que pour des crimes odieux, le roi de Portugal envoie les bannis à Benguala, comme dans l'endroit le plus infect de ses états, et que ces misérables proscrits sont les plus corrompus de

tous les hommes. On regarde, avec raison, cette province comme un démembrement du royaume de Congo; les Européens l'ont appelée Angola, du nom d'un seigneur nègre qui l'usurpa sur cette couronne.

CHAPITRE XXXI.

Du royaume d'Angola.

La contrée est divisée en plusieurs districts gouvernés, sous l'autorité d'un roi, par des chefs particuliers qui portent le nom de *sovas :* il y a de ces districts qui sont si peuplés qu'on ne fait pas deux ou trois milles sans rencontrer un village. On dit que le roi d'Angola fait sa résidence ordinaire sur une montagne qui a environ huit à dix lieues de tour, et où l'on ne peut pénétrer que par un seul passage. La campagne, qui est riche et fertile, lui fournit des provisions en abondance. Les Portugais exagèrent, suivant leur usage, quand ils disent que ce prince peut mettre un million d'hommes sous les armes. L'état d'Angola fut détaché du royaume de Congo vers le milieu du seizième siècle. L'usurpateur, avec le secours

des Portugais, s'érigea en souverain absolu : il transmit son trône à ses descendans ; mais la guerre s'étant élevée entre eux et les sujets de la couronne de Portugal, ceux-ci s'emparèrent de toute la côte. Le dernier roi, étant mort sans enfans mâles, laissa trois filles et un neveu : l'aînée des princesses, nommée Zinga, se fit reconnoître reine d'Angola, et, quoique élevée dans la foi catholique, elle voulut être couronnée avec les cérémonies du paganisme. Cette espèce d'apostasie indigna les Portugais, qui entreprirent d'élever sur le trône le neveu du feu roi. Zinga fut obligée de fuir avec sa noblesse ; mais elle se concilia l'amitié des Jaggas, défit les Portugais et remonta sur le trône : un penchant effréné l'entraînoit vers la volupté ; mais on a sans doute exagéré lorsqu'on a voulu faire croire qu'on lui amenoit les hommes les plus vigoureux qu'elle faisoit égorger, lorsque son incontinence avoit épuisé leurs forces, et qu'elle leur substituoit de nouvelles victimes. On a dit aussi qu'elle avoit sur-tout une extrême rigueur envers les personnes de son sexe, et principalement envers celles qui

avoient le malheur de porter des marques de leur foiblesse. La féroce Zinga, vous disent les mêmes annales, les faisoit traîner à son tribunal, leur ouvroit elle-même les entrailles avec son cimeterre, en arrachoit l'enfant et le fouloit aux pieds; elle avoit persuadé aux Jaggas que de la chair et des os des enfans mâles, pilés dans un mortier, elle savoit composer un onguent qui rendoit invulnérable. On dit encore que, fâchée de n'avoir pas de fils à immoler, et trop vieille pour en espérer, elle adopta un enfant de deux ans, fit assembler le peuple, égorgea publiquement cette jeune victime, la broya avec un pilon, y mêla une certaine poudre, en fit une pâte mystérieuse, se dépouilla toute nue, et frotta tout son corps avec cette abominable composition. Au reste, tout se peut croire d'une personne qui joignoit à un orgueil, à une fierté extraordinaire, la superstition et la foiblesse qui rendent presque toujours féroces ceux qui y sont livrés. Rassassiée de crimes, ajoutent les annales africaines, et affoiblie par l'âge, elle connut les remords.

Un capucin, nommé Antoine Gaette, toucha,

toucha, dit-on, le cœur de cette princesse par ce seul raisonnement. « Quand je vois « ces vallées délicieuses, ces campagnes ver- « doyantes, ornées d'un si grand nombre de « rivières, et défendues contre les injures de « l'air par des montagnes si hautes, et en « même tems si fertiles, je ne puis m'em- « pêcher de demander respectueusement à « votre majesté qui est l'auteur de tant de « merveilles » ? — La reine répondit fort « ingénuement : « Ce sont mes ancêtres ». « Votre majesté, répliqua le capucin, jouit « sans doute du même pouvoir que ses « aïeux » ? — « Oui, lui dit-elle, et ma puis- « sance surpasse même la leur de beaucoup; « car je suis de plus maîtresse absolue du « royaume de Matamba ». Alors le père Antoine prit la première paille qui s'offrit à sa vue, et dit à la reine : « Madame, faites- « moi la grâce d'ordonner à cette paille de « se soutenir en l'air ». Zinga détourna la tête, et parut entendre cette proposition avec dédain. Le missionnaire renouvela sa demande, et lui mit dans la main cette même paille qu'elle laissa tomber aussitôt. Le capucin feignit de vouloir la reprendre; mais

la reine fut plus prompte que lui à s'en saisir. « La raison, lui dit malignement le « père Antoine, pour laquelle cette paille « est tombée, c'est sans doute, madame, « que vous le lui avez ordonné : elle se sou« tiendra également en l'air, si votre ma« jesté l'exige ». La reine voulut bien en faire l'épreuve, mais la paille ne laissa pas de tomber comme auparavant. « Que votre ma« jesté sache donc, lui dit alors le religieux « d'un air triomphant, que ses ancêtres n'ont « pas été plus capables de produire ces belles « campagnes, qu'elle-même de faire rester « cette paille en l'air ». Ce raisonnement fut pour cette princesse un trait de lumière qui l'éclaira beaucoup sur l'existence d'un Dieu créateur, et la ramena à la religion romaine ; elle proscrivit le culte des faux dieux, et pour détourner par son exemple ses peuples de la polygamie, elle épousa publiquement, de l'avis du père Gaette, un jeune homme, nommé Salvador, que cet adroit missionnaire avoit choisi parmi les plus beaux, les mieux faits et les plus vigoureux de ses néophites.

Ce moine acquit sur sa pénitente un as-

cendant presque sans bornes ; elle continua de persécuter ses sujets idolâtres, comme elle avoit persécuté, avant son retour à la foi catholique, les Chrétiens Portugais. Sa destinée semble avoir été de faire toujours des victimes, de faire toujours couler du sang. Ainsi mourut, en 1664, cette femme singulière, qui laissa sa nation, comme elle fut elle-même, à demi-policée, à demi-chrétienne, et très-disposée à reprendre ses premières mœurs. Sa sœur lui succéda, mais son règne fut très-court : elle ne fut pas plutôt expirée que son mari rétablit l'ancien culte du pays avec autant et plus de facilité que les Portugais, et la reine Zinga, n'en avoient eu à l'abolir.

Deux sortes d'habitans peuplent le royaume d'Angola, les Portugais et les Nègres. Les Portugais amènent d'ici tous les ans environ quinze mille Nègres pour cultiver leurs colonies de l'Amérique. Les marchandises que les Portugais donnent en échange pour ces esclaves sont des étoffes et des toiles, du velours, des galons, de l'eau-de-vie, de l'huile, des couteaux, des épées, du sucre, etc. Dans ce pays les ma-

ris gardent la maison, et sont occupés à filer, à fabriquer des étoffes, et à d'autres ouvrages de cette nature : l'office des femmes est de vendre, acheter, et faire au dehors tout ce qui est le partage des hommes dans la plupart des autres pays ; elles poussent si loin la jalousie que si leurs maris parlent un moment à quelqu'autre femme, elles entrent en fureur, et font retentir l'air de leurs cris.

Les domaines que les Portugais possèdent dans le royaume d'Angola, s'étendent le long de la côte, et occupent toute la partie occidentale de cette contrée ; ils sont divisés, comme ceux du Brésil, en plusieurs capitanies, défendues par des forts où l'on entretient toujours de la garnison : la ville de Loanda, qui porte aussi le nom de Saint-Paul, en est la capitale. Les Portugais la bâtirent, en 1578, sur une colline où elle s'étend en amphithéâtre, depuis son sommet jusqu'à la mer ; elle est grande et assez belle pour le pays : on y compte trois ou quatre mille maisons d'Européens, construites en pierres, et couvertes de tuiles, avec un plus grand nombre de logemens de

Nègres, qui ne sont que de bois et de chaume. La ville est remplie d'églises et de monastères. Les Nègres font la principale richesse de la colonie : il est commun pour un Portugais de Loanda d'en avoir cinquante à son service ; les plus riches en ont deux ou trois cents ; quelques uns en ont jusqu'à trois mille. Les Mulâtres, qui sont ici en grand nombre, portent aux Noirs une haine mortelle sans excepter leur propre mère, qu'ils osent maltraiter sans ménagement et sans scrupule : leur ambition est de se mettre dans une espèce d'égalité avec les Blancs ; mais ces derniers ont grand soin d'abaisser leur orgueil : loin de les regarder comme leurs égaux, ils ne leur permettent pas même de s'asseoir devant eux. Les femmes mulâtres, dont le père n'est pas connu, ne doivent porter ni pagne, ni chemise ; la loi ne leur donne d'autre habillement qu'une pièce d'étoffe qu'elles attachent sous leur bras. Les Mulâtres, qui sont ici en grand nombre, comme nous l'avons dit, et qui embrassent le commerce, s'abandonnent aux plus grands excès ; ils abusent de toutes les

jeunes filles qu'ils peuvent séduire, et retournant, plusieurs années après, dans les mêmes lieux, ils enlèvent les enfans dont ils sont les pères, les vendent et s'enrichissent ainsi de leur propre sang. Ces désordres sont, en quelque sorte, autorisés par l'exemple des Portugais, qui joignent à la plus grande dissolution la coutume barbare de vendre les enfans qu'ils ont eu de leurs Nègresses. Un blanc ne sort jamais sans être suivi de deux Nègres qui portent son hamac, et d'un troisième qui tient un grand parasol sur la tête de son maître. Si deux Portugais marchent ensemble, leurs esclaves joignent les parasols, et leur forment une ombre continuelle. Les femmes ne paroissent au dehors que dans un hamac, avec une escorte nombreuse qui ne leur parle qu'à genoux : le hamac est couvert d'un tapis, et le cortège composé au moins de douze personnes. Deux Nègres portent la voiture; deux autres tiennent les parasols; quatre femmes soutiennent les coins du tapis, et quelques autres vont à la suite.
L'île de Loanda, située à un demi-quart

de lieue du rivage, en face de la cité, lui donne son nom ainsi qu'à la ville. On pêche sur ses bords de petits coquillages appelés *zimbis*, qui servent de monnoie.

La longueur de l'île est de six ou sept lieues, et sa largeur d'un mille ou un mille et demi. Le terrain est stérile en grains; mais les oranges, les citrons, les grenades, les figues, les bananes, les noix de coco, le raisin, et d'autres fruits, y croissent abondamment. C'est de cette île qu'en creusant la terre à un pied de profondeur, on tire la meilleure eau du pays; elle a une propriété bien singulière, c'est qu'elle n'est jamais plus douce que dans la haute marée, ni plus salée qu'au départ des flots. Le canal qui sépare l'île de la côte forme un port excellent: ce passage est si étroit que les Nègres le traversent à la nage.

Entre plusieurs rivières qui arrosent le royaume d'Angola, celle de Coanza, dont on ignore la source, le parcourt dans toute son étendue; elle a une lieue et demi de largueur à son embouchure; mais on ne peut la remonter que jusqu'à soixante lieues,

à cause des cataractes qu'on y rencontre. Les sables, accumulés dans son canal, y ont formé plusieurs îles, dont quelques-unes ont trois ou quatre lieues de longueur.

CHAPITRE XXXII.

Des royaumes de Congo et de Loango.

DIVERSES marchandises que notre vaisseau avoit à remettre aux Portugais, et d'autres qu'il devoit recevoir d'eux, l'ayant obligé de s'arrêter, nous eûmes le tems de connoître le royaume de Congo, où nous arrivâmes après un trajet de cinq jours, n'y ayant que soixante lieues du port de Loanda à la grande et belle rivière qui traverse cet état. Ce fleuve, que les naturels du pays appellent le fleuve de Congo, et auquel les Portugais ont donné le nom de Zaïre, entre dans la mer par une embouchure large de dix à douze lieues, et y tombe avec tant d'impétuosité que ses eaux se fraient une route particulière, sans se mêler à celles de l'Océan; on les distingue par leur couleur à plus de douze lieues de la

côte. Le Zaïre n'est navigable que l'espace de neuf lieues, au-delà desquelles il est resserré par des rochers d'où il se précipite avec un bruit épouvantable. Entre l'embouchure et cette cataracte, son canal est divisé par de grandes îles qui appartiennent à divers seigneurs sous l'autorité du roi de Congo : cette dépendance du même souverain n'empêche pas que ces insulaires ne s'entre-nuisent souvent par des attaques subites, sur des canots composés d'un seul tronc d'arbre d'une grosseur incroyable. Ces îles sont extrêmement peuplées; mais quoiqu'on vante le nombre de leurs habitans, on y apperçoit peu de maisons. Une grande partie des terres étant submergée, les Nègres se réfugient sur les arbres, où ils se font des logemens qui ressemblent à des nids d'oiseaux : leurs canots entretiennent la navigation et la communication de l'un à l'autre. Le mariage est peu connu dans leur île : dès leur première jeunesse, les deux sexes se mêlent ensemble sans autre loi que l'instinct qui les rapproche ; mais ce commerce passager ne donne à l'homme aucun droit sur la femme. Les autres ac-

tions de leur vie n'offrent rien qui les distinguent beaucoup des animaux; ils sont encore à ce degré d'imbécilité, ou de stupidité, qui ne permet de songer qu'au présent, et n'admet qu'une société informe, fondée sur les besoins communs. Les plus éclairés s'érigent en prêtres, et séduisent les simples par de prétendus sortilèges; ils consultent le diable sous la forme d'une idole.

Le royaume de Congo comprend six grandes provinces, dans un espace plus étendu que l'Angleterre, et dont la capitale, autrefois nommée *Banza* ou Cour Royale, et aujourd'hui San Salvador, est éloignée de la mer d'environ cinquante lieues; elle est située sur une montagne dont les flancs paroissent n'offrir que des rochers; mais qui contient à son sommet une plaine de deux lieues parfaitement cultivée et remplie d'habitations. La vue de ce lieu est si agréable que les Portugais l'appellent *otheiro*, qui veut dire *perspective*. Son terrain est fertile en toute sorte de grains, et produit un grand nombre de tamarins, de palmiers, d'orangers, de plantains, et d'autres arbres, qui

conservent une verdure continuelle. La ville est située sur un angle de la montagne : ce qu'elle présente de plus remarquable est le palais du roi ; les rues sont larges et bien distribuées, les édifices spacieux, réguliers et commodes, mais couverts de chaume, à l'exception de ceux des Portugais. Cette ville contient plus de cent mille ames.

Ce royaume fut découvert par les Portugais. Quoique les Castillans aient conquis l'Amérique avant que les Portugais eussent pénétré jusqu'aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, il faut convenir néanmoins que ceux-ci sont les premiers qui ont tenté la navigation de l'Océan, et fait naître aux autres nations de l'Europe le dessein de chercher un nouvel hémisphère. Henri de Portugal, fils du roi Jean Ier., donna ses ordres pour le départ de deux vaisseaux qui mirent à la voile, mais qui n'allèrent pas plus loin que le cap Bajador. Ce cap, qui s'avance l'espace de plus de quarante lieues dans l'Océan, est bordé de tous côtés de rochers, de bancs de sable, et d'une mer orageuse : ces considérations découragèrent les pilotes ; ils n'osèrent dou-

bler ce terrible promontoire; ils ne réfléchirent pas qu'en prenant le large, ils pourroient le passer facilement. Henri envoya d'autres marins qui, à la vérité, ne le passèrent pas, mais qui, s'en retournant par la grande mer, trouvèrent l'île de Madère, qu'on dit avoir été connue des Carthaginois; ils lui donnèrent le nom de Madère parce qu'elle est couverte d'arbres, et que *madera* signifie *bois*. Le prince y fit planter des vignes de Grèce, et des cannes de sucre qu'il tira de Sicile et de Chipre, où les Arabes les avoient apportées des Indes. Ce sont ces mêmes cannes, transplantées depuis dans les îles de l'Amérique, qui fournissent aujourd'hui du sucre à toute l'Europe. Le cap Bajador avoit jeté une telle épouvante dans l'esprit de tous les pilotes, que, pendant treize ans, aucun n'osa entreprendre de le passer. Enfin, la fermeté du prince inspira du courage, et Gilianez fut assez hardi pour lui garantir l'exécution de ses ordres : il le doubla en effet ce cap terrible. Henri, au comble de ses vœux, obtint, suivant l'usage de ces tems-là, une donation du pape, en faveur de la

couronne de Portugal, de toutes les terres que les sujets de ce royaume pourroient découvrir, de ce fameux promontoire jusqu'aux Indes.

Ce pays est si plat et si ouvert que les naturels même y perdoient alors souvent leur chemin; ils n'avoient, comme sur mer, point d'autres guides que les étoiles, les vents et les oiseaux. Quelle que fut l'ardeur des Portugais à pousser leurs découvertes, la crainte en arrêtoit encore plusieurs. Des mers inconnues, des côtes désertes, des habitans pauvres, farouches, qui n'offroient aucun butin plus précieux qu'eux-mêmes, et qu'il falloit combattre ou surprendre pour en faire des esclaves, voilà quel étoit l'objet des navigateurs : des avantages si médiocres laissoient trop de force aux impressions du péril et de la crainte; mais la ténacité du prince Henri, qui vouloit trouver un passage aux Indes par les mers d'Afrique, fit surmonter tous les obstacles. Par ses ordres, ou plutôt par ses encouragemens, le Portugais Tristan s'avança soixante lieues au delà du cap Vert. Dans la suite plusieurs rois de Congo, persuadés

par les missionnaires portugais, embrassèrent la religion catholique, et l'établirent dans leurs états; mais don Alvare, un de ces rois, revint au culte des faux dieux. Depuis ce tems, le christianisme s'est presque totalement éteint dans ce royaume; il ne se maintient que dans quelques provinces par les soins des missionnaires.

Depuis l'arrivée des Portugais, le roi et les grands de Congo sont vêtus à l'européenne; ils portent des capes espagnoles, des chapeaux de castor, de vestes de soie et de longues épées à la castillanne. Les dames imitent ici les modes de Lisbonne; elles se font des mantes et de longues jupes avec nos étoffes. Autrefois l'habit d'homme consistoit dans un tissu d'écorce de palmier qui ne couvroit que les reins et les cuisses : les personnes d'un rang distingué mettoient par-dessus un second tablier composé de peaux de tigres, de civettes ou de martres; elles joignoient à ce léger vêtement une sorte de capuchon qui leur couvroit la tête et l'extrémité des épaules, avec une chemise de toile, en forme de surplis et tressée comme nos filets : la plupart marchoient pieds nus, ou

n'avoient que des sandales de bois. Les dames s'enveloppoient, depuis la ceinture en bas, de trois espèces de tabliers dont le plus intérieur leur descendoit jusqu'aux talons; elles avoient sur le corps une sorte de casaquin ouvert par devant, et sur les épaules une mantille d'écorce de palmier : les femmes esclaves, et celles du dernier ordre, étoient nues de la moitié du corps; les pauvres ont retenu l'ancien habit, c'est à-dire, le tablier de feuilles de palmier qui descend de la ceinture aux genoux, et laisse le reste à découvert.

Nous visitâmes les provinces de Bamba, de Pemba, de Songo, de Batta, de Pango et de Sundi. Nous étions portés dans des hamacs qui sont la seule commodité des voyageurs dans tout ce pays où l'on n'élève point de chevaux à cause de la rareté des fourrages : quand on veut faire beaucoup de diligence, on a pour porter les hamacs des relais d'esclaves qui n'avancent pas moins que les meilleurs chevaux. On ne trouve point de grandes routes dans ces régions sauvages : les chemins sont des sentiers fort étroits où deux personnes ont de la peine à

passer

passer de front. On ne sauroit imaginer avec quelle légéreté les Nègres traversent les endroits les plus difficiles ; ils sont armés d'arcs et de flèches : le terme de leur course est toujours un de leurs villages, où d'autres porteurs doivent les relever. Ces peuples sont, pour la plupart, couverts de feuilles d'arbres ou de peaux de singes, unique vêtement de ces barbares : ceux même qui vivent en pleine campagne, et qui n'ont d'autre abri que le feuillage des arbres, vont entièrement nus, sans distinction d'âge, ni de sexe. Vous croiriez que, dans cet état de nudité, les jeunes filles doivent se déconcerter à la vue d'un homme qu'elles ne connoissent pas ; point du tout : on a beau les approcher, les toucher, les agacer, on ne les voit jamais prendre un air de liberté, ni de volupté ; sans paroître honteuses, elles n'ont rien que de décent et de modeste dans leur contenance. On retrouve par tout ici l'image parfaite et touchante de la pure nature.

Les Africains de ces contrées saluent en présentant trois fois la main, et en la portant ensuite tantôt à leur cou, tantôt à leur

poitrine ; ils font étendre une natte sur laquelle ils vous prient de vous asseoir, quand vous allez les voir dans leur cabane. Lorsque le repas est servi, le vieillard, ses enfans, et quelquefois deux ou trois de ses amis, s'asseoient, les jambes croisées, autour d'une grande jatte de bouillie composée de miel et de farine ; ils prennent une poignée de cette bouillie qu'ils roulent avec les doigts ; car ils ne connoissent ni cueillères, ni fourchettes. Nous trouvâmes cette sorte de mêts assez insipide. Le repas fini, une jeune esclave nous présenta tour à tour un vase plein d'eau, dans lequel chacun but. On voulut nous loger dans la cabane, mais comme la chaleur étoit excessive, nous préférâmes de coucher, en plein air, dans nos hamacs suspendus à des pieux. Vers le milieu de la nuit, des tigres s'approchèrent de la haie avec des rugissemens qui faisoient trembler la terre : nous nous tînmes bien serrés et sans mouvement dans nos hamacs, en attendant le jour, non sans beaucoup de frayeur.

Nous vîmes le lendemain, en suivant notre route, un éléphant d'une grandeur énor-

me. Aussitôt que nos Nègres l'eurent apperçu, ils sautèrent sur leurs armes, avec de grands cris, et lui décochèrent une grêle de flèches ; mais un d'entre eux, plus expérimenté que les autres, courut vers une cabane abandonnée qui n'étoit pas éloignée, et y mit le feu : la flamme qui s'éleva aussitôt effraya cette bête colossale, et lui fit prendre la fuite.

Ces peuples n'ont jamais tenté d'apprivoiser les éléphans, et n'en font aucun usage dans leurs guerres. Avant l'arrivée des Portugais, les Nègres de Congo ne connoissoient pas même la valeur des dents de ces animaux ; ils ne laissoient pas d'en amasser dans leurs maisons, plutôt par curiosité que dans des vues d'intérêt. Le feu que nous venions d'allumer s'étant communiqué à l'herbe dont la campagne étoit couverte, la consuma en un instant dans l'espace de plus d'une lieue : cet incendie jeta l'effroi parmi toutes les bêtes féroces du canton. Cela nous rendit le chemin libre jusqu'au village suivant. Nous en fûmes à peine sortis que nous rencontrâmes un serpent prodigieux dont la longueur nous parut de plus de vingt-cinq

M 2

pieds. Nous observâmes qu'en avançant il causoit dans l'herbe autant de mouvement que le passage de dix hommes. A cet aspect nos Nègres poussèrent un grand cri suivant leur usage; ils nous firent monter sur un terrain élevé pour lui donner le tems de passer ou de reculer : on s'arrêta plus d'une heure pour s'assurer qu'il n'y avoit plus rien à craindre de son retour. La seule ressource pour des voyageurs sans armes, est de prendre la fuite ou de mettre le feu aux herbages. La vue de ce monstre nous ayant causé autant de surprise que de frayeur, nos guides nous assurèrent qu'il n'étoit pas rare de trouver de ces serpens dont la grosseur égaloit celle d'un mat ordinaire de navire. La manière dont ce monstrueux reptile fait la chasse n'est pas moins remarquable que son énorme grandeur : sa queue est repliée sur elle-même en deux ou trois tours de cercle, qui renferment un espace long de cinq à six pieds de diamètre; au-dessus s'élève sa tête avec une partie de son corps. Dans cette attitude, et comme immobile, il porte sa tête autour de lui : dès qu'il apperçoit que sa

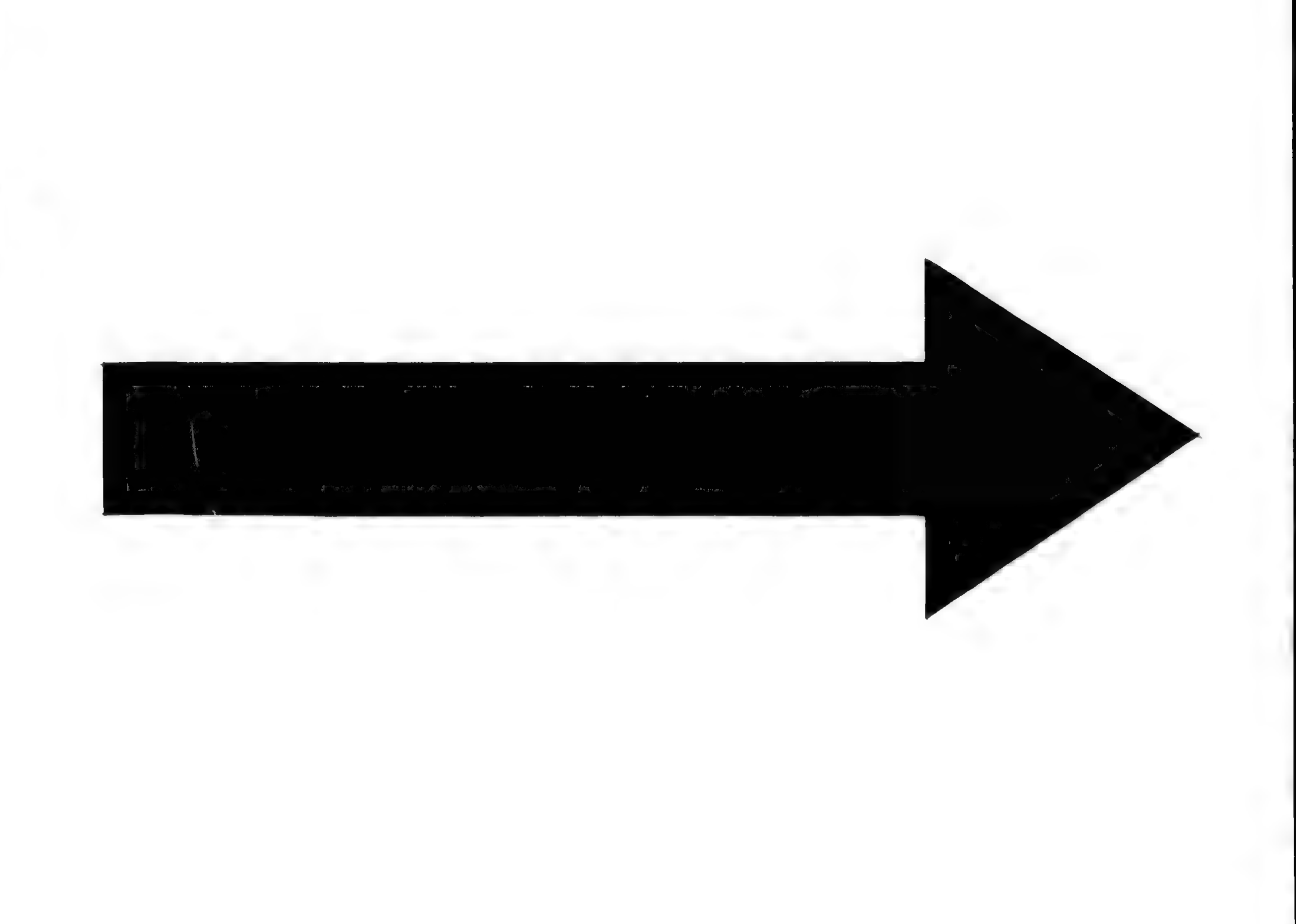
proie est à sa portée, il s'élance sur elle par le moyen des circonvolutions de sa queue, qui font l'effet rapide d'un puissant ressort. Si l'animal qu'il guette est trop gros pour être avalé tout entier, après lui avoir donné quelques coups de ses dents meurtrières, il l'écrase, et lui brise les os soit en le serrant de quelques nœuds, soit en le pressant du poids de son corps; il l'inonde ensuite d'une bave écumeuse qui lui facilite le moyen de l'avaler sans le mâcher. Ce monstre, tout terrible qu'il est, n'est pas si dangereux pour l'homme qu'on pourroit le croire : sa grosseur, qui le décèle facilement, fait même la sûreté des animaux qui sont moins fort que lui : son corps, roulé en spirale sur lui-même, se voit de fort loin; c'est un indice suffisant aux voyageurs, et aux bestiaux même, pour se détourner de leur route. Les exemples des hommes qu'il attaque sont très-rares, ceux des hommes qu'il prend le sont encore plus : d'ailleurs la chasse aux grandes bêtes, telles que le bœuf, le cerf, le cheval, et autres quadrupèdes qui trouvent leur salut dans leurs jambes, le flatte peu, soit qu'à cause de

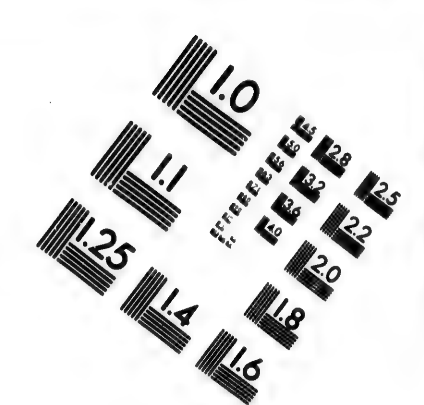
de sa lourdeur il désespère de les atteindre, soit que leur chair ne soit pas de son goût, soit aussi peut-être qu'il les craigne : il paroît qu'il mange plus volontiers, il se contente du moins plus souvent, d'autres serpens plus petits que lui, de lézards, de crapaux, et sur-tout de sauterelles qui ne semblent fondre sur ces lieux, comme des nuées, que pour assouvir sa voracité ; il purge ainsi les terres où il se trouve une multitude innombrable d'insectes et de reptiles qui feroient déserter les habitans. Nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'à Bamba, capitale de la province de ce nom, située sur deux petites rivières qui la traversent. Le pays est rempli de montagnes où l'on trouve des mines d'argent qui s'étendent jusqu'au royaume d'Angola.

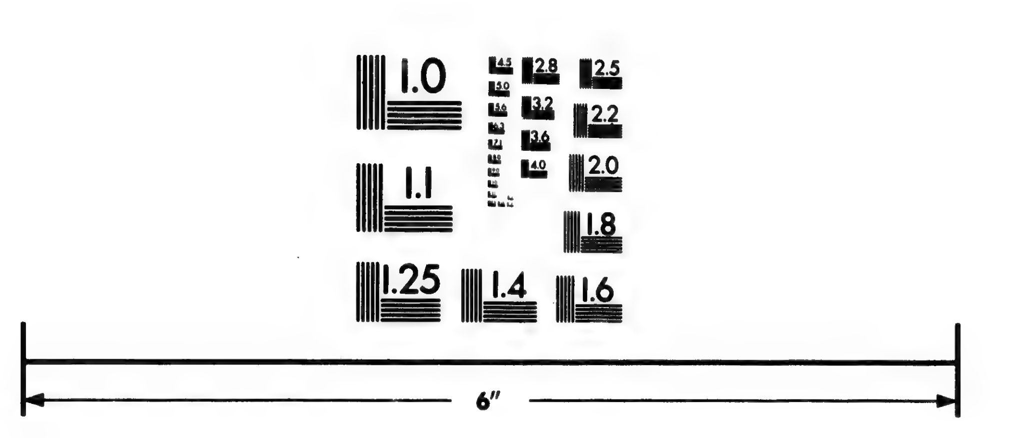
La traite des esclaves est si considérable à Bamba que les Portugais en transportent annuellement plus de cinq à six mille dans leurs colonies. La même province contient beaucoup de forêts ; on y voit des éléphans d'une prodigieuse grosseur, des chevaux sauvages, des lions, des tigres, et d'autres espèces d'animaux féroces. Le peuple est

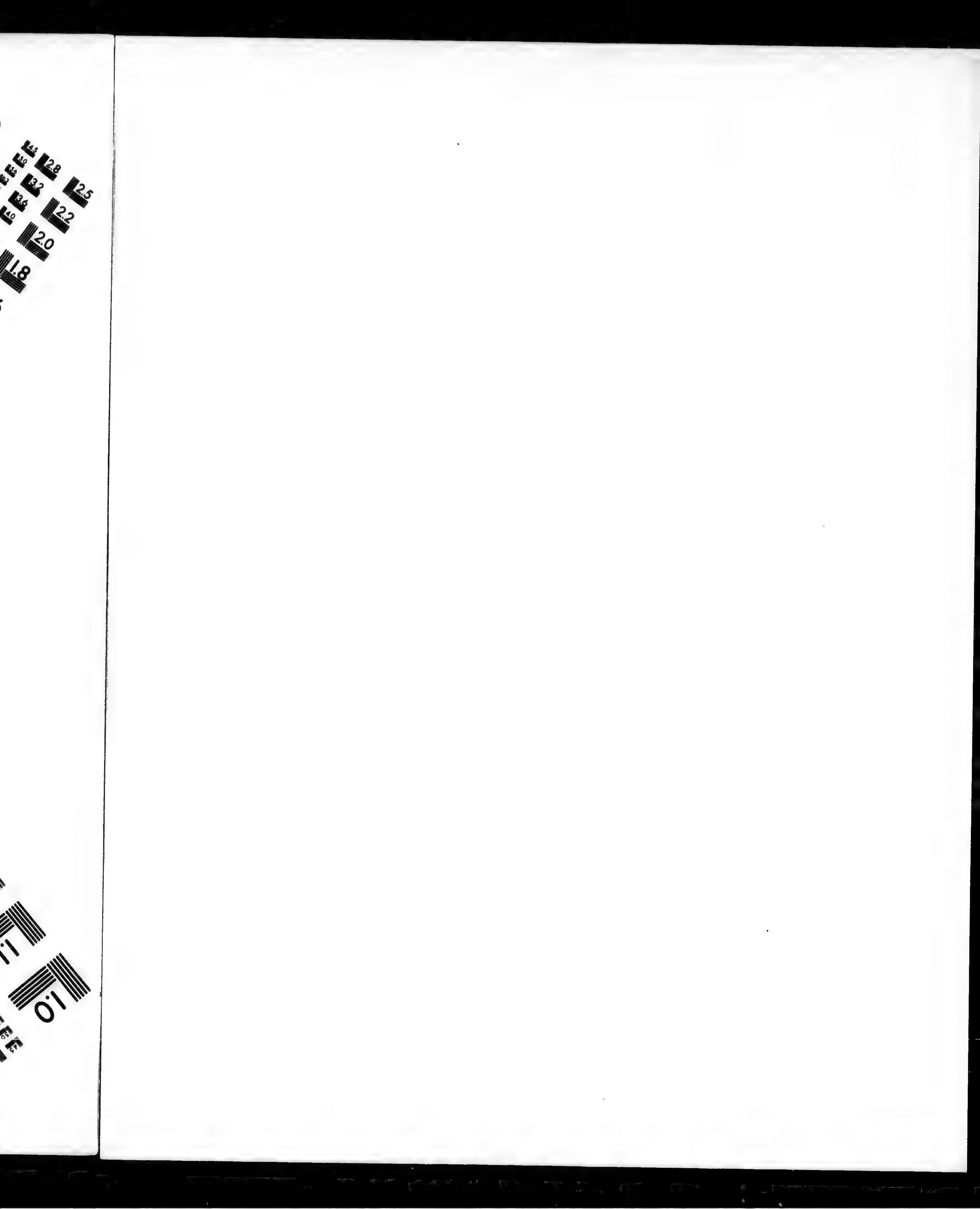
brave, robuste, adroit aux exercices de la guerre et redouté de ses voisins : une grande partie professe le christianisme. Le prince qui commande en cette province est le plus puissant vassal du roi de Congo. Les nobles de ce pays ajoutent, comme les Espagnols et les Portugais, dont ils ont pris cet usage, le mot de *dom* à leur nom de baptême. Comme il n'y a point de loi écrite, l'usage et l'expérience sont la règle de tous les jugemens ; ils ne prescrivent que l'esclavage, l'emprisonnement ou l'amende ; ils condamnent rarement à la mort.

Ces peuples ne connoissent, ni nos tortures, souvent injustes, toujours inhumaines, ni ces exemples autorisés d'une froide atrocité, ni ces tourmens barbares, prodigués inutilement pour des crimes, ou mal prouvés, ou chimériques. Le plus souvent le prince se contente de bannir le coupable dans quelqu'île déserte ; s'ils y vivent assez long-tems pour faire oublier leurs fautes, ils en obtiennent le pardon : on ne fait même pas de difficulté de les employer au service de l'état, comme des gens que le malheur doit avoir rendus sages, et de plus




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0


1.0
4.5
2.8
2.5
5.0
3.2
2.2
5.6
3.6
2.0
4.0
1.1
1.8
1.25
1.4
1.6
6"



propres au travail et à la fatigue. Entre plusieurs titres du roi de Congo, dont celui de Bamba est vassal, ce monarque prend celui de roi de Matama, de Loango, de Quizama, d'Angola, de la rivière de Zaïre, d'Angoi, de Kankongo, d'Ambondo, etc., quoiqu'il ait perdu la plupart de ces domaines autrefois attachés à sa couronne. Ici, comme chez tous les Barbares, on s'épouse sans beaucoup de formalités, ni de cérémonies: Les parens du garçon envoient un présent à la fille; s'ils l'acceptent il ne faut point d'autre consentement. Une coutume assez particulière qui s'observe dans plusieurs provinces, est de se prendre à l'essai. On passe quelques semaines ensemble pour apprendre à se connoître : si après cette épreuve, une des parties est peu satisfaite de l'autre, on se sépare d'un commun accord. On a remarqué que dans ces sortes d'essais les filles sont ordinairement les plus difficiles, et profitent le plus souvent de la liberté de se retirer; elles n'en sont pas regardées avec plus de mépris, et n'en trouvent pas moins l'occasion de subir bientôt une nouvelle épreuve. Dans cette contrée les femmes fu-

ment du tabac comme les hommes : une femme qui se laisse prendre sa pipe par un homme ne peut plus lui refuser aucune faveur. La sobriété de ces Nègres est incroyable : lorsqu'en route nous n'avions rien à leur donner, ils n'en paroissoient pas plus chagrins ; ils prenoient un morceau de bois, et creusant la terre ils en tiroient certaines petites racines qui les rassasioient et les animoient.

Il n'est pas indifférent de dire un mot de l'ancien culte de ces peuples, et que pratiquent encore ceux que les missionnaires n'ont pu instruire, à Benguala, Loango, Angola, enfin, dans tous les pays que renferme ce qu'on appeloit autrefois le royaume de Congo. Ces peuples ne reconnoissoient, comme ils le font encore aujourd'hui, qu'un Dieu souverain ; mais ils admettoient des divinités du second ordre qu'ils jugeoient aussi dignes de leurs adorations. Toutes leurs pratiques de religion se réduisoient au culte de ces idoles : ils leurs donnoient différens noms ; ils les distinguoient sous diverses figures ; ils leur attribuoient diverses fonctions. Les unes présidoient aux vents, à la

pluie, aux saisons; les autres aux campagnes, aux arbres, aux fruits, aux récoltes: celles-ci avoient un empire absolu sur la mer, les rivières, les ruisseaux, les poissons; celles-là sur les bestiaux, sur la santé, sur la fortune, etc. Parmi ces idoles, dont le nom général étoit *mokisso*, les unes étoient représentées sous des formes humaines, les autres sous des figures d'animaux, d'autres n'offroient que des objets bisarres et fantasques, tels que des morceaux de bois garnis de fer, et décorés d'un peu de sculpture, des cordes ornées de plumes, des roseaux qui se portoient autour du cou, des sacs de peau, des coquilles, etc. Dans l'idée de leurs adorateurs ces mokisso étoient entre eux d'une jalousie extrême : si l'on ne vouloit pas s'exposer au ressentiment de ceux qui se croyoient négligés, il falloit leur rendre à tous les mêmes hommages et le même culte. Les prêtres du haut clergé étoient le grand prophête, le prince de la montagne, le roi de l'eau, le dieu des élémens, le mari des onze femmes.

Le premier se vantoit, non-seulement de prédire les choses futures, mais encore d'ê-

tre doué d'une vertu secrette et infaillible pour la guérison de toute sorte de maladies; il étoit toujours fourni de plusieurs médicamens, dans lesquels les Nègres ont tant de confiance que, lorsqu'ils ne guérissent pas, ils n'imputent ce malheureux succès qu'à leur faute. Le prince de la montagne, ainsi nommé du lieu de son habitation, portoit dans ses cheveux de petites figures de mokissos, qui le rendoient l'objet de la vénération des peuples : on ne lui parloit qu'à genoux, et l'on n'osoit le regarder en face, à moins qu'il ne le permît par une grâce spéciale. Quand il se montroit en public, il étoit précédé par des espèces de clercs qui portoient devant lui une statue sur un brancard. Le prêtre ou le roi de l'eau persuadoit au peuple qu'il tiroit du fond des rivières des préservatifs contre tous le maux. Pour l'en convaincre il le rassembloit sur le bord d'un fleuve; il y jetoit un vase vide et ouvert; il le retiroit plein de ces prétendus remèdes et les distribuoit aux assistans. Le prêtre qui prétendoit présider aux élémens vouloit aussi faire montre de son pouvoir : il élevoit un monceau de terre près de sa de-

meure, et après les invocations accoutumées, il en sortoit un petit animal qui s'envoloit dans les airs : la pluie, les éclairs, le tonnerre étoient la suite de ce premier enchantement ; s'il ne réussissoit pas, il trouvoit toujours, dans l'imbécilité du peuple, des moyens pour sauver sa réputation. Le mari des onze femmes avoit, autour de son habitation, onze idoles, dont chacune portoit le nom d'une de ses épouses : on les encensoit en brûlant de la paille devant elles. Enfin, tous ces prêtres s'adonnoient à la magie, et faisoient profession de sortilèges, la plus lucrative comme la plus sûre des professions auprès du vulgaire. A en croire ces prêtres, ils avoient le pouvoir de dompter les lions, de converser avec les tigres, de passer les fleuves sur le dos des crocodiles ; car plus on avance au peuple des choses incroyables, plus il est avide de les adopter.

Malgré les grands changemens que le christianisme et la fréquentation des Européens ont apportés à cette religion, une grande partie de ces peuplades observe encore, ainsi que nous l'avons déja dit, l'an-

cien culte, du moins en grande partie. On adore toujours les mokissos sous différentes représentations; la plupart sont de bois, sous la forme d'une chèvre avec une tête de tortue, les jambes et les pieds de quelque autre animal : on les place au centre des villes et des villages, et l'on est persuadé qu'ils servent aux dieux d'organes pour s'expliquer.

La province de Songo contient plusieurs villes dont les principales sont Kiova, et la capitale, à qui la province donne son nom. Cette province porte le titre de comté; c'est la première du royaume de Congo qui se soit soumise au christianisme, et celle où il s'est le plus long-tems conservé. Le gouverneur, ou plutôt le souverain y fait sa résidence et y tient sa cour. L'industrie des Nègres de ces contrées en matière d'arts se réduit à fabriquer plusieurs sortes d'étoffes avec des fils très-menus qu'ils tirent de l'écorce ou des feuilles de certains arbres. Il n'y a point de monnoie d'or, d'argent, ni de cuivre : la plupart des marchés se font en échange, mais le plus souvent en simbos qu'on appelle *zimbis* au royaume d'An-

gola : il en faut cinq cents pour une pistole. Le pays de Songo produit du coton, du sel, de l'ivoire, des dattes et le meilleur cuivre de tout le royaume. Il s'y fait un assez grand trafic d'esclaves. Le peuple ne se couvre guère que le devant du corps ; c'est même un usage assez généralement établi d'être absolument nu dans les maisons, à cause de l'excessive chaleur qui dure neuf mois consécutifs. Les nobles portent une camisolle de paille, sans manches, qui tombe jusqu'au-dessous de la ceinture, et se termine par deux bandes qui pendent jusqu'à terre. Les femmes d'un rang élevé mettent un jupon de paille qui leur descend jusqu'aux pieds, et s'enveloppent d'une longue pièce d'étoffe qui fait ordinairement deux tours ; le bout, qui se relève sur leur tête, leur sert de voile. L'usage des deux sexes est de porter de longues pipes avec lesquelles ils fument perpétuellement.

En partant de la ville de Songo nous remontâmes le grand fleuve jusqu'au village de Gitar. De-là nous nous rendîmes à la ville de Zaïre, qu'on nomme aussi la cité royale. Les Anglois ont quelques comptoirs dans ces cantons pour la traite des Nègres.

Nous avions fait suivre plusieurs flacons de vin de palmier, et nous fîmes ce trajet très-agréablement. Zaïre est située à quelques milles de la rivière de ce nom; sa grandeur est médiocre : le nombre de ses habitans ne s'élève pas à plus de mille ames.

Nous prîmes un canot pour remonter le fleuve, et nous parcourûmes successivement les provinces de Sundi, de Pango et de Batta. Les Portugais ont érigé la première en duché; elle est toujours l'appanage de l'héritier présomptif de la couronne. Un préjugé généralement établi parmi ces peuples barbares, c'est-à-dire, à demi-civilisés, est que personne ne meurt de mort naturelle : ils croient que les défunts appellent à eux les vivans, mais ils supposent que l'invitation a souvent été précédée par le poison; dans cette persuasion, la famille et les amis du mort accusent presque toujours le plus proche parent de l'avoir tué, et l'obligent de se purger de ce crime par les épreuves judiciaires; s'il en sort victorieux on le laisse tranquille, mais s'il y succombe on le condamne à un bannissement. Un usage de cette nature a sans doute pour principe

l'habitude beaucoup trop fréquente où sont les Africains d'employer le poison contre leurs ennemis.

Le royaume de Congo, et les états qui s'en sont détachés, n'ont ni médecins, ni chirurgiens, ni apothicaires, ni même d'autres remèdes que des simples, des racines, de l'eau et de l'huile ; en quoi, certes, nous ne les trouvons pas à plaindre ; car c'est, suivant nous, un grand problème à résoudre que celui de savoir si les médecins ne tuent pas autant de malades qu'ils en guérissent. Rome s'en passa cinq cents ans, et les historiens ne disent pas qu'il mourut plus de monde. La fièvre est ici le mal le plus commun : on le guérit en se frottant le corps plusieurs fois avec un onguent composé d'huile et de poudre de sandal. Le remède pour les maux de tête est une légère saignée aux tempes ; elle se fait avec une coquille aiguisée, en mettant un petit tuyau sur la plaie pour en succer le sang. L'opération est la même pour toutes les parties du corps.

La province de Pango, dont la capitale porte le même nom, formoit un état indépendant

pendant que les rois de Congo ont subjugué. Celle de Batta s'étant unie volontairement à ce royaume, à l'occasion de quelques divisions intestines, conserve plus de liberté et de privilèges, et sur-tout n'est plus en proie aux factions du dedans. On trouve en ce canton des mines d'or; mais les habitans n'y travaillent point pour ne pas exciter la cupidité des Portugais : cette raison les a toujours empêché de les leur découvrir. Les montagnes produisent, en quelques endroits, des pierres d'une telle grandeur qu'on feroit une église entière d'une seul bloc. Il y a des monts de porphyre, de jaspe et de marbre : il y en a d'autres où l'on trouve de très-belles jacinthes. L'hiver est aussi doux, dans les états de Congo, que le plus beau printems d'Europe. La longueur des jours et des nuits est presqu'égale pendant toute l'année. Dans certains cantons on fait une double récolte; on y recueille sur-tout du millet et de la racine de manioc : on ne connoît point ici l'usage de la charrue; on remue la terre avec une espèce de truelle très-légère : à mesure qu'on ouvre le sillon d'une main, on y répand de l'au-

tre les semences qu'on tire d'un sac pend
à son côté : cet exercice n'empêche pas le
femmes de porter les enfans sur le dos dan
une espèce de hamac qu'elles attachent au
tour des épaules.

CHAPITRE XXXIII.

De Loango.

Nous revînmes, par de longs détours, avec nos Noirs, nos hamacs et nos petites malles à San-Salvador, et de-là à Loango, capitale de ce nom, située au milieu d'une belle plaine, à une lieue de la mer : son étendue est considérable. Toutes les maisons sont isolées et environnées d'allées de bananiers, de palmiers, de platanes, etc. Le palais du roi, qui occupe le centre de ville, à l'extrémité d'une grande place, forme un carré long très-spacieux ; il est embelli de plusieurs édifices séparés pour loger le sérail du monarque : un homme qui auroit la témérité d'y entrer subiroit sur-le-champ la peine de mort ; la femme qui lui parleroit seroit conduite sur la place publique, avec son complice, pour y perdre la vie par un supplice

cruel. Une longue rue qui aboutit à la grande place de Loango, rassemble tous les matins quantité de marchands qui vendent du poisson, de l'huile, des grains, etc. Les maisons, excepté celles des seigneurs, n'ont ordinairement que deux ou trois étages; leurs meubles sont communément quelques vases d'argile, des calebasses, des nattes qui servent de lits, des paniers et autres ustensiles de peu de valeur.

Les habitans de Loango ont pour leur roi le même respect que pour leurs dieux : ces princes prennent en effet le titre de *samba* ou de *pango*, qui signifie *divinité*. Le souverain de Loango mange seul; et, par une ancienne loi qui défend, sous peine de mort, d'assister à ses repas, il n'a ni officiers, ni domestiques pour le servir. A certaines fêtes solemnelles le roi se montre dans tout l'éclat de sa grandeur. On élève dans la place publique un trône superbe d'où pend son armure enveloppée de riches étoffes; aux environs sont de grands éventails qu'on agite avec force et qui répandent une agréable fraicheur : devant le trône est un large tapis sur lequel les seigneurs sont assis en cercle,

ayant chacun à la main une queue de buffle qu'ils font voltiger pour augmenter le frais; le peuple occupe le reste de la place et se tient de bout. Dès que le roi est arrivé, les nobles font le *kilomba*, salut bisarre qui consiste en deux ou trois sauts en avant, et autant en arrière : le prince étend les bras, comme pour les recevoir; mais ils se prosternent à ses pieds, et se roulent plusieurs fois à terre pour marquer plus de respect. Ceux qui ont le plus de part à sa faveur posent les deux mains sur ses genoux et appuient leur tête contre son sein : les gens de qualité se donnent aussi quelquefois les uns aux autres le salut du kilomba, et le monarque lui-même ne dédaigne pas de le rendre à ses favoris. La soumission du peuple pour la noblesse est poussée aussi loin que celle des nobles pour le souverain. Les Nègres du commun se mettent à genoux quand ils en rencontrent dans les rues. Après la mort du roi, la couronne n'appartient point à son fils, mais à l'aîné de ses frères, ou aux enfans de ses sœurs.

Sur le simple soupçon d'un crime on conduit les accusés devant le juge : si le délit

ne peut être constaté par les voies ordinaires, on a recours à l'épreuve du *bonda:* on appelle ainsi une liqueur violente qui ne manque presque jamais de faire tomber en défaillance la personne que l'on soumet à cette espèce de question. Un prêtre (car dans ce pays-ci les ministres de la religion sont tous, ou sorciers, ou bourreaux, et souvent l'un et l'autre à la fois) fait prendre au coupable une pinte de ce breuvage, et jette devant lui des morceaux de bananier, en lui disant: « Tombe, si tu es criminel, ou tiens « toi bien, si tu es innocent ». Lorsque le criminel mérite la mort, le peuple le met en pièces, mais si la faute est légère, ou qu'on veuille le traiter avec indulgence, on lui fait avaler du contre-poison. Les innocens sont reconduits chez eux en triomphe et avec des acclamations. Vous pensez bien que le plus foible, c'est-à-dire, le plus pauvre, succombe infailliblement, et que cette épreuve est entre les mains des prêtres une machine puissante qu'ils dirigent à leur gré.

Le roi de Loango entretient une armée nombreuse qui le fait respecter de ses voisins; mais l'art de la guerre est inconnu chez

ces peuples barbares, ainsi que la discipline militaire : il en est de même dans le royaume de Congo. Les soldats ont des boucliers de cuir qui leur couvrent tout le corps, et ils savent manier la lance et le sabre avec autant de force que d'adresse : ces mêmes armes leur servent à la fois, et contre les ennemis, et contre les bêtes des forêts. La chasse du tigre et du léopard est un de leurs principaux amusemens. On suit ici l'ancien culte de Congo, dont ce pays a été démembré : on y ajoute la pratique de la circoncision, moins comme un acte de religion que par un principe de propreté. Les idées de ce peuple, sur la nature et le sort des ames après la mort, ne sont pas les mêmes partout, et s'accordent peu : ceux-ci les croient destinés à donner la vie à d'autres individus; ceux-là pensent qu'elles périssent avec le corps : le plus grand nombre admet l'existence d'une autre vie, mais sans aucune notion de cet avenir heureux, ou malheureux, qui, chez la plupart des nations policées, forme une barrière entre le cœur et la dépravation, entre l'homme et le crime. L'appui que trouve là vertu dans l'espérance

d'un éternel bonheur, la terreur qu'inspire aux méchans la crainte et l'aspect terrible d'une éternité de tourmens, sont également inconnus aux Nègres de Loango. On croit ici, comme à Congo, que peu de gens meurent de mort naturelle : ce barbare préjugé occasionne mille recherches odieuses qui font périr une foule d'innocens. Tout ce que l'ignorance et la barbarie peuvent inspirer à des hommes superstitieux s'observe ici aux funérailles ; on enterre avec les défunts des habillemens, des meubles, des femmes vivantes et des esclaves, pour les loger, les nourrir, les vêtir, les servir dans l'autre monde : plus le mort a été élevé en dignité, plus on immole de victimes.

A deux lieues de la capitale est la ville de Longeri, où les rois ont leur sépulture : ce lieu funèbre est environné de dents d'éléphans qui forment une espèce de palissade. Les principales provinces de ce royaume sont celles de Gobbi, de Setté, de Mayomba, de Piri, de Kilongo, de Kakongo et d'Angoi, situées à peu de distance de la côte : les mœurs de ces peuples sont à peu près les mêmes qu'à Loango. En général,

l'Africain bat sa femme, la fait travailler, et se repose. La ville de Mayomba, capitale de la province de ce nom, n'est qu'une grande rue, si voisine du rivage que dans les hautes marées les habitans sont obligés d'abandonner leurs maisons. De toutes les provinces du royaume, la plus agréable est celle Kakongo; sa situation, entre les ports de Loango et de Kapinga, lui procure toute sorte de commodités, et rend son commerce très-florissant. Le port de Kapinga, situé sur la rivière de Zaïre, et très-fréquenté des Européens, est dans le pays d'Angoi.

Quoique le nombre des femmes soit illimité chez tous ces Africains, et que plusieurs en aient huit ou dix, le commun des Nègres n'en prend que trois ou quatre qu'il peut congédier quand bon lui semble.

Après quelques heures de navigation nous apperçûmes à notre droite le cap de Lopez-Gonsalvo, qui doit ce nom à un capitaine portugais qui le découvrit.: ce n'est qu'une langue de terre étroite et basse, fort marécageuse, couverte de bois, et qui borne au midi le golfe de Guinée. Le rivage n'offre qu'une vingtaine de cabanes qui ne sont ha-

bitées qu'à l'arrivée des vaisseaux d'Europe. On trouve un peu au-delà du port une ville située sur une rivière nommée Olibato; c'est la principale habitation des Nègres, et la résidence d'un petit prince fort pauvre que les marchands européens ne laissent pas d'honorer du nom de roi. Les Hollandois font sur cette rivière un grand commerce d'ivoire, de cire, de miel et de bois de teinture. Le pays abonde en buffles, en éléphans, en dragons, en serpens : on y trouve aussi quantité de singes et de perroquets gris. Les vaisseaux s'y fournissent de bananes, d'ignames, de chair de porc, de volaille et de toute sorte de rafraichissemens. La côte est si remplie de poisson que d'un seul coup de filet on en prend quelquefois la charge d'une barque : les huitres n'y sont pas moins abondantes; on les voit pendre aux branches des arbres qui environnent la baie.

Au nord du port de Lopez est la contrée de Gabon, précisément située sous la ligne; elle est arrosée par une rivière du même nom qui a plus de quatre lieues de large à son embouchure. On y voit de petites îles,

dont quelques-unes sont habitées. Quoique ce pays soit peu considérable, il ne laisse pas d'offrir des détails de mœurs assez singulières. Quelque passion que ces peuples aient pour l'eau-de-vie, ils n'en boivent jamais sur nos vaisseaux avant que d'avoir reçu quelques présens qui les y engagent : s'ils font eux-mêmes quelques présens aux étrangers, ce n'est qu'à condition qu'ils recevront le double de qu'ils donnent ; si on ne les satisfait pas sur le champ, ils ne rougissent pas de les reprendre. Ce procédé ne blesse que les loix de l'honnêteté : en voici un qui blesse les loix de la nature : les mères reçoivent ouvertement les caresses de leurs fils, les filles celles de leurs pères : en général, toutes les femmes y sont d'une telle lubricité, occasionnée sans doute par l'ardeur du climat, qu'elles préviennent les désirs et les sollicitations des hommes. Les deux sexes ont la peau cicatrisée d'un grand nombre de figures bisarres. Les hommes se croient merveilleusement parés lorsqu'ils peuvent faire emplette de quelques mauvais habits de matelots, ou d'une vieille perruque : la manière dont ils les portent

les rend singulièrement horribles; ils ne sont pas dans l'usage de boire en mangeant; mais après les repas, ils prennent plaisir à s'enivrer de vin de palmier, ou d'un mélange de miel et d'eau qui ressemble à notre hydromel : lorsque l'ivresse commence à les échauffer, la moindre dispute les met aux mains; le roi lui-même entre à coups de poingt dans la mêlée. L'univers n'a point de nation plus barbare, ni plus misérable : chacun y vit pour soi-même, sans s'embarrasser ni de ses dieux, ni de ses prêtres, ni de ses rois; cependant ce peuple stupide a l'imbécilité de se croire heureux: il y a plus; il l'est en effet, puisqu'il croit l'être.

La côte d'Angra, au nord de Gabon, n'a de remarquable qu'une rivière et une baie du même nom, avec les petites îles de Corisco, dont la plus grande n'a pas plus de huit lieues de circonférence : les Portugais les ont ainsi nommées à cause des fréquens et terribles éclats de tonnerre qui s'y firent entendre, lorsqu'ils en firent la découverte. Depuis la baie d'Angra, en remontant toujours au nord, on rencontre suc-

cessivement plusieurs plages peu connues. Les peuples qui habitent les bords de cette rivière, et ceux de Rio-Del-Rey, qui est plus à l'occident, font quelque commerce avec les Européens; ils n'ont pas plus de scrupule de vendre leurs parens que les Européens de les acheter. Les Hollandois en tirent aussi du corail bleu, production commune dans ce pays. On nomme Ambozi la contrée qui sépare ces deux rivières : on la distingue aisément par la hauteur de ses montagnes, dont quelques-unes sont aussi élevées que le Pic de Ténérif. Depuis Rio-Del-Rey jusqu'au cap Formose, nous côtoyâmes le rivage en ligne droite, de l'orient à l'occident. On y voit un grand nombre de villes et de villages dont les habitans ne diffèrent des autres Nègres que par le plus ou le moins de stupidité, de barbarie et de superstition : on trouve les mêmes mœurs depuis le cap Formose jusqu'à la rivière de Benin : le royaume, et la capitale de ce nom, sont situés au nord de Loango; la capitale est éloignée de la mer d'environ soixante lieues. Nous y arrivâmes par une rivière que les Portugais ont appelée Rio-

Formose, au bord de laquelle cette ville est bâtie, et qu'on nomme aussi la rivière de Benin; son embouchure, dans sa plus grande largeur, a sept ou huit lieues : la multitude de ses bras forme un grand nombre d'îles, parmi lesquelles il s'en trouve de flottantes et d'autres qui ne sont couvertes que d'arbustes et de roseaux.

CHAPITRE XXXIV.

De Benin, d'Ardra, de Juida et de la Côte-d'Or.

Nous remontâmes le fleuve de Benin pour arriver à la capitale, qui dans le pays porte le nom d'OEdo, mais que les Européens appellent Benin; elle est située au milieu d'une plaine délicieuse, dans une circonférence de plusieurs lieues. Les rues y sont d'une largeur extrême; les maisons, uniformes et dans un même alignement, n'ont qu'un étage. Le palais du roi occupe une immense étendue; c'est un amas confus de bâtimens, de cours, de magasins, de galeries, d'écuries, etc. Le prince se montre rarement à ses sujets; mais quand il paroît en public, c'est avec la plus grande magnificence; il est précédé et suivi de tous les seigneurs de sa cour : on voit à la tête du cortège une

troupe de nains et de muets conduisant des léopards, des tigres et d'autres animaux enchaînés; la cérémonie se termine ordinairement par la mort de douze esclaves qu'on sacrifie à la gloire du monarque. Le roi de Benin, en montant sur le trône, fait mourir tous ses frères, afin d'assurer la tranquillité de son règne : pour ne pas répandre le sang royal, on prend la précaution de les étouffer, après leur avoir fermé la bouche, le nez et les oreilles. Lorsque le monarque sent sa fin approcher, il nomme à son ministre de confiance celui de ses fils qui doit lui succéder; c'est un secret qui se garde inviolablement jusqu'à la mort du prince régnant; mais dès qu'il est expiré, le ministre le révéle au général des troupes que quelques Européens appellent le grand maréchal de la couronne : celui-ci se le fait répéter plusieurs fois, demande si on ne se trompe pas, et quand on s'est bien assuré de la volonté du défunt, il va s'enfermer dans sa maison. Alors il fait venir le prince qui est destiné à régner, il lui ordonne de se rendre chez le grand-maréchal pour le prier de donner un maître à l'état. Lorsque tout

tout est réglé pour la proclamation, le prince se met à genoux, et on lui déclare les ordres du feu roi : sur-le-champ il est revêtu des marques du pouvoir suprême ; il reçoit les hommages des grands et du peuple. Les grands officiers de la couronne sont distingués par un cordon de corail qui équivaut à nos ordres de chevalerie : quoiqu'ils portent le nom de corail, ils ne sont composés que d'une terre cuite qui ressemble moins à du corail qu'à de la brique. Une loi qui fait infiniment d'honneur à l'humanité du peuple de Benin, c'est celle qui accorde une subsistance convenable aux pauvres que les infirmités ou la vieillesse rendent inhabiles au travail ; l'état les nourrit gratuitement ; aussi l'on ne rencontre dans les rues aucun mendiant.

L'incontinence est ici un vice général ; mais autant ces peuples évitent les obscénités trop grossières dans les conversations, autant ils aiment les équivoques. La pluralité des femmes, l'obligation de s'en abstenir pendant leur grossesse, l'espèce d'opprobre attaché à leur stérilité, ce qu'elles doivent observer dans leurs infirmités périodiques, les

incisions faites sur le corps des enfans, la pratique de la circoncision commune aux deux sexes, l'adoration des divinités subalternes, la correspondance des prêtres avec les démons, leur consultation dans les maladies, les lamentations funèbres, l'enterrement des vivans avec les morts, en un mot toutes ces erreurs grossières, ces pieuses folies, ces croyances extravagantes, ces dogmes absurdes, ces rits, ces sacrifices barbares par lesquels tant de peuples s'imaginent honorer la Divinité et lui plaire, ces preuves toujours existantes de la foiblesse et de l'insuffisance de la raison, ne sont pas des usages particuliers au seul royaume de Benin : on les a vus établis sur presque toutes les côtes de l'Afrique; mais voici des usages plus spécialement pratiqués dans ce pays.

La mère de deux jumeaux éprouve, suivant les lieux, un sort différent. A Benin, et dans la plupart des autres villes, ces sortes d'accouchemens sont regardés comme un heureux augure; mais dans quelques provinces, et sur-tout dans la ville d'Arobo, on sacrifie la mère et les deux enfans. Ce que

nous avons dit des Indiens du Malabar et du Gange n'approche pas de la barbarie des Nègres de Benin à la mort de leur roi. Il n'a pas plutôt fermé les yeux qu'on ouvre une grande fosse dont le fond est très-large, et l'entrée fort étroite : on y jette d'abord le corps du monarque ; on y précipite ensuite, à la vue d'un peuple innombrable, une multitude de domestiques, de femmes et d'esclaves qui remplissent toute l'immensité de ce vaste et horrible caveau : l'exécution faite, on en bouche l'ouverture. Le lendemain on revient au même lieu ; on ôte la pierre ; on demande à ces malheureux s'ils ont rencontré le roi : au moindre cri qu'ils font entendre on referme le tombeau ; la même cérémonie se continue pendant plusieurs jours jusqu'à ce que l'on se soit assuré par leur silence de la mort de toutes ces victimes : alors l'héritier du trône se transporte dans cet endroit, y fait porter quantité de viande et de vin de palmier, et régale tout le peuple. La fin de cette fête est aussi barbare que son commencement : ces gens, échauffés par les vapeurs du vin, courent dans toutes les rues et massacrent tout ce qu'ils

trouvent ; ils coupent la tête à ceux qu'ils ont tué, et portent leurs corps au fatal caveau comme une nouvelle offrande que la nation fait à son roi. La fête anniversaire, consacrée à l'honneur des morts, a cela de particulier qu'on leur sacrifie, non-seulement des animaux, mais encore des victimes humaines : l'usage veut qu'on immole dans ces occasions vingt-cinq hommes qui sont ordinairement des criminels condamnés à mort ; si ce nombre ne se trouve pas dans les prisons, on enlève indifféremment, pendant la nuit, les premières personnes qu'on rencontre : les riches peuvent se racheter en donnant aux prêtres une certaine somme d'argent ; ce n'est pas un des moindres revenus du clergé.

Pendant notre court séjour à Benin nous y avons vu arriver des Européens en très-grand nombre et des commerçans d'Overri, de Gabon, d'Angra, d'Ambozi, des îles du Corisco, de Saint-Thomas, du Prince, de Fernando, et des pays qu'arrosent les rivières de Kalabar, de Bandi, Del-Rey ; toutes ces îles et rivières, ainsi que toutes les villes dont nous venons de parler, sont

au midi et à l'orient de Benin : il y vient aussi des marchands d'Offra, d'Hassem, et de toutes les parties du royaume d'Ardra, qui est situé à l'occident. Ce pays-ci est sur-tout intéressant pour les François à cause des anciennes liaisons avec notre compagnie des Indes, et des relations de commerce qu'il y a eu entre les deux nations ; elles se sont envoyées réciproquement des ambassadeurs. Louis XIV n'a pas dédaigné de recevoir les députés de la cour d'Ardra avec tout l'éclat qui environnoit la majesté d'un roi de France : le Nègre Mathéo, ambassadeur d'Ardra, fut conduit au Louvre par le maître des cérémonies dans les carosses du roi, et ses enfans dans ceux de la reine ; il regarda avec une attention particulière la magnificence des habitans ; mais quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il en pensoit, il répondit : « Je viens voir le roi ; il est bien « au-dessus de toutes ces choses-là ». C'est ainsi qu'il savoit employer la flatterie qu'il disoit être la monnoie de toutes les cours. On vint avertir l'ambasseur de se rendre à la salle d'audience. Ce Nègre passa à travers une foule de gens distingués dont les

appartemens étoient remplis : ce ne fut pas sans peine qu'il arriva au pied du trône. Mathéo fit trois révérences profondes depuis l'entrée de la galerie jusqu'à l'estrade où étoit le fauteuil de sa majesté : il y monta avec ses enfans ; ils se prosternèrent, ainsi que lui, au pied du trône : il éleva un peu la tête pour commencer son compliment qui étoit en langue portugaise. Le roi le fit lever, et s'appercevant qu'il tenoit un papier à la main, avec quelques marques de timidité et d'embarras, il donna ordre de lire à haute voix cette harangue, qui étoit traduite en françois.

Notre vaisseau resté à la rade près du cap Formose nous attendoit à l'embouchure de la rivière de Benin. Nous descendîmes ce fleuve dans des canots, et ayant remis à la voile, nous vînmes débarquer au royaume de Juida ; c'est le nom que les François donnent à un pays qui n'occupe que seize lieues de côtes ; et environ douze dans les terres. Les Anglois l'appellent Whida ; les Hollandois Fida. Cette contrée est une des plus fréquentées par les Européens, des plus cultivées par les Nègres, des plus peuplées,

des plus fertiles, des mieux policées, et dont les mœurs, les loix, la religion, les coutumes, les usages offrent des détails plus curieux, plus singuliers. Rien au monde ne peut être comparé à la beauté du pays : les arbres, d'une grandeur singulière, se couvrent dans toutes les saisons d'un superbe feuillage ; les campagnes, arrosées de plusieurs rivières et d'une grande quantité de ruisseaux, sont ornées de palmiers, de tamarins, d'orangers, de figuiers, de bananiers. Le sol s'élève insensiblement depuis le rivage jusqu'à dix ou douze lieues, et forme un vaste amphithéâtre, où, de chaque point, les yeux se promènent jusqu'à la mer. La multitude des villages qui se présentent dans un si grand espace, les bosquets dont ils sont environnés, l'aspect de l'Océan, offrent la plus belle perspective qu'on puisse imaginer. Avec très-peu d'étendue, le royaume de Juida ne laisse pas de contenir vingt-six provinces qui tirent leurs noms de leurs principales villes ; elles ont chacune un souverain particulier : le roi, qui n'est que leur chef, gouverne sur tout la province de Sabi, dont la capitale, nommée aussi Sabi ou Xa-

vier, l'est en même tems de tout le royaume; elle est située à quatre petites lieues de la mer, au milieu d'une grande plaine; c'est la résidence du roi et des facteurs européens. Chaque famille occupe un terrain environné de murs, et remplis d'un nombre de cabanes proportionné à celui des habitans. Tous ces enclos sont séparés par des espaces, auxquels on pourroit donner le nom de rues, s'ils étoient moins étroits; car à peine deux personnes peuvent y passer de front. Le palais du roi occupe un emplacement très-spacieux, fermé de murs et défendu par de petites tours rondes qui servent de logement à ses gardes: les appartemens sont commodes et agréables, bien ornés et bien distribués; celui des femmes est dans un quartier séparé, mais enfermé dans la même enceinte. Si l'on en croit les habitans, elles ne sont pas moins de deux ou trois mille, toutes destinées, ou aux plaisirs, ou au service du monarque: celles que le prince honore d'une affection particulière se tiennent à genoux autour de lui; dans cette posture, elles s'efforcent de l'amuser par leur entretien: s'il en trouve une qui excite ses désirs, il la tou-

che doucement, frappe avec les mains, et ce signal avertit les autres de se retirer; elles attendent qu'il les rappelle ou qu'il en demande d'autres, et une nouvelle scène amène de nouveaux plaisirs. S'il sort de son palais, ce qui lui arrive rarement, son cortège n'est composé que de ses concubines : les hommes ne peuvent ni en approcher, ni les regarder; un Nègre qui toucheroit une femme du roi, soit volontairement, soit par hasard, seroit condamné sans pitié à l'esclavage ou à la mort. Les maisons des grands et des riches particuliers de Juida, ont, à proportion, les mêmes ornemens que celle du souverain. A l'imitation des Européens qui ont porté le luxe dans ce royaume, ils ont des cuisiniers habiles instruits dans nos comptoirs : léurs tables sont servies avec la même propreté que les nôtres; ils ont, comme nous, l'usage des vins d'Espagne, de Canarie, de Madère et même de France. La monnoie courante est la poudre d'or et cette sorte de coquillages dont nous avons déja parlé plus d'une fois, sur-tout à l'article des îles Maldives. Les Malais viennent aussi trafiquer sur cette côte, où ils se rendent par

terre en traversant toute l'Afrique ; ils sont trois mois à faire ce voyage, et apportent avec eux des marchandises de l'Inde qu'ils tirent de l'Arabie : on les croit originaires de la presqu'île de Malaca.

Nous ne parlerons ni de la figure, ni de la taille, ni du caractère des Nègres de Juida ; ils diffèrent peu des autres Africains de la même latitude ; ils sont pourtant plus polis, plus sociables, plus généreux, plus respectueux envers leurs supérieurs ; ils regarderoient comme un crime de s'asseoir, ou même de se tenir debout en leur présence. L'usage est de se mettre à genoux quand ils passent ou qu'ils leur parlent : c'est dans la même posture que les enfans paroissent devant leur père, et les femmes devant leur mari : le supérieur fait une réponse obligeante, bat doucement des mains, et se retire avec un salut de protection. Deux personnes d'égale condition se jettent à genoux quand elles se rencontrent, se saluent en battant des mains, et forment des vœux pour leur santé et leur bonheur mutuel ; elles se retrouveroient vingt fois le jour, qu'elles ne manqueroient jamais à cette po-

litesse. Les Chinois eux-mêmes ne portent pas plus loin les formalité du cérémonial, et ne les observent pas avec plus de rigueur.

Le sexe est ici d'un tempérament si voluptueux que la sévérité des loix seroit une foible barrière contre l'incontinence : celles qui se destinent publiquement à la prostitution se tiennent sur les grands chemins dans de petites cabanes qui ne servent qu'à cet usage ; elles sont obligées de s'y trouver à leur tour, certains jours de la semaine pour se livrer aux passans : le prix ordinaire de leurs faveurs est de trois petites coquilles qui peuvent valoir ensemble un liard de notre monnoie. Les dévotes de distinction, quand elles sont au lit de la mort, font acheter des filles pour servir gratuitement dans ces lieux de débauche ; elles croient qu'il est aussi méritoire de contribuer aux plaisirs des pauvres que de les assister dans leurs besoins. Les femmes commencent de bonne heure à être mères, et cessent bientôt d'être propres à la génération ; mais leur nombre surpasse tellement celui des hommes dans cette partie de la Guinée, que, quoiqu'en général, elles soient peu fécon-

des, on y voit des pères qui ont jusqu'à deux cents enfans. Un Nègre, de quelque considération qu'il soit, qui n'en a que cinquante, se plaint de son sort. On ne s'étonnera pas que la population soit prodigieuse dans un pays où la propagation de l'espèce humaine est l'unique but du plaisir qu'elle procure, où les plus belles années d'une fille ne se passent pas à attendre un mari que souvent elle ne peut avoir, où le désir d'être réputée vierge sans renoncer à la volupté, ne détruit point le principe de la génération, où une femme qui ne fait point d'enfans avec un homme a le droit d'en prendre un autre qui puisse la rendre féconde.

Le grand serpent est la principale divinité du pays. On ignore l'origine d'un culte si singulier : les Nègres racontent que ce serpent ne pouvant supporter son pays natal à cause de la méchanceté des habitans, le quitta pour venir demeurer parmi eux ; ils le reçurent, vous disent-ils, avec les plus grands honneurs, l'enveloppèrent avec un tapis de soie et l'emportèrent dans un temple. On institua des prêtres pour en avoir soin ; on consacra les plus belles filles à son

service : bientôt ce nouveau fétiche l'emporta sur toutes les anciennes divinités. La postérité de ce noble animal s'est fort multipliée ; mais dans le nombre, il y en a toujours un qu'on regarde comme le chef ; on lui rend des hommages particuliers. Le peuple croit que c'est celui qui a été divinisé, il le regarde comme l'auteur de tous ceux qui existent. Lorsqu'il vient à mourir, les prêtres, pour ne rien diminuer de cette vénération, lui en substituent adroitement un autre de la même grandeur. Il est logé magnifiquement, nourri des mêts les plus délicats, servi de la main des plus jolies filles : le roi lui fait des présens très-riches. Les prêtres ne négligent rien pour entretenir une crédulité qui les met en état de satisfaire à la fois leur incontinence et leur avarice ; ils sont venus à bout de persuader aux habitans que, dans un certain tems de l'année, l'animal conçoit de l'inclination pour de jeunes filles, et c'est toujours aux plus belles qu'il s'adresse. Pour annoncer son amour, il leur apparoît, pendant la nuit, les touche du bout de sa queue, leur inspire une fureur qui peut être comparée à celle des bacchan-

tes ; elles brisent ou déchirent tout ce qui leur tombe sous la main, se dépouillent de leurs vêtemens, poussent des hurlemens affreux, se jettent sur les passans, et obligent leurs parens à les séquestrer de la société: c'est le moment où les prêtres les attendent. On les mène dans une maison bâtie à ce dessein près du temple ; elles y restent enfermées avec eux jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur bon sens : cette guérison est plus ou moins longue suivant le degré d'affection qu'elles ont inspiré à la divinité ou à ses ministres. Pendant ce tems-là les parens leur envoient tout ce qui leur est nécessaire, et pour leur subsistance, et pour celle des prêtres chargés de cette importante cure. Lorsqu'une fille n'a pas encore été attaquée par le dieu reptile, soit qu'elle n'ait eu aucun goût pour les prêtres, soit qu'elle ait échappé à leur vigilante lubricité, ils tâchent d'avoir avec elle un entretien secret, et séduisent avec tant d'art l'esprit crédule de cette jeune innocente qu'ils lui persuadent de contrefaire la folle : dès ce moment elle est en leur pouvoir ; l'autorité que leur donne leur caractère empêche qu'on ne ré-

vèle leurs fourberies. La plupart de ces filles s'en trouvent d'ailleurs assez bien pour n'avoir aucun intérêt à les découvrir. Il y a toujours quelques Nègres de bon sens qui n'en sont pas la dupe ; mais ils se contentent d'en rire en secret ; car il ne seroit pas sûr pour eux de vouloir détromper le peuple. Les deux sexes sont également employés au service de la religion.

Voici ce qui s'observe dans la réception des femmes dans l'ordre du sacerdoce. Les vieilles, armées de massues, sortent du temple, vont dans la ville et parcourent les rues en criant : *Arrêtez et prenez.* Toutes les jeunes filles, depuis huit ans jusqu'à douze, qu'elles peuvent enlever leur appartiennent de droit, c'est-à-dire, pour l'usage des prêtres. Ces vieilles furies conduisent dans leur cabane leurs jeunes proies, enferment ces novices, les instruisent, et leur impriment sur le corps les marques du grand serpent : cette dernière opération cause à ces petites créatures des douleurs très-vives, et leur fait pousser des cris violens. Lorsqu'on les croit assez savantes, et que leurs plaies sont guéries, on les renvoie chez leurs parens ;

en les avertissant que le dieu qui les a marquées leur fera souffrir les tourmens les plus cruels, si jamais elles révèlent ses mystères. A quatorze ans on pense à les unir avec le grand fétiche dont elles deviennent en même tems, et les épouses, et les prêtresses. Après les avoir ornées des plus belles parures, on les mène durant la nuit dans un caveau, où elles trouvent de jeunes dieux-serpens (de jeunes prêtres) qui les épousent par commission. Pendant que le mariage se consomme, les autres prêtresses dansent et chantent au son des instrumens pour empêcher d'entendre ce qui se passe.

Par l'ordre de succession établi dans la maison régnante, le royaume passe à l'aîné des fils. Aussitôt qu'il est né, on le transporte sur la frontière pour y être élevé comme un simple particulier, sans aucune connoissance, ni de sa naissance, ni de son rang : ceux à qui on le confie l'élèvent comme leur enfant. Le prince qui occupoit le trône au commencement de ce siècle gardoit les pourceaux d'un Nègre qu'il prenoit pour son père, lorsque les grands vinrent le reconnoître pour leur souverain. Dès que la mort

mort du roi est publiée, les loix, l'ordre, le gouvernement restent comme suspendus jusqu'au couronnement de son successeur: c'est un signal de liberté, ou plutôt d'anarchie, pour toute la nation; ceux qui ont des haines ou d'autres passions à satisfaire, prennent ce tems de licence pour commettre toute sorte d'excès: le vol, la vengeance, le viol, l'assassinat, sont impunis: les grands et les Européens n'osent sortir qu'avec de nombreuses escortes; tous les gens sensés se renferment dans leurs maisons.

Le premier soin du nouveau roi est de faire inhumer le corps de son père, avec lequel on enterre, comme dans toutes ces cours barbares, des femmes, des officiers, et des esclaves tout vivans. Le favori du prince subit le premier ce sort cruel. L'état de cet homme est fort étrange: il n'est revêtu d'aucun office à la cour; il n'a pas même la liberté d'y entrer, si ce n'est pour y demander quelque grace. Il s'adresse au grand pontife qui en informe sa majesté: toutes ses demandes lui sont accordées; mais il a soin de n'en faire que de justes: il a d'ailleurs quantité de droits qui lui attirent beaucoup

de distinction; il est exempt de toute sorte de taxes et de travaux. Dans les marchés il prend tout ce qui convient à son usage: cette liberté, jointe aux témoignages de respect qu'il reçoit des peuples, rendroit sa vie fort heureuse, si elle n'étoit sans cesse empoisonnée par l'idée du sort affreux qui le menace; car sa tête est toujours la première qui tombe après la mort du roi. Le souverain de Juida ne mange jamais en présence de ses sujets : personne ne sait en quelle partie de son palais il passe la nuit.

Il y a environ trente ans que le royaume de Juida éprouva une révolution, qui, sans apporter de grands changemens dans l'administration de l'état, a fait passer cette monarchie sous la domination d'un nouveau maître. Truro-Audati, roi de Dahomay, prince voisin qui venoit de subjuguer le pays d'Ardra, entreprit de réduire sous sa puissance toute cette partie de la Guinée que les Européens appellent la *côte des Esclaves :* il la subjugua en effet et presque sans résistance. Le pays de Dahomay, dont le souverain a réuni les états voisins à sa coucouronne, est situé dans les terres à soixante

lieues de la côte : les habitans y mangent leurs prisonniers ; ils en exposent la chair dans les lieux publics. Persuadés que leurs divinités sont aussi cruelles qu'eux, ils leur immolent des victimes humaines. Les terres sont ici très-fertiles ; elles produisent annuellement plusieurs moissons.

Nous nous sommes peu arrêtés sur les lieux que nous avons parcourus depuis la rivière de Volta, où commence la Côte-d'Or, jusqu'au cap d'Apollonia, où elle finit. Cet espace, qui est de cent dix lieues, offre un grand nombre d'habitations qui bordent le rivage de la mer ; elles sont possédées par des Européens et par des Nègres : les unes forment de petits royaumes ; les autres se gouvernent en république. Les François, les Anglois, les Hollandois y ont bâti des forts et des comptoirs. Le pays tire son nom de la grande quantité d'or qu'il produit. Les habitans n'ont d'ailleurs rien qui les distingue des autres Nègres. Les productions ne diffèrent point de celles des autres parties de la Guinée. L'embouchure de la Volta est étroite et difficile à son en-

trée : cette rivière sépare la Côte-d'Or de celle des Esclaves.

Au bout de quelques jours nous mouillâmes près de Soko, place autrefois assez considérable dans le royaume d'Akra ; elle est encore aujourd'hui une des plus peuplées de la côte : les autres villes sont le grand Akra, capitale de tout le royaume, bâtie dans l'intérieur de l'Afrique ; le petit Akra et Orsoko. L'habillement des Akréens, dont la couleur est d'un cuivre bronzé tirant plus sur le noir que sur le jaune, est assez différent de celui des autres peuplades pour mériter que nous en donnons ici la représentation : les hommes ont une ceinture qui, tantôt est de cuir artistement tressé, tantôt consiste en une chaîne de rangs de corail affermis sur les hanches. Au travers de cette ceinture ils font passer une bande de coton de toile d'une demi-aune de large et deux aunes de long : ils l'entrelacent dans leurs jambes, et font ensorte que les deux bouts pendent de la ceinture devant et derrière. Plus bas pend le bout de derrière, mieux ils se croient mis. Cette couverture destinée

g e
te-d'Or de

us mouillâ:
s assez con-
ra ; elle est
s peuplées
t le grand
ume, bâtie
petit Akra
réens, dont
tirant plus
ez différent
ur mériter
sentation :
, tantôt est
ôt consiste
l affermis
cette cein-
é coton de
t deux au-
leurs jam-
eux bouts
t derrière.
re, mieux
e destinée



AKRÉEN.

à couv
a été l
puisqu
roit p
d'une
me fo
veux ,
penda
leurs
sujetti
frent
barbe
lent a
bras u
me de
laiton
fois q
gnet.
gues ,
gues
brace
la tê
Ce
ples
tendr
pude

à couvrir leur nudité, et qui probablement a été le premier habillement de ce peuple, puisqu'une seule feuille de bananier suffiroit pour leur en tenir lieu, est parmi eux d'une nécessité indispensable pour tout homme formé. Ils se font tous couper les cheveux, ou plutôt se rasent la tête à nu; cependant ils conservent quelques parties de leurs cheveux de manière à pouvoir y assujettir des lames de cuivre; ils ne souffrent d'ailleurs ni poils sur leurs corps, ni barbe au menton; ils l'arrachent ou l'épilent avec beaucoup d'adresse: ils portent aux bras une grande quantité d'anneaux, et même de bracelets, d'ivoire, de cuivre ou de laiton; ils en ont jusqu'à dix ou douze à la fois qui coulent négligemment jusqu'au poignet. Leurs doigts sont aussi garnis de bagues, principalement les pouces; ces bagues sont faites des mêmes métaux que les bracelets: ils ne portent aucun bonnet sur la tête.

Ce que les voyageurs nous disent des peuples qui vont tout nu doit toujours s'entendre en exceptant cette ceinture, tant la pudeur est gravée par la nature dans le

cœur même des peuples les moins civilisés ! Je suis persuadé que l'usage de cet habillement, s'il n'a pas eu lieu de tout tems, comme tout le fait présumer, a du moins précédé de long-tems l'arrivée d'aucun Européen dans ces contrées : ils ont outre cela un grand pagne qui est une pièce d'étoffe de trois aunes de long sur trois aunes de large ; celle-ci leur sert la nuit de couverture, le matin de robe de chambre, et d'ornement pendant le jour : lorsque la matinée est fraiche ils s'y enveloppent entièrement, et ne laissent à découvert qu'un bras ; mais pendant le jour il seroit contre l'usage, et d'ailleurs très-incommode, d'avoir la moindre couverture sur la partie supérieure du corps. Ils laissent pendre leur pagne par en bas, en le passant, par la ceinture, du côté gauche ; mais comme il ne tient pas ferme, ils le relâchent pour peu qu'ils s'agitent, et sont sans cesse obligés de le raffermir : souvent ils l'affermissent et le relâchent, par une espèce d'amusement, tel que le jeu de nos dames avec l'éventail : c'est le plus ou le moins d'aisance de ces Indiens qui décide de la

sorte d'étoffe qu'on emploie à ces pagnes.

Nous fûmes ensuite à Scindo, comptoir anglois dans le royaume d'Angouna, dont Baraku est la capitale. De-là, après avoir laissé à notre droite le grand et le petit Akron, nous découvrîmes le cap Corse. Le grand Akron est une espèce de république; l'autre est un petit état qui entretient, avec le premier, une parfaite union, sous la protection des Nègres de Fantin; ce dernier pays a environ dix lieues sur la côte : on y trouve un grand nombre de villes, de villages et de forts. Les villes principales sont Anikan, Anamabo, le grand et le petit Cormantin, sans compter la capitale qui donne son nom à toute cette contrée. Le souverain est une espèce de doge dont le pouvoir est resserré par l'autorité d'un conseil de vieillards. Enfin, nous arrivâmes au cap Corse, dans le royaume de Fetu, où sont situés une ville et un fort anglois qui porte le nom du cap : il est sur un grand rocher qui s'avance dans la mer; c'est un des plus beaux et des mieux fortifiés de toute la côte.

Au bout de quelques jours de navigation

nous doublâmes le cap des trois Pointes, et le même jour nous entrâmes dans le pays d'Axim : c'étoit autrefois un royaume puissant qui avoit soumis la plupart de ses voisins ; il est gouverné aujourd'hui par une espèce de sénat. La rivière d'Axim passe au milieu de la capitale qui porte le même nom ; elle est à peine navigable pour les canots ; mais son sable est tout chargé d'or. Les Nègres en remplissent des callebasses : lorsqu'ils en ont une quantité suffisante, ils en mettent dans un vase plusieurs poignées, et, le tenant dans la rivière, ils le remuent avec la main ; les parties les plus légères sont emportées par le courant de l'eau ; ce qui reste est une poudre jaune et pesante, dans laquelle il se trouve quelquefois des grains assez considérables Cet or est ordinairement fort pur ; il passe pour le meilleur de la côte ; mais les Nègres y mêlent toujours beaucoup de cuivre. Tout ce pays est couvert de forts et de châteaux européens. Les habitations des Nègres sont dans l'intérieur des terres. Si l'on en croit les naturels du pays, les états situés derrière la côte se divisent en vingt-neuf ou trente sou-

veraintés qu'ils nomment par leur nom. On sait qu'on y trouve beaucoup d'or, que les habitans le tirent du sein de la terre ou des rivières dont ils lavent le sable, et que les chemins qui conduisent à ces différentes contrées sont infestés de voleurs qui font acheter fort cher la liberté du commerce. Les femmes de la Côte-d'Or passent pour être les plus jolies Nègresses de la Guinée: on va jusqu'à les comparer à nos Provençales pour la vivacité et pour l'esprit; elles parlent vite et beaucoup, et sont également intéressées et libertines; elles vendent cher leurs faveurs aux Européens, sur lesquels elles savent prendre un empire absolu, tant elles sont fines et engageantes : tous leurs soins se rapportent à plaire, à quoi elles réussissent sur-tout par leur extrême propreté et par leur amour pour le plaisir. A l'arrivée des Portugais, elles ne connoissoient, ni les habits, ni la parure; elles étoient alors bien loin de penser que le moyen le plus capable d'exciter les désirs, est de cacher ce qui les fait naître. Mais voyant que leur nudité dégoûtoit les Européens, elles commencèrent à couvrir les

endroits où elle paroissoit la plus choquante : elles s'accoutumèrent ensuite à arranger leurs cheveux, à les couvrir de bijoux; elles portèrent des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets, de petites ceintures, des anneaux aux pieds, aux jambes, aux genoux. Il y a de ces femmes qui préfèrent la prostitution publique à l'état du mariage.

Voici de quelle manière elles sont initiées à cette honteuse profession. On les conduit dans une grande place; là, un jeune garçon, au-dessous de l'âge viril, feint de les caresser, aux yeux de tout le monde, pour faire connoître qu'à l'avenir elles doivent recevoir tous ceux qui se présenteront à elles. Il y a peu de villes sur la Côte-d'Or où il n'y ait au moins deux ou trois habitations remplies de créatures de cette espèce : la plus grande affliction qui puisse arriver aux habitans est de les perdre. Lorsque les Hollandois d'Axim ont quelques démêlés avec les Nègres, la meilleure voie pour les ramener à la raison est de leur enlever leurs *abèlerés*, nom qu'on donne ici aux filles publiques : la nouvelle n'en est pas plutôt répandue que les jeunes gens vont déclarer à leurs

chefs que s'ils ne s'arrangent pas pour les délivrer, ils prendront leurs femmes et s'en amuseront en attendant; cette menace ne manque jamais son effet. Parmi d'autres usages il s'en pratique un ici, à la mort des rois, dont nous n'avons encore vu d'exemple nulle part. Pour honorer le monarque défunt, outre les femmes, les officiers, les esclaves, et toutes les autres victimes humaines, on achète des vieillards qui n'ont plus la force de travailler; on les tourmente cruellement, et pour terminer leur vie d'une manière plus horrible, on leur fait trancher la tête par un enfant de sept à huit ans: la foiblesse de l'exécuteur, qui peut à peine soutenir le sabre, fait ordinairement durer cette boucherie pendant plus d'une heure, et cette barabarie passe ici pour un acte de religion. Les Européens n'ont rien négligé pour faire cesser ces affreuses coutumes: les Hollandois emploient la force pour les proscrire dans l'étendue de leur jurisdiction.

Voici d'autres usages moins révoltans et aussi singuliers. Quand on reçoit la visite d'un étranger, on lui présente trois fois la

main, en faisant craquer chaque fois le doigt du milieu : après les premiers complimens, les femmes se hâtent d'apporter de l'huile de palmier, et frottent de cette espèce d'essence toutes les parties du corps de leur hôte. On regarde comme une galanterie, et même comme une marque de magnificence, de laisser tomber, en buvant, de la liqueur sur son menton, sur sa poitrine, sur ses habits : on aime à voir autour de soi des ruisseaux de vin. Les matelots prennent volontiers part à cet amusement. Ces gens ont toutes les semaines un jour de repos qu'ils observent avec autant de soin que les Turcs le vendredi, les Juifs le samedi, et nous le dimanche. L'or et le sel sont presque les seules marchandises qui se vendent sur cette côte : c'est avec ce même or que les Anglois ont frappé ces pièces de monnoie auxquelles ils ont donné le nom général du pays où on le trouve. Les guinées d'Angleterre sont à peu près du même poids et de la même valeur que nos louis. Les Nègres creusent des trous dans la terre près des lieux où l'eau tombe des montagnes, et l'or y est arrêté par sa pesanteur:

alors ils en tirent le sable, le lavent et le passent jusqu'à ce qu'ils y découvrent quelques grains.

On distingue ici trois sortes d'or, le fétiche, les lingots et la poudre. L'or fétiche est fondu, ou travaillé en différentes formes pour servir de parure aux deux sexes: rien n'est si commun parmi les naturels du pays que ces sortes d'ornemens; dans les danses publiques, on voit les femmes chargées de ce métal. Les lingots sont des morceaux de différens poids, tels, dit-on, qu'on les trouve dans la mine; mais ils sont très-sujets à l'aliage. Le sel produit des richesses incroyables aux Nègres de cette côte: cette seule marchandise y attire tous les peuples de l'intérieur de l'Afrique; dans les contrées qui fournissent le plus d'esclaves, on donne deux hommes pour une poignée de cette denrée. Les Nègres creusent des trous dans lesquels on fait entrer l'eau de la mer; les parties aqueuses s'exhalent à la chaleur du soleil, et laissent à sec un sel excellent qui ne demande point d'autre préparation. Dans certains endroits il y a des salines régulières, où l'on n'a que

la peine de recueillir chaque jour un bien que la nature offre avec prodigalité : ce sel est d'une blancheur extraordinaire ; on le prendroit d'autant plus aisément pour du sucre qu'on lui donne communément la forme d'un cône. Les Noirs en font beaucoup d'usage dans leurs alimens. Le défaut de ce sel est de supporter difficilement la chaleur du soleil ; il devient âcre, et acquiert une sorte d'amertume. Ce qu'il y a encore de très-remarquable sur cette côte, c'est un arbre dont la prodigieuse grosseur peut mettre à l'abri du soleil un berger avec son troupeau. Nous en avons vu de si larges et de si épais qu'une balle de fusil auroit à peine atteint d'une extrémité des branches à l'autre : d'un seul tronc de ces arbres on fait un canot capable de contenir cinquante hommes. Les Hollandois en ont coupé un auprès d'Axim qui avoit quarante huit pieds de circonférence : le bois en est léger et spongieux, et le fruit produit une espèce de coton dont l'usage est de servir de matelas dans un climat où l'excès de la chaleur ne permet pas de coucher sur un lit de plume. Les fourmis de Guinée sont d'une étonnante vora-

cité; elles approchent fort de celles de la Guiane, qu'on appelle *coureuses*, si toutefois ce ne sont pas les mêmes; elles font leurs loges au milieu des champs et sur les collines; ces habitations sont composées avec un art infini : le plus habile anatomiste ne disséqueroit pas un mouton avec plus d'adresse qu'elles en mettent à le dépouiller.

CHAPITRE XXXV.

De la côte d'Ivoire et de la côte de Poivre.

Les voyageurs ont appelé la côte d'Ivoire cette partie de la Guinée qui s'étend depuis le cap Apollonia jusqu'au cap de Palme, parce qu'il s'y trouve une grande quantité d'Ivoire ou de dents d'éléphans. Les Européens n'y ont aucun établissement. Nous y abordâmes au royaume d'Issini, arrosé par une des plus belles rivières de l'Afrique. C'est sur cette rivière qu'est située la capitale, à quatre ou cinq milles de la mer; elle contient deux cents maisons et environ mille habitans : ces maisons ne sont autre chose que des roseaux entrelacés, enduits de boue et couverts de feuilles. Le palais du roi offre de plus vastes enclos, mais non de plus beaux édifices. Ce petit pays est habité par deux nations de Nègres qu'on ap-

pelle les Issinois et les Vétères : ils ne subsisteroient pas long-tems sans le secours des Kompas; ces derniers se gouvernent en forme de république, ou plutôt d'aristocratie; car ce sont les chefs des villages qui discutent les intérêts publics. Ces peuples ont tous les défauts et les habitudes des autres Nègres.

En suivant la côte, et tirant à l'ouest, on trouve la nation des Quaquas : leurs villes ou villages sont situés le long de la mer. L'intérieur du pays est peu connu : ils n'y laissent point faire d'établissemens aux Européens; tout le commerce se fait dans les vaisseaux et rarement sur le rivage. Parmi les rivières qui arrosent cette côte, on vante principalement celle de Saint-André, et la fertilité de son territoire. Les cannes à sucre y viennent naturellement à toute la perfection de leur espèce; elles sont plus grosses et plus douces que celles de l'Amérique. Les éléphans y sont d'une grandeur extraordinaire : on y achète des dents qui pèsent jusqu'à deux cents livres.

Nous ne mîmes que trois jours pour nous rendre au cap de Palme, où commence la

côte de Malaguette, qu'on appelle aussi la côte de Poivre, parce que la Malaguette est une espèce de poivre long que le pays produit en abondance. Notre première station se fit près de la rivière de Sestre, qui donne son nom à deux villages et un royaume. Les François avoient autrefois un établissement dans ce pays : ils en furent chassés par les Portugais, qui le furent à leur tour par les Hollandois et les Anglois : ils se retirèrent dans les terres; ils s'allièrent par des mariages avec les Nègres; de-là est venue cette race de Portugais Mulâtres qui se trouve dans cette contrée. Ils aiment à parler de leurs ancêtres, à vanter leurs prodiges de valeur, et ces prodiges sont la destruction des peuples et la dévastation des plus belles contrées de l'Afrique. Les habitans de Sestre font de fréquentes incursions chez leurs voisins pour y enlever des captifs. Ces Nègres et Mulâtres ont appris des François l'art de tremper le fer et l'acier, ou plutôt ils l'ont porté à une perfection dont les Européens n'approchent pas; ils rendent les armes et les instrumens d'une dureté à toute épreuve. Les marchands qui trafiquent sur

cette côte ne manquent jamais de faire donner cette même trempe aux ciseaux dont on se sert pour couper les barres de fer. Le territoire de Sestre produit une si prodigieuse quantité de riz que cette denrée ne revient pas à deux liards la livre. Le poivre est à si bon marché qu'on ne le vend pas dix sous le quintal : la plante qui produit cette graine devient plus ou moins forte, suivant la bonté du terroir ; elle s'élève communément à la hauteur d'un arbuste ; souvent elle reste rampante, à moins qu'elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre qui lui sert d'appui : son fruit est une gousse semblable à une petite figue allongée, contenant un grand nombre de graines triangulaires de couleur rougeâtre, blanches en dedans, d'un goût âcre et mordicant ; elles ne sont ni si grosses, ni si rondes que celles de l'Inde. Les Portugais leur donnent six angles au lieu de trois. Le poivre de Guinée est recherché en Europe, lorsque la rareté de celui de l'Inde en augmente la cherté. Le cardamone est une autre sorte d'épice qui diffère peu de la malaguette, et qui croît également dans ce pays, ainsi que le poi-

vre d'Espagne ou le piment. En avançant à l'ouest nous trouvâmes le cap Mesurado. On a donné le même nom au pays voisin qui forme un royaume, et à la rivière qui l'arrose. Le cap Monté n'est éloigné de ce royaume que de quinze lieues. Nous fîmes ce trajet en très-peu de tems. On appelle Quojas la principale nation de cette contrée : ce peuple est encore plus adonné à l'incontinence que les autres Nègres ; les femmes emploient différentes herbes pour exciter les forces de leurs maris, ou pour réparer leur épuisement. On appelle ici *jananains* les saints ou génies tutelaires de la nation. A peine eûmes-nous perdu de vue le cap Monté qu'une tempête furieuse nous jeta à plus de trente lieues de la côte.

Après huit jours d'une navigation très-périlleuse nous entrâmes, par une grande baie, dans la rivière de Mitomba, autrement dite Sierra-Léona, ou Tagrim, une des plus considérables de l'Afrique. Le royaume de Barré est un des principaux états de cette côte : il a été long-tems héréditaire ; mais c'étoit toujours le plus jeune des fils du roi qui lui succédoit avec des for-

malités singulières. Les grands alloient lui rendre visite, sans lui marquer plus de considération qu'à un simple particulier : au bout d'un certain tems on le lioit; dans cet état on le conduisoit au palais, au milieu du peuple, qui avoit droit ce jour-là de l'accabler d'injures, de sarcasmes, et même de le maltraiter à coups de fouet. Les cérémonies qui accompagnent l'élection des juges sont encore plus ridicules, et non moins singulières. On fait asseoir le récipiendaire sur une chaise de bois : le président le frappe plusieurs fois sur la face avec la fressure sanglante d'un vieux bouc, lui frotte tout le corps de la même matière, lui couvre la tête d'un bonnet rouge, et après cette cérémonie on lui fait faire plusieurs fois le tour d'une espèce de halle qui environne le palais, porté avec sa chaise sur les bras de plusieurs esclaves. Quand les avocats plaident, ils ont un masque sur le visage, des cliquettes aux main et des sonnettes aux jambes; leurs corps est couvert d'une casaque ornée de plumes : vous les prendriez pour autant de bouffons qui courent les rues au carnaval.

La variété des arbres est étonnante dans cette partie de l'Afrique. Nous avons déja parlé de leur extrême grosseur, ainsi que de l'usage et de l'utilité du palmier. Celui dont les Nègres tirent leur vin est en même tems et le plus commun, et le plus estimé: ce vin a la consistance et la couleur de celui d'Espagne ; il pétille comme le Champagne, et joint à sa douceur une sorte d'acidité qui le rend très-agréable. Nous avons rapporté ailleurs ses propriétés et la manière dont il sort de l'arbre. Le coton, l'indigo, le tabac, les bananes, les ignames, les patates, le millet, le maïs, le riz, croissent naturellement sur ces mêmes côtes. Nous avons donné en différens endroits du récit de ce voyage l'explication de toutes ces plantes.

Le callebassier, dont nous n'avons dit que peu de chose, exige ici une plus longue description. Il fournit aux Nègres, ainsi que nous l'avons déja dit, des vases, des plats et des ustensiles de ménage. Il ne faut pas le confondre avec la plante qui produit nos callebasses ou gourdes d'Europe : le callebassier d'Afrique est un grand arbre dont

le tronc tortueux est couvert d'une écorce grise et raboteuse ; ses branches sont longues, épaisses et unies ; ses feuilles, étroites vers la tige, s'élargissent par degrés et s'arrondissent à l'extrémité ; la nature les a placées, les unes après les autres, le long de la branche, à des distances presqu'égales : à ses fleurs, qui tirent sur le blanc, et sont faites en forme de cloches, succèdent des fruits de la figure de nos callebasses, enfermés dans une peau très-dure, et remplis d'une chair qui contient plusieurs semences : on reconnoît qu'ils sont mûrs, quand la queue qui les attache à l'arbre se flétrit et se noircit ; alors on peut les détacher. Il y en a de toutes les grandeurs, depuis la grosseur d'un œuf, jusqu'à celle d'un boisseau. On sait en faire varier la forme avant qu'ils aient acquis leur maturité ; on les serre avec force, suivant la figure à laquelle on veut les assujettir. La manière de les préparer est la même que celle des Nègres de l'Amérique, dont nous avons eu occasion de parler à l'article de la Guiane. Quand on en a tiré toute la substance intérieure, on laisse sécher la callebasse qui devient aussi

propre que nos bouteilles à contenir toute sorte de liqueurs, sans leur communiquer aucun mauvais goût. Pour la couper en deux et en faire des bassins ou des plats, on la serre par le milieu avec une fiselle immédiatement après l'avoir cueillie; la coque est alors si molle qu'elle de divise aisément. On fait aussi, avec son fruit, un syrop laxatif, fort en usage dans la médecine : il est devenu commun en France où on l'emploie pour la poitrine.

Le nom de Sierra-Léona, ou de montagne des Lions, donné à ce pays par les Portugais, vient de la multitude de ces animaux qui peuplent toute cette contrée. Il semble que l'Afrique soit le pays naturel de ce roi des animaux, non-seulement parce qu'il n'y a point de régions connues où les lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille et d'une force que n'ont pas ceux des autres pays : leur figure est imposante, leur regard fier et assuré, leur démarche majestueuse, leur voix terrible, et leur rugissement si effroyable, que, lorsqu'il se fait entendre par écho la nuit dans les forêts, il ressemble au bruit du tonner-

re; aussi agiles que nerveux, ils ne sont chargés ni de chair, ni de graisse. Leur intrépidité se manifeste au dehors par la facilité, la promptitude, la hardiesse, l'impétuosité et la véhémence de leurs mouvemens; un coup de leur queue est capable de terrasser l'homme le plus vigoureux : leur crinière se hérisse lorsqu'ils sont en colère, et leur front, sillonné de rides profondes, ajoute encore à l'expression de leur fureur; leurs yeux vifs et perçans sont ombragés d'épais sourcils qu'ils font mouvoir d'une manière effrayante. Les lions n'habitent que les pays les plus chauds de l'Asie et de l'Afrique : on en voit cependant subsister et vivre long-tems dans les pays tempérés; mais on doute qu'ils puissent y multiplier : ils sont très-ardens en amour. Lorsque la femelle est en chaleur, elle est suivie de huit ou dix mâles qui ne cessent de se livrer des combats, jusqu'à ce que l'un d'eux, vainqueur de tous les autres, demeure paisible possesseur de sa conquête. La lionne ne produit qu'une fois par an, et quoiqu'elle n'ait que deux mammelles, elle ne laisse pas de nourrir quelquefois jusqu'à six

lionceaux ; l'amour qu'elle a pour eux est extrême : quoique moins courageuse que le mâle, elle devient terrible dès qu'elle est mère ; elle se jette alors indifféremment sur les hommes et sur les animaux, se charge de sa proie, et la partage à ses petits, auxquels elle apprend de bonne heure à déchirer la chair, et à sucer le sang : si on veut les lui enlever, elle devient furieuse et les défend jusqu'à la dernière extrémité. Dès que les Nègres en trouvent dans quelqu'antre, ils s'empressent de les porter aux Européens, qui ne manquent jamais de les acheter : si la lionne revient assez tôt pour suivre les ravisseurs, ils lui jettent un de ses petits ; tandis qu'elle le porte à sa caverne, ils ne perdent pas un instant pour s'éloigner avec les autres.

Dans les climats brûlans et les déserts de la Libie, où l'industrie humaine n'a, ni affoibli la vigueur, ni énervé le courage des lions, ces animaux sont encore tels que la nature les a produits : accoutumés à mesurer leurs forces avec les autres quadrupèdes, l'habitude de combattre et de vaincre les rend intrépides. Comme ils ne connoissent point la

puissance et l'adresse de l'homme, comme ils n'ont pas éprouvé le pouvoir de ses armes, ils n'en ont nulle crainte et semblent les braver : les blessures les irritent, mais ne les effraient point : un seul de ces lions du désert attaque toute une caravane. Lorsqu'après un combat opiniâtre et violent, il se sent affoibli, il se retire toujours en combattant, sans jamais tourner le dos : ceux, au contraire, qui ont connu et éprouvé la force de l'homme, perdent leur courage et craignent de l'attaquer ; on les voit obéir à sa voix, et s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou des enfans : cette différence dans le caractère de ces quadrupèdes prouve qu'ils peuvent être apprivoisés jusqu'à un certain point ; aussi l'histoire nous parle-t-elle de lions attelés à des chars de triomphe, d'autres que l'on conduisoit à la guerre, qu'on menoit à la chasse, et qui, fidèles à leur maître, ne déployoient leur force que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le lion, pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et à jouer innocemment avec eux, qu'il est doux et même

caressant pour ceux qui le gouvernent, et que, si sa férocité reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien : on peut même dire, en général, que ce noble et fier quadrupède n'est cruel que par nécessité, et ne détruit qu'autant qu'il consomme; dès qu'il est rassasié, il vit en pleine paix ; tandis que le tigre, le loup, et d'autres bêtes féroces donnent la mort pour le seul plaisir de détruire, et semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que la faim. Tant que le lion est jeune et qu'il a de la légéreté, il vit du produit de sa chasse, et quitte rarement les déserts et les forêts ; il aime la chair des jeunes éléphans, et s'en rend aisément le maître, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent lui résister, quand il est dans la force de son âge : lorsqu'il devient vieux et pesant il s'approche des lieux fréquentés ; c'est alors qu'il est plus dangereux pour l'homme et pour les bestiaux ; mais quelque terrible qu'il soit, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de taille, soutenus

et guidés par des hommes à cheval : il faut, à la vérité, que les chiens et les chevaux soient bien aguerris ; car la plupart des animaux frémissent et prennent la fuite à la seule odeur du lion. On ne le tue presque jamais d'un seul coup ; on le prend souvent par adresse dans une fosse, comme les loups : il devient doux dès qu'il se trouve pris ; on peut alors l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut.

Il y a aussi sur ces côtes des éléphans, des tigres, des singes, des crocodiles, des lions marins, des autruches, des pélicans, des perroquets et des caméléons : les mosquites et d'autres insectes y abondent également. Nous avons déja décrit ceux de ces animaux qui sont les moins connus ; il est inutile d'y revenir ici. Nous nous bornerons à une réflexion générale sur toute l'Afrique, c'est que les animaux ont sous cette latitude plus d'énergie, plus de taille, plus de force que dans aucune autre contrée. Les productions végétales y sont aussi plus vigoureuses. L'homme y a les passions bien plus ardentes. On ne peut nier que la chaleur brûlante du climat n'en soit la principale et peut-être

la seule cause. Il seroit curieux de savoir si ces peuples porteroient à un degré de perfection proportionné à leur énergie les arts et les sciences, s'ils étoient civilisés.

CHAPITRE XXXVI.

Du Sénégal.

Il nous reste à décrire toute cette partie de la côte d'Afrique qu'on appelle le Sénégal, du nom d'une rivière fameuse dont nous aurons bientôt occasion de parler, et que les Latins appeloient *Niger*, à cause de la couleur des peuples qui habitent sur ses bords. Nous suivîmes d'abord les rivières situées entre Sierra-Léona et Gambra. Les habitans des villages environnans sont un mélange de Nègres et de Portugais. Chaque maison a un portique agréablement meublé ; ils y reçoivent les étrangers : la jalousie ne leur permet pas de les laisser entrer plus avant. Femmes et concubines, tout est renfermé sous la clef ; mais elles sont si énormement laides qu'il faut être, ou matelot pour les aimer, ou Nègre pour en être jaloux.

Nous allâmes voir un des souverains du pays; c'est encore un de ces rois dont vous ne feriez pas votre fermier; il tient son audience sous un arbre, vis-à-vis son enclos: son habit de cérémonie est une pagne noire qui lui descend à mi-jambes, avec un manteau, un chapeau et des sandales de la même couleur. Nous allâmes ensuite mouiller aux îles de Bissao, après avoir laissé Rio-Grande à notre droite. La plus considérable de ces îles donne son nom à tout l'Archipel; elle peut avoir trente ou quarante lieues de circuit; elle est divisée en neuf provinces. Les gouverneurs prennent le titre de roi, et le roi celui d'empereur; ce dernier a sur ses peuples un pouvoir absolu, et par une voie très-singulière, il peut aisément s'enrichir aux dépens de ses sujets. Un Nègre, mécontent de ses voisins, va trouver le monarque, et lui fait une donation de la maison de son ennemi : le roi l'accepte et s'en empare. A la vérité, le moyen de s'en venger est facile, en jouant le même tour à son adversaire : ainsi le prince a deux maisons au lieu d'une. On conçoit que cet usage bisarre doit être un grand moyen pour maintenir

tenir

tenir la paix parmi ces insulaires. Le palais du roi n'est éloigné de Bissao que d'une lieue. Lorsqu'il a résolu de faire la guerre on sonne une espèce de tocsin qui se nomme *bonbalon ;* c'est un instrument de bois très-léger, sur lequel on frappe avec un marteau, et dont le bruit se fait entendre de fort loin : il y a de ces bonbalons sur les côtes et dans l'intérieur des terres, gardés par des hommes qui répètent le même nombre de coups, et font connoître la volonté du souverain dans toute l'étendue de ses états. On a remarqué qu'au moindre sujet de chagrin les insulaires de ce canton se noient, se pendent ou se jettent dans un précipice : ils sont d'ailleurs très-cruels, et si adonnés à l'eau-de-vie qu'un père vend son fils, un fils livre son père pour s'en procurer. Les autres îles voisines de Bissao se nomment Boulam, Guinala, Casnabac, Gatrina, Cassegut, Bussi, etc.

Au nord de ces îles, et à quelques lieues de la mer, est située la ville de Cachao, sur la rivière de ce nom, où les Portugais ont bâti plusieurs forts. Les maisons, qui n'ont qu'un étage, sont couvertes les jours de pluie

de feuilles de cotoniers, et dans les tems secs d'une simple toile, pour les garantir du soleil et de la rosée. On voit ici peu de familles véritablement portugaises ; la plupart sont des races mêlées, et même si noires qu'à peine les distingue-t-on des naturels du pays. Les femmes vivent fort réitérées, et celles qui sont blanches ne sortent pas même pour aller à l'église ; elles ont des chapelles domestiques dont le desservant est à la fois le prêtre, l'amant et le valet de la dame : les femmes noires ou mulâtres peuvent sortir, mais avec un voile. Les filles sont, à cet égard, moins gênées que leurs mères; car elles n'ont qu'un simple petit linge qui leur tient lieu de la ceinture de Vénus.

Le royaume de Cachao est environné d'une foule de petites nations dont les mœurs, les loix, les usages, le commerce, la religion, n'ont rien qui les distingue des autres Nègres. Nous préférâmes les bords enchantés de la rivière de Gambra, que nous remontâmes à plus de soixante lieues de son embouchure. Les Portugais l'avoient d'abord appelée Rio-Grande, à cause de sa largeur; mais on a vu que ce nom a été donné de-

puis à une autre rivière. On compte six lieues depuis l'île des Oiseaux jusqu'au cap Sainte-Marie. Il y a sur les deux rives une multitude de petits royaumes qu'on peut traverser en un jour : quelquefois, dans l'espace d'une heure, nous rendions visite à quatre petits rois. Les principaux de ces petits états s'appellent Barra, Kanter, Tomani, Badéla, Jamarrow, Cropina, etc. Les Anglois font presque seuls tout le commerce de la Gambra.

La plus nombreuse des nations établies sur cette rivière est celle des Maldingos ou Maldingues, d'autres disent Mandingues, qu'on regarde comme les plus civilisés de cette contrée. L'usage de ce pays veut qu'on salue les hommes en leur secouant la main, et la femme en l'approchant trois fois du nez, comme pour la sentir. Ce qu'on appelle ici les *guiriots* sont des espèces de bouffons, poëtes et musiciens semblables à nos anciens troubadours ; ils accompagnent leurs instrumens de diverses chansons dont le sujet ordinaire est l'antiquité, la noblesse et les exploits de leurs souverains ; ils en composent sur toutes les circonstances qui

se présentent, et l'espoir de quelques verres d'eau-de-vie leur fait faire cent impromptus à la gloire des Européens. Les Maldingues ou Mandingues, professent le mahométisme : leurs prêtres, qu'ils nomment *marabouts*, ont un grand ascendant sur leur esprit et sur leur conduite. Parmi ces Nègres ceux qui font profession d'idolâtrie, révèrent, sous le nom de *Mumbo-Jumbo*, une espèce de divinité que la politique, plutôt que la superstition, leur a fait imaginer ; c'est un épouventail pour faire peur à leurs femmes et les retenir dans le devoir. On leur persuade que Mumbo-Jumbo veille sur leurs démarches, lit dans le fond de leurs cœurs, punit leurs fautes les plus secrettes. Cette figure monstrueuse et terrible est couverte d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête : un Nègre, caché dans le ventre de l'idole, pousse des cris horribles qui la rendent encore plus redoutable ; mais c'est toujours pendant la nuit, afin de mieux favoriser l'imposture. Par une sorte de volupté inconnue dans les autres pays, les rois mandingues sont toujours accompagnés de femmes qui les grattent et les

chatouillent doucement pour leur procurer du plaisir ; ils sont si sensibles à ce genre de caresses que celles qui s'en acquittent le mieux ont le plus de part aux grâces de la cour.

On trouve chez les Mandingues une prodigieuse quantité de cire ; ils la pressent d'abord pour en faire sortir le miel, dont ils composent une liqueur semblable à l'hydromel ; ils font ensuite bouillir la cire dans l'eau, la passent au travers d'une toile de crin, et en forment des pains qui pèsent environ un quintal. Les ruches des abeilles sont de paille et ressemblent à celles d'Europe.

Les Jalofs ou Oualofs, comme ils s'appellent eux-mêmes, sont une autre nation de l'Afrique qui habite les bords de la Gambra : ils ne le cèdent aux Mandingues, ni pour le nombre, ni pour l'intelligence, ni pour la valeur ; ils sont noirs comme eux, débauchés, voleurs et lascifs comme eux : comme eux aussi, ils vendent leurs enfans, leurs parens, leurs voisins, leurs amis. Pour cette barbarie, ils saisissent ceux qui ne peuvent se faire entendre des Européens ; ils les

mènent aux comptoirs comme pour y porter des paquets ; et feignant que ce sont des esclaves achetés, ils les livrent aux marchands de Londres ou de Lisbonne, sans que ces malheureuses victimes s'en défient, jusqu'au moment où ils sont enchaînés. Un vieux Nègre, ayant résolu de vendre son fils, le conduisit au comptoir ; mais l'autre qui se doutoit de son dessein, se hâta de tirer un facteur à l'écart, et vendit lui-même son propre père. Le vieillard, prêt à être emmené, dit qu'il étoit le père du jeune Nègre ; celui-ci protesta le contraire, et le marché demeura conclu : mais le fils, retournant en triomphe, rencontra le chef du canton qui lui en prit l'argent qu'il avoit reçu, et le vendit lui-même au facteur.

Nous descendîmes la rivière ou fleuve de Gambra, et vînmes mouiller aux îles du cap Vert. Quoiqu'habitées par des Nègres, elles sont soumises à la domination portugaise, et professent la religion chrétienne : on en compte dix ou douze, parmi lesquelles on distingue principalement celle de San-Jago, où résident le gouverneur et l'évêque ; les autres se nomment les îles de Sel, de bonne

Vue, de Saint-Philippe, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas, de Saint-Vincent, de Saint-Antoine, de Sainte-Lucie, etc. Lorsque les Portugais en firent la découverte à la fin du quinzième siècle, ils leur donnèrent le nom général d'îles du cap Vert, parce qu'étant situées vis à-vis ce cap, elles n'en sont pas éloignées : ils les appellent aussi les îles Vertes. Il n'y a pas d'endroit dans le monde entier où la chaleur soit plus grande et l'air plus mal sain qu'aux îles du cap Vert. Comme il y pleut rarement, la terre est si brûlante qu'on ne sauroit poser le pied dans les lieux où le soleil darde ses rayons. Le vent de nord-est apporte ensuite une fraicheur soudaine dont les effets sont mortels quand on néglige de s'en garantir. Les productions sont les mêmes que sur la côte : on y voit aussi des cannes à sucre; les vignes que les Portugais y ont plantées portent deux fois par an. Les principales richesses des insulaires consistent dans les peaux de chèvres, et sur-tout dans la vente de leur sel dont ils pourroient tous les ans charger jusqu'à deux mille vaisseaux.

San-Jago, la plus grande des îles du cap

Vert, a plus de quatre-vingt lieues de circonférence. Ses premiers habitans étoient Portugais bannis pour crime, qui, s'étant mêlés avec des races noires, ont produit des générations de mulâtres. Nous vîmes le rivage couvert de marchands qui nous présentoient des oranges, des limons, des cocos : l'un tenoit une chèvre entre ses jambes, l'autre un porc lié à son poignet; celui-ci un singe sur ses genoux, celui-là quelques poules de Guinée. Ribeira-Grande, autrement dite Sanlago, est située entre deux montagnes où coule une rivière qui l'arrose. L'île de Mai porte ce nom parce qu'elle fut découverte pendant ce mois. L'île de Saint-Philippe, ainsi appelée parce que les Portugais y abordèrent le jour de cette fête, se nomme aussi l'île de Feu, parce qu'on y trouve un volcan qui brûle sans cesse et jette des flammes qui se font appercevoir de fort loin pendant la nuit : il en sort des pierres d'une grosseur incroyable qui s'élancent à une hauteur prodigieuse: le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant sur le penchant de la montagne, se fait entendre à plus d'une demi-lieue. A peine compte-

t-on deux cents habitans dans l'île de Saint-Jean. Celle de Sel n'est point habitée : on ne la connoît que par l'abondance de cette denrée. Les autres îles n'offrent rien non plus de particulier. De l'île de San-Jago, nous fîmes voile vers le cap Vert : nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage.

Quoique pressés d'arriver au Sénégal, nous ne résistâmes point au désir de voir de plus près la perspective admirable que présente cette côte ; elle tire son nom de la verdure continuelle de ses arbres et de ses bosquets. La largeur du cap a environ une demi-lieue : il s'avance beaucoup dans la mer, et passe pour le plus grand de l'Afrique après celui de Bonne-Espérance. Les habitans, quoique nus, ne manquent ni de politesse, ni d'intelligence. Nous nous mîmes dans une chaloupe le capitaine à notre tête, et touchant au rivage nous trouvâmes une centaine de Nègres qui sembloient s'y être rendus pour nous y attendre. Nous avions apporté quelques étoffes de laine et du linge. Les Nègres promirent de nous donner du musc, du poivre et même de l'or. Frappés de l'excellence de cette rade, de la beauté du pays,

de l'abondance des vivres, nous différâmes notre départ de quelques jours. Nous profitâmes de ce délai pour nous rendre à Rufisco, ainsi nommée par corruption de *Rio-Frisco*, mots portugais qui signifient *rivière fraiche*. Cette ville, où les François ont un comptoir offre un point de vue fort agréable : sa situation sur une colline plantée d'arbres, le petit ruisseau dont les eaux serpentent sur la droite, pour en former une presqu'île, la forêt toujours verte qui s'élève par derrière en amphithéâtre présentent un paysage enchanteur. Les maisons, quoique bâties à la manière des Nègres, c'est-à-dire, de roseaux et de feuilles de palmier, sont grandes et commodes. Les habitans, qui passent pour les meilleurs esclaves de l'Afrique, n'ont pour tout vêtement qu'un petit morceau d'étoffe qui couvre ce que la pudeur ne permet pas de laisser voir. Les femmes lient leurs cheveux sur la tête, et y attachent de petites planches pour se garantir du soleil; elles sont si lascives qu'elles attaquent les Blancs jusques dans les rues. Ces peuples nous ont paru très-laborieux : les uns étoient occupés à battre des feuilles

d'aloës pour en séparer la filasse ; les autres la tordoient, et en préparoient des lignes et des filets pour la pêche. Rufisco est une des principales villes du royaume de Cayor : il fait ici une chaleur insupportable, sur-tout du côté de la mer, dont le calme est ordinairement si profond qu'on n'y ressent pas le moindre vent ; aussi les hommes et les animaux y peuvent à peine respirer. Rufisco, que les François appellent Rufisque, est au fond d'une baie qu'ils ont nommé la baie de France ; elle abonde en poissons de toute espèce. Les troupeaux y sont si nombreux que, les voyant venir à la mer pour se baigner, nous nous efforcions inutilement de les compter.

Les Sérères, répandus dans le voisinage de cette ville, et, en général, autour du cap Vert, forment une nation indépendante qui n'a jamais voulu reconnoître de souverain : il semble même qu'ils cherchent à se dérober au reste des hommes ; car leurs habitations ne se trouvent qu'au milieu des forêts. Ils forment entre eux différentes républiques ; mais comme les intérêts de toute la nation sont les mêmes, toutes ces répu-

bliques se réunissent entre elles et n'en forment qu'une seule pour résister à leurs ennemis communs. Les Sérères ne suivent d'autres loix que celles de la nature ; ils sont nus, n'ont aucune idée d'un être suprême, ni d'une autre vie. Leurs voisins les regardent comme des sauvages : c'est insulter un Nègre que de l'appeler Sérère ; ils sont cependant laborieux, doux, honnêtes, humains, généreux même envers les étrangers, cultivent la terre, élèvent des troupeaux ; tandis que ceux qui les traitent de barbares, aiment mieux souffrir la misère et mourir de faim que d'assurer leur subsistance par le travail. Les autres états qui environnent le cap Vert, sont les royaumes de Sin, de Baol et de Cayor, qui formoient autrefois autant de provinces de l'empire des Oualofs. Les gouverneurs se sont révoltés et ont pris le titre de roi.

L'île de Gorée, peu éloignée de celle de Rufisque, est sous la domination du roi de Cayor, qui prend le titre de *damel*. Les François y ont un établissement. L'île de Gorée n'est qu'à une lieue du Continent : sa circonférence n'a pas plus d'un quart de

ieue : une langue de terre basse et une pe-
ite montagne très-escarpée, forment toute
ette île, que sa situation parmi une mul-
itude de rocs rend presqu'inaccessible. Quoi-
qu'elle soit dans la zone torride, on y res-
pire un air frais et tempéré par les vents
de terre et de mer qui y soufflent continuel-
ement. Le gouvernement de Gorée com-
prend les royaumes de Cayor, de Sin, de
Baol, de Salum, etc., jusqu'à la rivière de
Serra-Lionne; ce qui fait une étendue de
plus de trois cents lieues. La compagnie a
trois tarifs pour traiter avec toutes ces na-
tions : l'un sert de règle pour le commerce
avec le gouvernement, l'autre avec les grands,
l'autre avec le peuple. Le principal commerce
qui se fait avec le souverain regarde la traite
des esclaves : on apporte beaucoup de soin à
les examiner ; les moindres défauts suffisent
pour les faire rejetter, ou en diminuer le prix :
deux enfans passent pour un homme, ou
trois pour deux, suivant leur âge ou leurs
forces ; c'est dans le menagement de cet ar-
ticle que consiste l'habileté des facteurs. Les
marchandises qui se donnent en échange sont
distinguées par différens noms. Le grand

makaton est une boîte d'argent carrée avec des anneaux pour y attacher un cordon ou une chaîne. Les Nègres portent cet ornement en forme de bandoulière, et s'en servent pour garder leurs parfums, leur or, leurs bijoux : les rois ne le portent pas eux-mêmes ; ils n'accordent cet honneur qu'à l'alcoran, mais ils le font porter par un officier qui est toujours prêt à leur présenter ce qu'ils demandent. Le cornet d'argent est une sorte de cornet qui pend aussi à une chaîne : les Nègres l'emploient aux mêmes usages que le makaton. On appelle *mortodes* des espèces de perles fausses, ou des grains d'argent creux et de figure ovale, dont les femmes se font des colliers et des bracelets. Les *bugis* sont ces petites coquilles dont nous avons parlé plusieurs fois, et qui servent de monnoie. La *verroteric* sont de petits grains de verre de toutes les couleurs, dont il se vend ici une quantité incroyable. Ces différens noms désignent les différens prix. Le grand makaton vaut un esclave, etc. Les habitans de ces contrées sont tourmentés par des insectes qu'ils appellent des *vagvagues :* ce sont des fourmis

blanches, grosses comme les nôtres, qui, au lieu d'élever des pyramides, restent enfoncées dans la terre; elles ne se décèlent que par de petites galeries cylindriques de la grosseur d'une plume d'oie, qu'elles élèvent sur les corps qu'elles veulent attaquer. Elles s'en servent comme de chemin couvert pour travailler sans être vues; elles dévorent en très-peu de tems toutes les matières auxquelles elles s'attachent. Si elles assiègent un lit, il est presqu'impossible de les en chasser : lorsqu'elles ont rongé les draps et les matelats, elles mordent impitoyablement ceux qui sont dedans et leur causent les douleurs les plus vives. Parmi d'autres singularités, on ne doit pas oublier la multitude innombrable de poissons de moyenne taille qui inondent cette côte. La mer en paroît remplie. Lorsqu'ils sont poursuivis par de plus gros, on les voit par bancs s'approcher du rivage et souvent y échouer : il y a de ces bancs qui ont plus de cinquante toises d'étendue, et où les poissons sont si serrés qu'ils roulent les uns sur les autres sans pouvoir nager. Aussitôt que les habitans les apperçoivent près de terre,

ils se jettent à l'eau, portant un panier d'une main et nageant de l'autre. C'est une chose très-plaisante de les voir, dans cette attitude, pénétrer au milieu de ces fourmilières, plonger simplement leur panier, le relever, et s'en retourner chargés de leur proie. Il y a de ces pêches, où, avec un grand filet, on prend jusqu'à six mille poissons, dont les moindres égalent la grosseur d'une belle carpe. On cueille dans ce pays des huitres sur les arbres, comme on les détache ailleurs des rochers. Les bords des fleuves, à leur embouchure, sont fournis de mangliers qui leur prêtent leurs racines pour s'y attacher, et l'eau n'y perd jamais sa salure. Lorsque la mer a baissé, elle laisse les huitres à découvert. Les Nègres ne font que couper la branche où elles pendent; une seule en porte quelquefois plus de deux cents: si elle a plusieurs rameaux, elle fait un bouquet d'huitres qu'un homme auroit beaucoup de peine à traîner. C'est quelque chose d'horrible que les désordres que causent les sauterelles dans les plaines du cap Vert. Un matin nous vîmes tout à coup l'air comme obscurci par une épaisse nuée; c'étoit

toit une quantité prodigieuse de ces insectes, élevés au-dessus de la terre d'environ vingt-cinq ou trente toises, et qui couvroient un espace de plusieurs lieues de pays : ce nuage étoit poussé par un vent d'est assez fort; il fut toute la matinée à parcourir les environs. Ces animaux portèrent la désolation par-tout où ils passèrent : après avoir consommé les herbes, les feuilles et les fruits des arbres, ils attaquèrent jusqu'à leur écorce : les roseaux même de la couverture des cabanes, tous secs qu'ils étoient, ne furent point épargnés.

Les habitans du Sénégal ont tous un si grand respect pour les serpens qu'ils les laissent croître et multiplier jusques dans leurs cases, quoique souvent ces animaux détruisent leur volaille, et osent, pour ainsi dire, coucher avec eux. Un jour que nous étions assis sur une natte avec quelques Nègres, une vipère, après avoir fait le tour de la compagnie, s'approcha de nous. Nous nous avisâmes de la tuer d'un coup de baguette : tout le monde se leva aussitôt en jetant de hauts cris; chacun s'éloigna de nous et prit la fuite. Le bruit s'en répandit

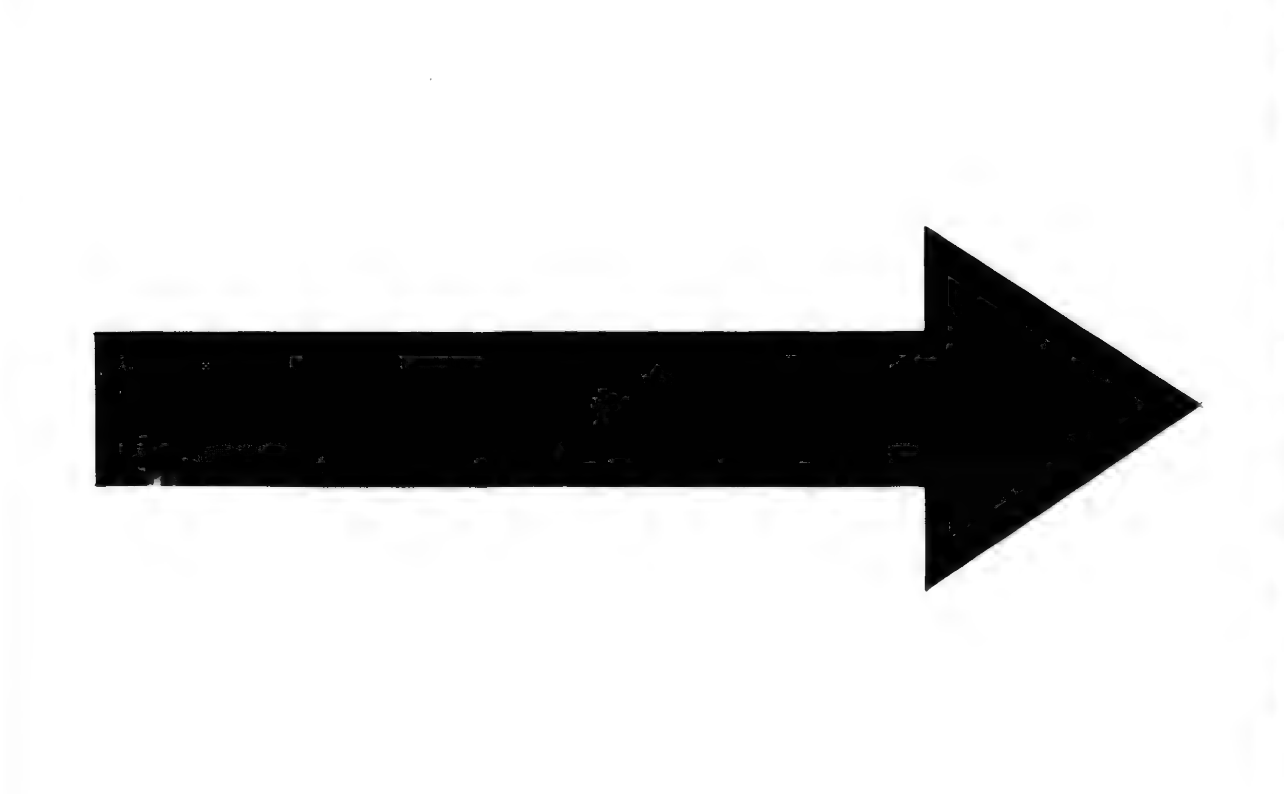
dans tout le village, et l'on nous eût fait un mauvais parti, si le maître du logis, homme d'autorité, n'eût point appaisé le tumulte.

Nous vîmes sur ces mers une espèce de trombe de feu, semblable à une colonne de fumée, qui tournoit sur elle-même; elle étoit appuyée sur l'eau par la base : le vent d'est la poussoit droit à nous. Aussitôt que les Nègres l'eurent apperçue, ils forcèrent de rames pour l'éviter; ils savoient que son effet ordinaire est d'étouffer par sa chaleur ceux qui en sont enveloppés, et quelquefois même d'embraser les cabanes : ils furent assez heureux pour la laisser plus de dix-huit toises derrière la chaloupe, et se félicitèrent d'avoir échappé à ce torrent de feu que la lumière du jour ne laissoit voir que comme une épaisse fumée. Sa chaleur, quoique à une distance de plus de cent pieds, étoit si vive qu'elle se faisoit sentir jusqu'à nous; elle nous laissa une odeur nitreuse qui nous infecta quelque tems, et dont la première impression fut un léger picotement dans le nez, qui occasionna aux uns l'éternuement, aux autres la difficulté de respirer.

Nous trouvant au mois d'octobre, et la

saison étant peu propre à la navigation, nous prîmes le parti de nous rendre par terre de Rufisque au fort Saint-Louis. Les François ont ouvert cette route pour la commodité de leur commerce entre la Gambre et le Sénégal, parce que la voie de la mer est longue et incertaine. Ce voy[illegible]oit souvent un mois entier, quoique [illegible], le long des côtes, ne soit que [illegible] quarante lieues; mais pendant la plus grande partie de l'année les vents et les courans sont contraires à la navigation. Après une marche d'environ douze lieues, nous nous arrêtâmes auprès du lac des Serrères pour faire rafraichir notre cortège. Nous y trouvâmes une sorte de faucon de la grosseur d'une oie: cet animal pêche avec une adresse admirable. Placé sur un arbre, au bord du lac, quand un poisson approche de la surface de l'eau, le faucon fond sur lui avec impétuosité et l'enlève avec ses serres.

Le lendemain nous arrivâmes au village de Makaya, l'une des résidences du damel qui y tenoit alors sa cour. Les Nègres de cette contrée pratiquent la polygamie; ils ne peuvent comprendre qu'un roi de France



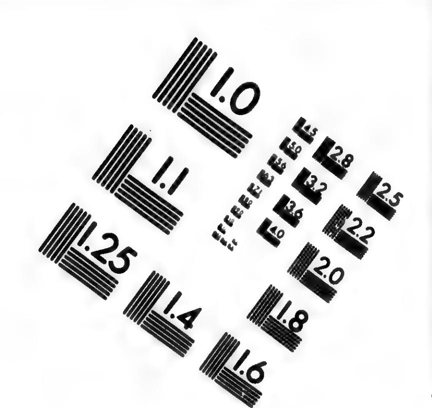
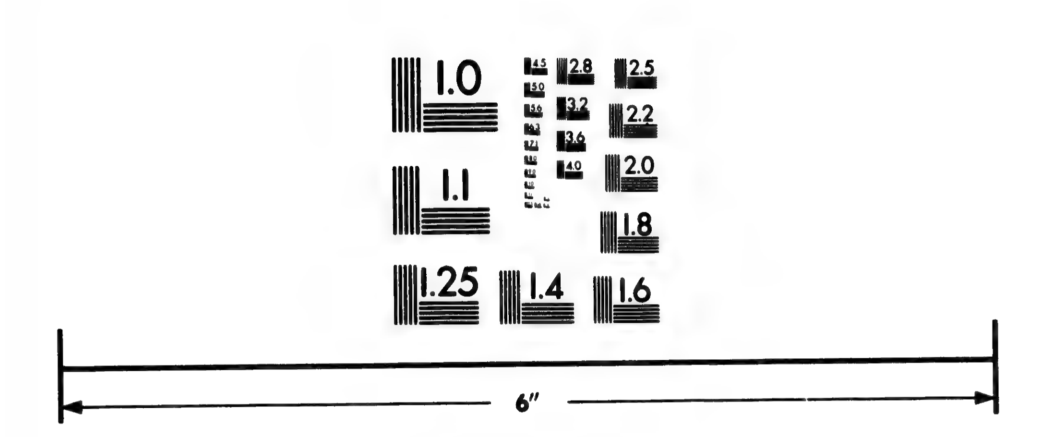


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

n'ait qu'une femme. Comment peut-il faire, demandent-ils, lorsqu'elle est enceinte ou malade? Le quatrième jour nous arrivâmes à Biurt; c'est le séjour des officiers du damel pour les droits et les taxes. Du port de cette ville nous nous rendîmes à l'île de Saint-Louis, possédée par les François vers l'embouchure du Sénégal, le Niger des anciens; c'est un des plus grands fleuves de l'univers : on croit qu'il prend sa source près de la Haute-Ethiopie, et qu'après avoir traversé une partie de la Nigritie, il s'élargit, forme un lac et en sort par deux ouvertures qui forment deux rivières : l'une est le Sénégal, l'autre la Gambra. La plupart des villes et villages sont situés sur la rive gauche. La droite est peu habitée parce qu'on y est exposé aux incursions des Maures : le roi de Maroc y envoie souvent des troupes qui ravagent le pays, et emmènent les habitans en servitude; mais ce fleuve large, profond et rapide, est une barrière insurmontable qui garantit l'autre côté du rivage. Nous remontâmes le Sénégal, et nous pénétrâmes dans les terres jusqu'à ses premières cataractes.

Voici ce que nous avons observé par nous-mêmes, ou recueilli de plus certain concernant cette célèbre rivière. Son cours est d'environ neuf cents lieues de l'est à l'ouest, depuis le lac de Bournou, où l'on dit qu'il prend sa source, jusqu'à deux lieues de la mer : là, formant un coude, il tourne tout à coup au sud, et coule encore l'espace de soixante milles, pour aller enfin se perdre dans l'Océan; son embouchure est masquée par une barre formée de l'abondance du sable que le courant y amène : cette barre est doublement dangereuse, et parce qu'elle a peu d'eau, et parce que les flots impétueux qui sortent du fleuve au tems des inondations le font souvent changer de place. L'entrée du Sénégal seroit inaccessible si la force de son cours n'avoit ouvert un passage de cent cinquante ou cent soixante toises de large sur deux brasses de profondeur. Ce passage ne reçoit que des barques d'environ cinquante tonneaux. Les gros bâtimens ne peuvent aborder jusqu'à l'île de Saint-Louis; mais le même inconvénient qui les empêche d'y arriver, devient une sûreté pour le fort, et rend le commerce des François plus

tranquille. Après avoir passé cette digue redoutable on trouve une rivière d'une belle largeur, et dont le cours est aussi agréable que l'entrée en est difficile. Le terrain des deux côtés n'est qu'un sable mouvant. Le bord occidental forme une langue de terre longue de vingt cinq lieues, et dont la plus grande largeur n'en a que deux ou trois; le côté de l'est est plus élevé; mais l'un et l'autre sont également arides, ou ne produisent que des plantes fort basses. On ne commence à trouver des arbres que deux lieues au-dessus, encore ne sont-ce que des mangliers; c'est presque la seule espèce qu'on rencontre jusqu'à l'île de Saint-Louis, qui porte aussi le nom d'île de Sénégal : alors cette péninsule devient moins stérile et présente des pâturages.

Avant d'entrer dans la mer, le Sénégal se divise en différentes branches qui forment une infinité de petites îles : les principales se nomment Bokos, Manghéra, Biféché, Doremur, le Gallet, Bucksar, etc. Celle de Saint-Louis est au milieu du fleuve, à sept ou huit milles de son embouchure; on lui donne une lieue de circonférence : sa largeur est

très inégale. Malgré sa stérilité, cette île est habitée par plus de trois mille Nègres attirés par les François, au service desquels ils paroissent très-attachés; ils y ont bâti des cabanes qui occupent plus de la moitié du terrain. On les prendroit pour des colombiers, dont les murs sont des roseaux joints les uns aux autres, et soutenus par des poteaux plantés en terre : ces piquets s'élèvent à la hauteur de cinq ou six pieds, et supportent une couverture de paille qui se termine en pointe. Chaque case n'a que le rez-de-chaussée, et s'étend depuis dix jusqu'à quinze pieds de diamètre. Un seul lit donne souvent à coucher à toute une famille, y compris les domestiques, qui sont pêle mêle avec les maîtres et les enfans : ces lits consistent en une claie posée sur des traverses, soutenues par de petites fourches à un pied au-dessus du sol. Une natte tient lieu de paillasses, de matelas, et pour l'ordinaire de draps et de couvertures : pour des oreillers, ils n'en connoissent point; et leurs meubles se bornent à quelques pots de terre et à des callebasses. Les François ont accoutumé les Nègres à observer une certaine régularité

dans leurs habitations de manière qu'elles forment une petite ville percée de rues alignées; elle n'a pas moins d'un quart de lieue de longueur, sur une largeur presqu'égale à celle de l'île, dont elle occupe le centre assez également distribué aux deux côtés du fort. Ce fort n'a pas de meilleure défense que sa situation naturelle; son artillerie est de trente pièces de canon partagées en plusieurs batteries : l'arsenal est fourni d'armes et de munitions. La partie septentrionale de l'île de Saint-Louis est couverte de grands arbres qui ont l'apparence d'une forêt.

Le roi de Hoval, dont les états occupent la partie la plus septentrionale de la Guinée, prend le titre de *brak*, qui signifie roi des rois : c'est purement un nom de souverain, comme celui de *damel*, roi de Cayor; de *syratyk*, roi des Foulis, et plus anciennement celui de *pharaon* et de *césar*, roi et empereur d'Egypte et de Rome. Le grand brak, car c'est ainsi qu'on le distingue de celui dont nous venons de parler, fait sa résidence à Ingherbel, au nord du Sénégal: dans ses états, sur la rive droite du Sénégal, est un canton appelé le Désert; c'est

une plaine vaste et stérile, bornée par des montagnes de sable rouge, et qui ne présente que quelques buissons, sans aucune autre sorte de verdure. Les facteurs européens et les Maures s'y rendent de toute part pour y faire le commerce de la gomme qu'on appelle gomme de Sénégal, ou gomme arabique, parce qu'avant que les François eussent des comptoirs dans ce pays, elle ne venoit que de l'Arabie; on en reçoit même encore du Levant : on lui attribue de grandes propriétés, comme de guérir la colique, en faisant dissoudre cette drogue dans du lait, d'arrêter les dyssenteries, d'épaissir les humeurs séreuses, et de les empêcher de se mêler avec le sang; elle sert de nourriture aux Nègres qui habitent le long du Niger, et aux Maures qui la vendent aux Européens; ils la mangent comme du sucre, ou ils la font amollir dans de l'eau et l'avalent; elle leur donne de la force et de la santé. La gomme la plus fraiche, c'est-à-dire, celle qui a été cueillie nouvellement, s'ouvre en deux comme un abricot mur: le dedans en est tendre et lui ressemble assez par le goût. L'arbre qui la porte est une

sorte d'acacia, assez petit et toujours vert; sa sève est si active qu'elle passe au travers de l'écorce : le soleil l'épaissit et en forme la gomme : la récolte s'en fait deux fois l'année, au mois de mars et au mois de décembre; la dernière est la plus abondante et la plus estimée; elle se recueille après la pluie lorsque l'arbre est rempli d'une sève que le soleil perfectionne sans lui donner trop de dureté : c'est ce qui ne se rencontre pas dans celle du mois de mars, parce qu'elle n'a eu que des chaleurs brûlantes qui la dessèchent. La gomme se mesure pour la vente dans un vaisseau qui en contient près de deux cents livres, et qui vaut plus de cent sous de notre monnoie. On trouve dans les environs du Sénégal trois forêts composées de gommiers qui donnent lieu à un fort grand commerce.

Au nord de ce même fleuve est situé le lac de Cayor, à cinquante lieues de l'île de Saint-Louis : il est formé par les inondations qui le remplissent régulièrement toutes les années. Ce lac communique au Sénégal par un canal très-profond sur lequel sont situés les villages d'Ingrin et de Queda. Tout ce pays est agréable et très-bien cultivé. Le

riz et le maïs y fournissent de riches moissons : les pompions, espèce de melons d'eau très-estimés, n'y sont pas moins abondans. Les melons de France et d'Espagne y croissent parfaitement : les Nègres en ramassent la graine, la rôtissent dans des poëles de fer, et en font un mêts dont ils sont très-friands. Le lac et le canal de Cayor séparent les états du syratyk, roi des Foulis, de ceux du grand brak, souverain, comme nous l'avons dit, de Hoval.

Ce que les Nègres appellent ici le *folgar* est ce que nous appelons un *bal* : pour ce divertissement, les jeunes gens s'assemblent dans une place, au milieu de laquelle on allume un grand feu : les vieillards, assis autour d'eux, s'entretiennent agréablement, tandis que la jeunesse danse ; et cette conversation, qui se nomme le *karder*, est un de leurs plus grands amusemens : c'est dans ces cercles, où ils s'expriment en termes nobles et choisis, qu'on peut remarquer la beauté de leur imagination, l'étendue de leur mémoire et les progrès qu'ils feroient dans les sciences, si leurs talens naturels étoient cultivés par l'étude ; ce qu'il ne faut

entendre néanmoins que des personnes d'un certain état, telles que les seigneurs, les officiers, les marchands. Pour revenir au folgar, les garçons et les filles sont disposés sur deux lignes, l'une vis-à-vis de l'autre; dès que le son des instrumens se fait entendre, toute la troupe entonne une chanson; en même tems un danseur, sortant de sa ligne, s'avance vers la Nègresse qui se trouve placée directement en face de lui; il s'arrête à quelque distance, lui tourne le dos, et dans cet état il attend le signal du tambour: au premier coup de baguette il s'approche de la fille, et forme avec elle une danse très-lascive. Chaque acteur fait à son tour le même exercice; ils se réunissent ensuite et se confondent avec la même indécence, les mêmes attitudes, les mêmes gestes. Dans ces sortes de bals, les personnes de la première distinction viennent quelquefois danser avec leurs chevaux. Rien n'est plus divertissant que de voir ces superbes coursiers, oubliant pour un moment leur ardeur, se conformer au dessein de la fête: ils lèvent leurs pieds, et frappent la terre légérement et en cadence. Tous les mouve-

mens de leurs corps s'accordent, avec une justesse admirable, au son des instrumens : les cavaliers eux-mêmes n'ajoutent pas peu d'agrément à tous ces jeux ; ils guident leurs chevaux, et leur font imiter tout ce qu'ils veulent représenter, en feignant, par leur contenance et leurs attitudes, un combat, une lutte, une chasse, etc. Le syratyk peut mettre en campagne une armée nombreuse. Selon les loix établies dans la plupart des états africains, la couronne ne passe pas ici du père au fils, mais au frère, et à son défaut au neveu du monarque par sa sœur, la voie des femmes étant regardée comme la plus sûre.

Le royaume des Foulis occupe près de deux cents lieues, de l'orient à l'occident, sur les deux bords du Sénéral, mais ses dimensions sont moins connues du nord au sud, parce que les étrangers ont borné jusqu'à présent leur négoce aux rives de ce fleuve, sans avoir cherché à pénétrer dans les terres. Le pays est fort peuplé, le terroir fertile. Les principaux lieux qui se trouvent dans sa longueur, en remontant le Sénégal, sont la petite île de Ménage, le lac

de Pania-Fouli, le Terrier-Rouge, lieu célèbre par le trafic des gommes, l'île d'Ivoire ou de Morfil, qui occupe un espace de plus de quarante lieues, et tire son nom de la quantité de dents d'éléphans que les François y achètent, l'île de Balbas, et enfin, la ville d'Agnan, séjour ordinaire du syratyk et la capitale de son royaume. Depuis le Terrier-Rouge jusqu'à l'île de Bilbas, les deux côtés du fleuve offrent une perspective ravissante : ses rives sont bordées de grands arbres chargés de verdure, et peuplés d'une variété infinie d'oiseaux, de singes, d'écureuils, dont les mouvemens et les tours comiques présentent un spectacle divertissant. Les oiseaux, pour éviter la poursuite des singes qui craignent l'eau, font leurs nids à l'extrémité des branches suspendues sur la rivière. Rien n'est si plaisant que de voir ces animaux descendre du haut des arbres pour admirer de plus près les barques à leur passage ; ils les considèrent quelque tems, paroissent s'entretenir de ce qu'ils ont vu, et abandonnent la place à ceux qui arrivent après eux, comme pour les laisser voir à leur tour ; plusieurs deviennent fami-

liers jusqu'à jetter des branches sèches aux passans, qui, moins badins qu'eux, leur répondent ordinairement à coups de fusil : on en tue quelques-uns ; d'autres sont blessés ; le reste tombe dans une étrange consternation. Une partie pousse des cris affreux ; une autre ramasse des pierres pour les jeter à leurs ennemis ; d'autres se vident le ventre dans leurs mains, et s'efforcent d'envoyer ce don insultant à leurs spectateurs. Comme ces animaux sont fort nuisibles aux plantations, les Nègres leur font continuellement la guerre, et ne sauroient concevoir ce qui peut déterminer les Européens à les acheter, n'étant propres qu'à faire du mal. Plusieurs d'entre eux en ont pris occasion d'apporter des rats à vendre aux comptoirs françois, croyant qu'ils ne devoient pas être de moindre prix que les singes, puisqu'ils ne sont, ni moins pernicieux, ni moins nuisibles.

Les Foulis n'ont pas la peau d'un si beau noir que les autres Nègres : la plupart sont d'une couleur fort basanée ; ce qui vient de leurs fréquentes alliances avec les Maures ; ils ne sont ni si hauts, ni si robustes que

les Oualofs : leur taille est, en général, médiocre, quoique bien prise. Avec un air délicat, ils ne laissent pas d'être propres au travail; ils cultivent les terres avec soin.

En remontant le Sénégal, et marchant vers l'orient, nous nous trouvâmes au royaume de Galam, qui confine aux états du syratyk. Bétel est le dernier village du royaume de Foulis, et Ghildé la première place de celui de Galam. A l'opposite de Ghildé est la ville de Tuabo ; c'est la résidence ordinaire du roi de Galam ; elle est renommée pour quelques carrières de très-beau marbre. Entre Tuabo et Dramanet, la rivière de Falémé, vient se rendre dans le Sénégal, du côté du sud ; elle forme une île immense qui renferme les contrées de Bambouk, de Makonna, de Jaka, de Gadda, etc. Le royaume de Bambouk est très-fertile en mines d'or : les François y ont plusieurs forts, entre autres celui de Saint-Pierre, près de Kanjura, sur la rivière de Falémé ; ce fort est d'autant plus important qu'il commande l'entrée du royaume de Bambouk. Ces états ne sont soumis à aucun roi, quoiqu'on leur donne le nom de royaume. Les habitans n'ont

pour

pour les gouverner que les chefs des villages, qui, sous le nom de *farim*, exercent un pouvoir souverain. Le pays est fort peuplé, comme on peut en juger par le grand nombre de villages situés à l'est de la rivière : on y trouve des merles blancs et des pigeons verts, deux singularités particulières à cette contrée. Entre les autres curiosités naturelles on parle d'un arbre qui produit une certaine graisse appelée beurre de Bambouk ; les Nègres s'en servent pour assaisonner leurs légumes : nous ne l'avons pas trouvée différente du lard, à la réserve d'une petite acreté qui n'est pas même désagréable : le fruit qui renferme cette graisse est rond, gros comme une noix et couvert d'une coque, avec une peau sèche et brillante. Après en avoir séparé une partie qui tient de la nature du suif, on pèle le reste, et on le met dans de l'eau chaude d'où l'on enlève le beurre qui surnage. On compte dans ce pays six mines principales dont on tire de l'or : tous les ruisseaux en charrient avec leur sable.

La ville de Dramanet n'a pas moins de quatre mille habitans : leur commerce s'é-

tend jusqu'à Tombut; qui, suivant leur calcul, est à cinq cents lieues plus loin dans les terres; ils en tirent de l'or et des esclaves, et font quelque trafic avec les François du Sénégal; mais ils portent la plus grande partie de leurs marchandises aux Anglois de la rivière de Gambra. Un esclave mâle, entre dix-huit et trente ans, se donne pour cent livres de notre monnoie. On appelle *morfil* les dents d'éléphans dans l'état qu'elles se traitent avec les Nègres sur les côtes d'Afrique, c'est-à-dire, avant qu'elles aient reçu aucune façon de l'art: un morfil vaut huit sous.

L'étendue du royaume de Galam est d'environ quarante-cinq lieues; il se termine aux cataractes de Félu, où le Sénégal, ayant comme forcé le passage entre deux montagnes, se précipite au travers des rochers avec un bruit épouvantable, de la hauteur de quarante brasses. Les monts qui préparent cette chûte commencent à une demi-lieue du village et rendent le pays presqu'inaccessible. Les cataractes de Govine, éloignées de celles de Félu d'environ quarante lieues, présentent encore plus de difficultés; non que le

canal n'ait assez de largeur, mais il est rempli de rocs au travers desquels il semble que l'eau se soit ouvert un passage; et, charriant toute la terre des environs, elle court ainsi par cent boyaux fort rapides, et dont aucun ne paroît navigable. Le royaume de Casson borne cette région à l'orient. Le prince fait sa résidence dans une grande île, ou plutôt une péninsule formée par deux rivières au nord du Sénégal. On trouve dans ses états des mines d'or, d'argent et de cuivre.

Dans la partie de l'Afrique qu'arrosent la Gambra et le Sénégal, les principales langues sont celles des Mandingues, des Oualofs et des Foulis : la première est la plus commune sur la Gambra. Les Nègres du Sénégal sont Mahométans, convertis par les Maures. On ne trouve nulle part des tamarins si beaux, ni en si grand nombre que sur la rive méridionale du Sénégal : toutes les côtes d'Afrique en sont parsemées ; mais l'espèce en est plus petite. Cet arbre, dont le fruit a toujours été recommandable dans la médecine, est pour l'ordinaire de la grandeur du noyer, mais plus touffu : ses bran-

ches s'étendent régulièrement de tous côtés; elles sont divisées en plusieurs rameaux chargés de feuilles qui donnent de l'ombre et de la fraicheur : les fleurs naissent par bouquets longs de cinq à six pouces ; ils ne contiennent cependant que neuf à dix fleurs, parce qu'elles sont à quelque distance l'une de l'autre, elles sortent de l'extrémité des branches et se changent en un fruit semblable, par sa grandeur et sa figure, à des gousses de fèves. C'est la pulpe et les semences séparées de la peau extérieure et réduites en pâte que l'on apporte en Europe : les Africains en composent une liqueur avec de l'eau, du sucre et du miel, ou en font des confections qui servent pour se désaltérer : les feuilles simplement séchées ont la même vertu; les Nègres en mettent dans leur riz, et, en général, dans tous leurs alimens. Le tamarin, délayé dans de l'eau, donne une boisson aussi agréable que celle du limon. Les chaleurs sont si excessives sur les sables brûlans de toute cette contrée que nos souliers se racornissoient, se coupoient et tomboient en poudre. La seule réflection du sol nous faisoit lever toute la peau du visage. La na-

ture a placé sous les pieds des Nègres une peau si épaisse qu'elle les dispense de l'usage des souliers.

Parmi les diverses plantes qui attirèrent notre attention sur les rives du Sénégal, nous vîmes cette espèce de potirons qui sont particuliers aux pays chauds, et qu'on appelle *giromons*; ils ne le cèdent point à ceux des climats froids quant à la grosseur, et leur goût sucré a quelque chose de plus fin et de plus délicat. Nous y avons vu aussi cette grande sensitive épineuse que les Nègres appellent *guérakiao*, c'est-à-dire, *bon jour*, parce que, quand on la touche ou qu'on lui parle de près, elle incline ses feuilles comme pour souhaiter le bon jour.

Nous avons eu occasion de parler d'un arbre de la Côte d'Or, dont la grandeur surpasse tout ce que nous avions vu en se genre; mais il n'approche pas de celui qu'on appelle ici le pain de singe. En mesurant le tronc de cet arbre avec une ficelle; nous lui avons trouvé soixante-dix-huit pieds de circonférence, c'est-à-dire, plus de vingt-cinq de diamètre: sa hauteur n'est point extraordinaire; elle n'a guère que soixante pieds. Du

haut du tronc partent plusieurs branches dont quelques-unes s'étendent horisontalement et touchent la terre par leurs extrémités ; elles ont depuis quarante-cinq jusqu'à cinquante pieds de longueur, et chacune d'elles feroit un des plus gros chênes d'Europe. Enfin, tout l'ensemble paroît moins former un arbre qu'une forêt : une racine, qui avoit été découverte par les eaux d'une rivière, nous parut avoir plus de cent dix pieds de long, sans compter la partie qui restoit encore cachée en terre. Plusieurs de ces arbres portent des noms d'Européens, dont les caractères sont gravés profondément dans l'écorce : un de ces noms date du quinzième siècle ; les lettres ont environ six pouces de longueur.

Les pains de singe sont peut-être les plus anciens arbres de notre globe. Si l'Afrique, en produisant l'autruche et l'éléphant, peut se flatter d'avoir enfanté les géans des oiseaux et des quadrupèdes, sur tout si vous y joignez la giraffe, elle ne se dément point à l'égard des végétaux, en tirant de son sein le plus grand, le plus vigoureux arbre de l'univers. L'autruche, dont nous venons de

parler, est le principal oiseau du pays; il y est si commun qu'on en rencontre souvent des troupes nombreuses sur le bord des rivières : elles ont ordinairement sept à huit pieds de haut; mais leur corps, quoiqu'assez gros, a peu de proportion avec leur grandeur; elles sont montées sur de très-hautes jambes, ont le cou fort long, la tête extrêmement petite et couverte d'une sorte de duvet : leurs yeux ressemblent à ceux de l'homme; leur bec est court et pointu, et leurs aîles, trop petites pour voler, suffisent pour les aider à courir avec une vîtesse étonnante, sur-tout lorsqu'elles ont le vent en arrière; quand il leur est contraire elles n'ont de ressource que dans leurs jambes: leurs plumes sont molles, douces, lanugineuses, cotonnées et fort touffues; celles des mâles sont plus blanches, plus longues et plus épaisses que celles des femelles. Cet oiseau a les cuisses grosses et charnues, couvertes d'une peau dure, ridée, et les pieds de la forme de ceux d'un bœuf; mais la corne est distinguée en articles et armée de griffes qui lui servent à lever ce qu'il veut prendre : sa queue est serrée, ronde,

composée de pennes blanches pour le mâle; brunes dans la femelle. Ces plumes sont fort recherchées pour les casques. Si quelqu'un poursuit l'autruche, il prend des pierres qu'il jette derrière lui avec beaucoup de force. Il dévore indifféremment tout ce qu'on lui présente, cuir, herbe, poil, viande, pain, etc. Il ne digère cependant point le fer, ni les autres corps durs qu'il avale; il les rend tout entiers par l'anus : le cuivre se change en poison dans son estomac. On a ouvert des ventricules d'autruches, dans lesquels on a trouvé soixante liards consumés presqu'aux trois quarts par leurs frottemens mutuels : le fer, les pierres et les os étoient teints de vert-de-gris.

Cet animal multiplie prodigieusement, parce qu'il fait plusieurs pontes chaque année; chaque ponte est de quinze ou seize œufs dont la grosseur est proportionnée à celle de l'oiseau : il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur, d'autres qui pèsent jusqu'à quinze livres et suffisent pour rassasier sept ou huit personnes; ils ont le goût des œufs d'oie : la coque en est blanche, unie et fort dure, quoique d'une épais-

seur médiocre. Les Turcs et les Persans les suspendent à la voûte de leurs mosquées : on en fait des tasses et des ornemens pour les cabinets des curieux. Les autruches les déposent dans le sable, où l'on a cru longtems qu'elles les abandonnoient : il est, au contraire, certain que, loin de les abandonner à la chaleur du soleil pour les faire éclorre, elles les couvent, mais, à la vérité, seulement pendant la nuit, ce qui suffit pour les justifier de l'indifférence qu'on leur suppose : on a essayé en vain d'en faire éclorre au soleil sur une couche.

La chasse de cet animal est un des grands plaisirs que prennent les seigneurs africains. Ils arrivent dans la plaine montés sur des chevaux barbes, harpés comme des levriers : ils partent, et poursuivent les autruches qui fuient avec une rapidité surprenante, en tâchant de gagner les montagnes à la faveur de leurs aîles ; mais on a l'attention de les pousser toujours contre le vent. Dès qu'elles commencent à se fatiguer, le chasseur fond sur elles au grand galop, et les tue à coups de flèches et de lances ; quelquefois on les attrappe toutes vivantes : après les avoir

apprivoisées, on les vend aux marchands qui les envoient en Europe, où leurs plumes servent d'ornement pour les dais, les chapeaux, l'impériale des lits, les habillemens de théâtre, etc.; elles s'apprêtent, se blanchissent et se teignent de diverses couleurs. Les Arabes n'estiment pas seulement l'autruche pour les plumes; ils en font encore grand cas pour sa chair. On raconte qu'Héliogabale fit servir un jour sur sa table les têtes de six cents autruches pour en manger les cervelles.

On trouve dans les eaux douces du Sénégal un poisson que les François nomment le *trembleur* à cause de la propriété singulière qu'a, dit-on, cet animal d'exciter un tremblement douloureux dans les membres de ceux qui le touchent : son effet, peu différent de la commotion électrique, se communique de même par le simple attouchement avec un bâton, de manière qu'on laisse tomber dans le moment tout ce qu'on tenoit à la main. Le corps de ce poisson est rond, sans écaille et fort lisse comme celui de l'anguille : sa chair, quoique d'un assez bon goût, n'est pas d'un usage également sain pour tout le

monde. Le requin est un autre poisson très-commun le long des côtes, et on le trouve jusques dans les rivières du Sénégal ; c'est le plus grand, le plus redoutable des chiens de mer, et l'animal aquatique le plus hardi, le plus vorace, le plus ennemi de l'homme : il a environ vingt cinq pieds de longueur sur quatre de diamètre. Sa gueule s'étend jusqu'au milieu du cou ; elle est armée à chaque machoire de trois rangées de dents si serrées et si dures que rien ne peut leur résister. On en a pris qui avoient dans l'estomac des corps humains : c'est, dit-on, ce qui a d'abord fait donner à ce poisson le nom de *requiem*, d'où est venu ensuite celui de *requin*. Les os de sa machoire ont un ressort si singulier qu'il peut ouvrir sa gueule suivant la grosseur de sa proie et lui donner une largeur extraordinaire : toute sorte de chair l'accommode. Ce monstre, que la nature semble n'avoir produit que pour dévorer, attaque tout ce qu'il trouve : sans la difficulté qu'il a de mordre, il dépeupleroit tout l'Océan ; mais heureusement sa gueule meurtrière est tellement éloignée du bout de son museau qu'il ne peut saisir sa

proie avec avantage. Les vaisseaux qui naviguent sur ces côtes en sont toujours environnés : si quelque matelot a le malheur de tomber dans la mer, il est mangé sur-le-champ par ces terribles animaux. Lorsqu'on y jette un homme mort, on les voit aussitôt le mettre en pièces, et en faire une prompte curée : leur avidité est si grande qu'ils se battent comme des furieux; et levant la moitié de leur corps hors de l'eau, ils s'élancent les uns contre les autres avec une violence qui fait retentir l'air de leurs coups. Il ne faut pas beaucoup d'adresse pour prendre ce poisson : comme il est extrêmement goulu, il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente; ordinairement c'est un gros hameçon couvert d'une pièce de lard, et attaché à une chaîne de fer qui aboutit à une corde. Lorsque le requin n'est point affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, et paroît le dédaigner; il s'en éloigne un peu, revient, semble vouloir l'engloutir, et le quitte : lorsqu'on a pris assez de plaisir à le voir, on tire la corde, comme si on vouloit ravoir l'hameçon; alors son appétit se réveille; il se jette tout de bon

sur le morceau de lard et l'avale. Quand il se sent pris et retenu, c'est un autre spectacle de voir les mouvemens qu'il se donne pour se décrocher : tantôt avec ses machoires il essaie de couper la chaîne, tantôt il s'élance en avant et fait des bonds furieux pour rompre la corde. Lorsqu'il s'est bien débattu on tire la chaîne jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau, et avec une corde on fait un nœud coulant qui lui serre le milieu du corps : alors il est aisé de l'enlever dans le bâtiment où l'on achève de lui ôter la vie. Il n'y a point d'animal plus difficile à tuer; car, après l'avoir coupé en morceaux, on voit encore remuer toutes les parties. Quand il est pris et tiré à bord, aucun matelot n'est assez hardi pour en approcher sans précaution. Outre ses morsures, les coups de sa queue sont si terribles qu'ils brisent les bras et les jambes de ceux qu'il attrappe. Le requin est presque toujours entouré de petits poissons qui partagent sa proie ; ils entrent librement dans la gueule même du monstre, et souvent en sortent avec la même liberté.

Une autre singularité du Sénégal sont les

pélicans, autrement dit les grands gosiers, qui se promènent gravement sur les eaux comme les cignes : après l'autruche ce sont les plus grands oiseaux du pays. Sous leur bec, qui a environ un pied et demi de longueur, est attaché un sac qui contient plus de dix pintes d'eau, et dont l'usage est uniquement pour la pêche : c'est une espèce d'épervier que la nature a donné à cet oiseau pour lui faciliter les moyens de se nourrir; elle ne pouvoit le placer dans un animal qui sut mieux s'en servir, et l'on peut dire qu'il entend la pêche dans la perfection. Les pélicans mangent ordinairement par compagnie sur les hauts fonds, et forment un grand cercle qu'ils resserrent en se rapprochant peu à peu pour amener le poisson que le mouvement de leurs pieds contient dans ce petit espace : quand ils le voient assez rassemblé, ils plongent dans l'eau leur bec ouvert, et le referment avec une vitesse comparable à celle d'un pêcheur qui jette et retire son filet. Pour verser l'eau dont le sac est rempli, ils ne font que pencher leur bec de côté, en l'entr'ouvrant légérement; elle échappe aussitôt et laisse à sec les

poissons qu'ils vont manger paisiblement à terre.

Il est encore sur ces mers un coup-d'œil très-amusant, c'est celui qu'offrent les poissons volans; elles en sont, pour ainsi dire, couvertes. Leur grosseur est égale à celle du merlan; ils ont deux nageoires presque aussi longues que le coprs; elles leur servent d'ailes pour voler au-dessus de l'eau. Les dorades et les bonites, autres animaux aquatiques qui en sont très-friands, leur font une guerre continuelle. On voit à chaque instant des nuées de poissons voler au-dessus de l'eau pour éviter ces cruels persécuteurs: comme ils ne se soutiennent en l'air qu'autant que leurs aîles sont humides, leur volée est très-courte. La plupart de ceux qui s'élèvent par-dessus les navires y retombent sur-le-champ, et procurent aux passagers une nourriture aussi abondante que délicate.

Pour ne pas séparer tout ce qui concerne l'Afrique, nous avons préféré d'insérer ici la tournée que nous fîmes à Tunis, à Alger, enfin, dans toute la partie qui est située le long de la Méditerranée, et où nous eûmes

occasion de nous transporter pendant notre voyage dans l'Archipel de la Grèce.

Les Romains, à l'exemple des Grecs, traitoient de barbares toutes les nations étrangères; aussi quand ils eurent subjugué cette partie de l'Afrique appelée la *Mauritanie*, le nom en fut changé en celui de *Barbarie*. La patrie d'Annibal a conservé depuis ce nom.

Tunis est située dans une belle plaine et forme un carré long d'environ une lieue de tour; elle a trois fauxbourgs qui, avec la ville, forment, dit-on, plus de vingt mille maisons habitées. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le sanctuaire de Seydydoudt, tombeau d'un saint très-révéré des Maures. Il y a trois morceaux contigus d'un pavé de mosaïque travaillé avec beaucoup de symmétrie et de proportion. Est-ce l'ouvrage des Sarrasins? ou celui d'un prétoire romain? Voici les objets qu'offre ce magnifique pavé : on y voit des figures de chevaux, d'arbres, d'oiseaux et de poissons. Le cheval a une attitude noble et fière : les oiseaux sont des faucons et des perdrix; les poissons représentent le mulet et la dorade;

les

les arbres des palmiers et des oliviers : tous ces objets sont imités avec beaucoup de naturel. Nous croyons que c'est un ouvrage des Sarrasins. Ce tombeau est situé à peu de distance de Tunis. A quelques lieues plus loin est l'ancienne Aquilaria. On voit dans ses environs une montagne creusée avec beaucoup de soin ; dans certains endroits elle est percée d'outre en outre : ce sont les carrières qui avoient servi à bâtir l'ancienne Carthage : ce sont-là les seules marques visibles que cette célèbre rivale de Rome ait existé.

Tunis et Alger sont deux gouvernemens différens. Tunis est un état monarchique qui passe successivement du père au fils. Le bey, quoiqu'indépendant du dey d'Alger, lui envoie néanmoins tous les ans une espèce de tribut. En effet, jamais les Algériens ne se sont présentés devant Tunis, sans être revenus victorieux. Alger est une république dont le gouvernement électif est très-tumultueux. Lorsqu'il s'agit de nommer un dey, la régence, composée des principaux chefs de la milice, s'assemble, et le choix tombe ordinairement sur un des principaux minis-

tres. Il n'est pas un soldat, parmi la milice turque, qui ne puisse aspirer à la couronne, s'il a assez de courage pour assassiner le dey régnant, et un parti assez puissant pour se faire nommer. C'est un gouvernement semblable à celui de l'empire romain, où les gardes prétoriennes faisoient et défaisoient à leur gré les empereurs : ce n'est qu'une ombre de république, comme à Gênes et à Vénise. L'état de Tunis est divisé en huit provinces, dont chacune porte le nom de sa capitale, et en quatre îles. Le royaume d'Alger (car ce nom lui convient mieux que celui de république) a un port qui sert de retraite à un grand nombre de corsaires qui infestent sur-tout la Méditerranée. Ce pays répond à l'ancienne Numidie et à deux des Mauritanies des anciens: il est situé entre la Méditerranée au nord, l'état de Tunis à l'orient, l'empire de Maroc et de Fez au couchant, et des peuples arabes au midi : ces Arabes habitent sous des tentes à la manière des anciens Numides. Ce pays, qui eût ses rois particuliers, fut conquis successivement par les Romains, par les Vandales et par les Arabes. La mal-

heureuse expédition que Charles-Quint y fit a rendu Alger célèbre. Le dey est regardé comme allié du grand-seigneur. Ce royaume a peu de villes fermées, et peu d'habitations bâties. Un peuple nombreux loge sous des tentes à la campagne, et chaque nation compose un village ou campement qui change de lieu selon les saisons. Il est divisé en trois gouvernemens, dont chacun est sous la domination d'un bey, savoir, le bey du Levant, le bey du Ponant et celui du Midi.

La ville et le canton de Tripoli, soumis pendant long-tems au roi de Tunis, furent envahis par des seigneurs particuliers qui prirent le titre de rois. Les Turcs qui gouvernèrent depuis ce royaume par des bachas lui laissèrent le titre de royaume, afin que leur souverain put en enfler ses titres : cet état se gouverne aujourd'hui en république, ou plutôt c'est une ombre de république. N'oublions jamais que tout gouvernement qui n'a pas la balance des pouvoirs, même de trois pouvoirs, n'est qu'aristocratique ou despotique, ou un mélange de ces deux formes. L'état de Tripoli a pour chef un dey qui est comme le général de la nation, sous

la protection du grand-seigneur, ainsi qu'Alger et Tunis. Dans ces trois états règne le despotisme militaire qui est le pire de tous, en ce que c'est le despotisme de la multitude armée. L'île de Malthe appartenoit à Tripoli avant que les Espagnols, qui l'ont cédée aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, s'en fussent rendus les maîtres. Tunis est une ville ancienne qui fut possédée successivement par les Carthaginois, les Romains, les Vandales et les Arabes, qui s'en emparèrent à leur tour. Ce fut à Tunis et aux environs qu'une partie des Maures d'Espagne se sauva, lorsque Ferdinand et Isabelle les en eurent chassés. Les Espagnols conquirent ensuite une partie de ce pays. Barberousse le reprit, et les Turcs, qui s'en rendirent les maîtres en 1574, jetèrent dès-lors les fondemens du gouvernement qui y subsiste aujourd'hui. Ce gouvernement est entre les mains d'un divan, d'un dey, d'un bey, et d'un bacha que la Porte y envoie, mais c'est le bey qui a toute l'autorité; celle du divan ou sénat, et du dey, a été abaissée. Le bacha de la Porte y demeure; mais il n'y a presque plus aucun pouvoir.

L'empire de Maroc renferme, non-seulement tout ce que les Romains comprenoient sous le nom de Mauritanie-Tingitane, mais encore les royaumes de Fez, Maroc, Taffilet, Darha, Suz, Trémessen et Ségelmesse. Il est borné à l'orient par le royaume d'Alger et une partie du Biledulgérid, à l'occident par l'Océan, et enfin, au septentrion par la Méditerranée ; il s'étend depuis la bouche du détroit de Gibraltar au midi, jusqu'au cap Blanc sur les confins de la Guinée ; c'est là que les Maures, pour la commodité de leur commerce, ont bâti un petit château qui est le rendez-vous de toutes les caravanes qu'on envoie tous les ans de Fez et d'autres villes de l'empire. Cette contrée si étendue, composée de Maures qui en sont le peuple indigène, de Juifs, de Rénégats Chrétiens et de Nègres, est un des plus pauvres et des plus misérables pays de la terre, parce qu'il y a peu de villes fermées, et qu'il ne s'y trouve aucun port passable. Là règne le despotisme le plus dur avec les mœurs les plus corrompues. La fertilité du pays est différente selon la diversité des contrées ; mais, en général, les parties septentriona-

les, bien cultivées et sous un gouvernement doux et réglé, produiroient tout ce que nous recueillons en Europe sous de pareils climats; savoir, des cuirs, du bled, de l'huile, du vin, de la cire, du miel, de la soie, de la gomme et de la laine la plus fine. Il seroit facile dans les provinces méridionales de cultiver tout ce qu'on tire des Inde occidentales, comme du coton, des épices, du sucre, de l'indigo.

On trouve dans l'empire de Maroc quelques mines d'or et d'argent, mais sur-tout il y en a une grande quantité de cuivre que les Africains nous envoient en Europe. Les vallées ont des fruits de toutes les espèces et en abondance : les plaines produisent d'excellens fromens, du lin et du chanvre. Ce pays a toujours été renommé pour ses chevaux. Les chameaux y sont infiniment plus forts que ceux de l'Asie; mais il y manque du bois de charpente d'une hauteur convenable. Les Maures n'entendent point le commerce du dehors et n'ont point de vaisseaux : ce commerce passe par les mains des Juifs et des Chrétiens qui le font avec les Européens, et sur-tout avec les

François et les Anglois, qui y portent des draps, de la toile, du fer en barres et travaillé, du soufre, de la poudre à canon, des armes et du plomb, et qui en retirent des amandes, des dattes, de la gomme d'Arabie, du maroquin, des cuirs crus, du cuivre, de la cire et du miel. Quant au commerce du dedans, ce sont les Maures qui le font par le moyen de leurs caravanes; ils en envoient une tous les six mois à la Mecque et à Médine; ils y portent des étoffes de draps fabriqués, beaucoup de maroquin, d'indigo, de cochenille, de plumes d'autruche, qu'ils échangent contre des soies, des mousselines et des drogues médicinales.

Salé est le havre principal de tout l'empire : il est très-spacieux; mais il a le défaut irréparable d'être quelquefois à sec dans les marées basses, où il n'a tout au plus qu'un pied et demi d'eau : dans les marées pleines il n'y en a qu'onze à douze pieds. Il sort quelques corsaires de Salé, aussi bien que de Tanger et de Tetucan. L'empire de Maroc est presque toujours en guerre avec les Chrétiens, mais il a la sagesse de permettre que leurs consuls, leurs marchands

et tous leurs autres sujets résident dans ses ports, pendant la guerre, avec les mêmes franchises que pendant la paix. La flotte de l'empire de Maroc ne consiste qu'en trois ou quatre vaisseaux, quelques pièces de canon, et un nombre de barques à voiles et à rames. Les Maures de la campagne errent comme les Arabes, et forment des tribus séparées.

Des bords du Sénégal jusqu'en Europe, on compte communément environ sept cents lieues ; mais nous préférâmes d'allonger, de doubler presque notre route pour aller mouiller successivement aux Canaries, à Madère, aux Açores. Après avoir relâché à l'île d'Arguin, nous doublâmes le cap Blanc, et nous voguâmes sans nous arrêter jusqu'aux Canaries, connues des anciens sous le nom d'îles Fortunées, à cause de la bonté de l'air et de la fertilité du terroir. On prétend que les Canaries ont tiré leur nom d'une certaine espèce de cannes qui croissent en grand nombre sur une même racine : pour peu qu'on les presse avec la main, elles rendent un suc couleur de lait qui passe pour un poison très subtil. Le cardinal de Riche-

lieu, ayant fait assembler plusieurs astronomes à l'arsenal de Paris pour examiner en quel endroit devoit être placé notre premier méridien, il fut décidé qu'il passeroit par l'île de Fer, comme la plus occidentale des Canaries. En conséquence Louis XIII rendit une déclaration qui défendoit aux François de le placer ailleurs, et leur enjoignoit de compter de-là le premier degré de longitude en tirant à l'orient.

Il paroît que les premiers habitans de ces terres isolées étoient une colonie d'Egyptiens dont ils avoient apporté les mœurs et la religion; mais ils tombèrent insensiblement dans la plus affreuse barbarie; ils n'avoient cependant rien de cette cruauté qu'on reproche aux barbares. Les Guanches, car c'est le nom qu'on donnoit alors à ce peuple, étoient grands, robustes et agiles : leur habit étoit de peau de chèvre; leur nourriture une pâte composée d'orge pilé, d'eau et de miel. Leurs maisons étoient des cavernes taillées dans le roc, ou formées par la nature. Ces peuples avoient des rois auxquels ils étoient très-soumis : ils avoient quelqu'idée de la punition des crimes dans

une vie future, et regardoient le petit volcan du pic de Ténériffe comme l'enfer des méchans. Ils avoient retenu de leurs ancêtres le secret d'embeaumer les morts de manière qu'ils ne se corrompoient jamais; ils les plaçoient dans de grandes caves creusées sous des rochers. On voit encore aujourd'hui de ces cavernes sépulcrales où les corps sont presque entiers, quoiqu'ils y soient depuis plusieurs siècles. Les îles Canaries furent long-tems inconnues aux modernes. Les Castillans n'en firent la découverte que vers la fin du quatorzième siècle et ne s'y établirent même pas. On compte douze îles parmi les Canaries; mais il n'y en a que sept qui soient un peu considérables. La grande Canarie, située au milieu de toutes les autres qui en ont pris le nom, est la plus riche quoiqu'elle ne soit pas la plus étendue; car elle n'a pas plus de quarante lieues de circuit. On y trouve quatre villes dont la principale porte le nom de l'île et en est la capitale : on l'appelle aussi la ville de Palme. Ses maisons sont belles et ont deux étages, avec une plate-forme au sommet. Palme contient environ quinze

mille habitans; elle est le siège du conseil souverain de l'évêque et du gouverneur : les autres villes sont Telde, Galder et Guia, autour desquelles on voit de nombreuses manufactures de sucre. L'île de Ténériffe, la plus grande des Canaries, est aussi la plus fertile et la plus cultivée ; elle est remplie et environnée de montagnes inaccessibles. Dans les gorges de ces montagnes nous vîmes les plus belles forêts d'orangers, de cédras, de citronniers, de figuiers, de grenadiers et d'arbres qui produisent toute sorte de fruits. Les vallées portent les plus beaux bleds de la terre. Les côteaux, plantés de vignes, donnent ces excellens vins, qui, sous les noms de Canarie et de Malvoisie, ont acquis la plus grande célébrité. Le premier est tiré d'un gros raisin qui rend une liqueur forte et capiteuse : c'est cependant là le vin d'ordinaire ; on fait l'autre avec un petit raisin dont le grain rond et doux fournit une liqueur divine qui mérite d'être transportée dans toutes les parties du monde. On attribue communément la qualité de ces vins à la nature du terroir; mais la culture et la façon qu'on donne aux vignes y

a pour le moins une aussi grande part. On choisit les collines exposées au midi : on en cultive la partie la plus basse ; et sur le terrain destiné au vignoble, on élève de petits murs à hauteur d'appui, à la distance de quatre ou cinq pieds les uns des autres : ces murs servent à plusieurs fins ; premièrement, en arrêtant les terres ils empêchent les vignes d'être déchaussées ; en second lieu, ils retiennent les eaux de pluie ; enfin, en augmentant la réflexion des rayons du soleil, ils procurent aux ceps une plus grande chaleur : le revers de ces côteaux, c'est-à-dire, le côté qui regarde le nord, est aride, inculte, et ne présente à la vue qu'une suite de rochers nus et d'un gris d'ardoise. Au milieu de l'île s'élève une montagne dont la hauteur perpendiculaire a plus d'une lieue, et ne cause pas moins d'admiration de près que dans l'éloignement ; elle étend sa base presque jusqu'à la mer, d'où l'on compte deux journées et demi de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue comme un pain de sucre avec lequel elle a beaucoup de ressemblance, elle est

plate néanmoins à l'extrémité; sa cîme forme une plaine de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre d'où il s'élance de grosses pierres avec de la flamme et de la fumée. On peut y monter pendant un trajet de sept lieues sur des mules ou sur des ânes; mais il faut continuer le voyage à pied avec de grandes difficultés. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable, et ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins grande qu'au fond de la vallée. Si l'on jette une pierre dans le gouffre d'où sort le volcan, elle y retentit comme dans un vaisseau de cuivre contre lequel on frapperoit avec un morceau de fer : aussi les Espagnols lui ont donné le nom de *Chaudron du diable*. L'ouverture n'a pas moins de cent pieds de diamètre, et s'étend vers le fond l'espace d'environ mille toises : sa forme est celle d'un entonnoir : tel est le fameux pic de Ténériffe, qui, suivant l'opinion commune, est une des plus hautes montagne du monde, et celle dont la pointe est la partie du globe terrestre la plus éloignée de son centre. Nous commençâmes à l'ap-

percevoir à plus de vingt lieues en mer : de son sommet on découvre toutes les Canaries.

Laguna, capitale de l'île, est assise au pied du pic : son nom lui vient d'un lac sur le bord duquel elle est située. Si l'on considère sa position, l'étendue de la vue du côté de la mer, ses jardins, ses allées d'arbres, ses bosquets, sa pleine, son lac, et la douceur des vents dont elle est rafraichie, elle doit passer pour une habitation délicieuse. Les autres villes s'appellent Santa-Cruz, Oratava, Rialejo et Garachico. L'arbre qui produit le sang de dragon est propre à l'île de Ténériffe. On appelle ainsi une substance résineuse, sèche, friable, d'un rouge foncé, et qui est sans goût et sans odeur, excepté quand on la brûle; on en fait usage en médecine : les droguistes en distinguent de plusieurs espèces; celle des Canaries découle d'un arbre qui croît sur les hauteurs, et dont les rameaux sont toujours verts; son tronc qui est raboteux se fend en plusieurs endroits, et répand dans le tems de la canicule une liqueur qui se condense en forme de larme de sang.

Cette île a plusieurs ports; celui d'Oratava est le plus célèbre pour le commerce. L'île de Goméra a une petite ville avec un port nommé de même : les vaisseaux des Indes s'y arrêtent volontiers pour y prendre des rafraichissemens. Plusieurs voyageurs placent l'île de Madère parmi les Canaries; quoiqu'elle en soit éloignée de soixante lieues : c'est le plus charmant séjour de l'univers; l'air y est d'une douceur admirable : tous les fruits d'Europe y réussissent parfaitement, et ceux du pays y sont plus estimés que les mêmes espèces qui croissent dans d'autres climats.

Le troisième jour après notre départ de Madère nous apperçûmes les îles Açores : là sont l'île du Pic et celle de Fayal. Nous nous portâmes sur cette dernière à toutes voiles. La ville de Fayal contient environ cinq mille habitans, tous Portugais, et la plupart ecclésiastiques, moines et religieuses. L'île de Fayal est sous un beau ciel. La montagne la plus élevée de ce canton se trouve à peu près vers son centre à deux lieues et demi de la ville. L'île du Pic n'est

qu'à deux petites lieues du port de Fayal ; elle prend son nom d'une montagne presqu'aussi haute que celle de Ténériffe. Tercère, la plus considérable des Açores, est bordée de rochers escarpés. On n'y arrive commodément que par la rade d'Agra, qui en est la capitale. Les autres Açores se nomment Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-George, la Gracieuse, Flores et Govo. A peine eûmes-nous fait quarante lieues, en quittant les Açores pour nous rendre à Lisbonne, que nous faillîmes périr presqu'au port : un vent furieux de sud-est s'empara de la mer, et nous fit éprouver une tempête qu'il est difficile de bien décrire, tant elle fut violente. Concevez ce que c'est que la position d'un bâtiment fragile qui devient le jouet d'une mer courroucée : tantôt élevé sur une montagne d'eau, tantôt plongé dans les abîmes, battu en flanc par une lame, appésanti par une autre qui, en tombant, semble devoir le submerger. Le vent devint impétueux, inégal, bisarre, et nous fûmes obligés d'essuyer toutes ses bourasques : il sautoit de rumb en rumb, et

parcouroit

parcouroit si rapidément tous les points de l'horizon qu'on eût dit qu'il souffloit en même tems des quatre coins du monde; puis, s'élevant en tourbillon, il retomboit avec furie, comme s'il se fut précipité du ciel, et forçoit les vagues de s'affaisser sous son poids; un instant après il enlevoit notre vaisseau en l'air pour le faire retomber dans le plus terrible désordre. Le navire n'étoit pas moins tourmenté par les secousses violentes qu'il recevoit hors des flots, où le vent imitoit le bruit du tonnerre. Quoique fort près les uns des autres, nous étions obligés de nous approcher encore, et de crier de toutes nos forces pour nous faire entendre. Toutes les voiles qui se trouvèrent déployées furent déchirées : notre grand mât s'étant rompu à trois brasses au-dessus du pont, tomba dans la mer. Le roulis étoit si terrible que l'eau passoit sur le plat-bord, et couloit dans le fond de cale : toutes les pompes jouoient sans relâche; et l'eau ne laissant pas de croître toujours, les matelots s'écrièrent : « Nous « périssons; nous coulons à bas; ciel,

« ayez pitié de nous ». Ce cri funeste fit cesser toutes les manœuvres : chacun se mit en prières comme au dernier moment de sa vie. Les vents qui s'étoient combattus jusqu'alors se réunirent pour pousser les vagues jusqu'aux nues. Ce changement fit relever un peu le navire, et l'on prit courage en voyant que l'eau y entroit en moindre quantité. Telle fut notre position pendant l'espace de quatre heures. Qu'on se figure l'embarras d'un pilote qui cherche vainement sa route dans le ciel, au milieu des brouillards et des flots conjurés contre lui. Nous errâmes dans cet état jusques sur la côte de Portugal, où une bonace nous permit enfin de trouver un asyle dans le port de Lisbonne, où nous trouvâmes bientôt après un bâtiment pour les Açores ou Tercères. La nous séjournâmes environ un mois, au bout duquel il s'offrit une occasion pour revenir en France. Cette route est trop connue pour en donner les détails.

Comme ordinairement le voyageur se plait à se rappeler les dangers qu'il a couru, les pays qu'il a observé, les sensations sévè-

res ou agréables qu'il a éprouvé, nous allons de même reporter ici un coup-d'œil général sur les trois parties du monde que nous venons de parcourir.

CHAPITRE XXXVII.

Coup-d'œil général sur l'Asie, l'Amérique et l'Afrique; et résumé de ce voyage autour du monde.

Nous allons enfin embrasser dans leur ensemble ces trois vastes parties du monde que nous venons de parcourir; car nous ne répéterons point ici ce que avons dit sur les régions australes au commencement de cet ouvrage, ni sur les courses vers les deux poles, et au sein des mers Glaciales. Nous commençons par l'Afrique, parce que cet objet se lie naturellement à la description que nous venons d'en donner dans ce volume. On a pu remarquer que cette partie du globe ne présente aucun monument d'antiquité : les lieux même connus de tems immémorial n'offrent rien à cet égard qui puisse satisfaire la curiosité d'un

voyageur. C'est sans doute à l'orgueil des Romains qu'il faut attribuer cette perte : lorsqu'ils eurent subjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres, effacèrent toutes les inscriptions, afin que la postérité ne parlât que d'eux, et qu'il ne fut question dans les siècles à venir que du nom et de la grandeur romaine. Les habitans conservèrent, à la vérité, la langue de leurs ancêtres; mais ils furent obligés de l'écrire en caratères latins. Les Califes s'étant rendus ensuite maîtres du pays, firent une recherche exacte des livres d'histoire et de science, et ces conquérans farouches les livrèrent aux flammes, de peur que si on en lisoit d'autres que ceux de leur secte, on fut moins disposé à croire à leur prophète. Les anciens Africains adoroient les astres, le feu et le soleil.

Cette région immense, qui ne produit presque plus que des barbares, en donnant ce nom à l'ignorance (car on a vu que ces peuples sont plutôt libres et pasteurs, libres et chasseurs ou pêcheurs, que féroces, et même qu'ils sont hospitaliers), a été la patrie d'Annibal, d'Asdrubal, de Té-

rence, de Tertulien, de Saint-Augustin : cela prouve à quel point la vivacité africaine porteroit les arts et les sciences s'ils pouvoient un jour y être rapportés par les Européens.

Quand les Romains eurent détruit Carthage, il envoyèrent plusieurs colonies en Afrique : par la suite des tems elles se confondirent avec les naturels du pays. Les Vandales s'y établirent sous la conduite de Genseric. Bélisaire, général de l'empereur Justinien, les en chassa, et fit prisonnier leur roi Gélimer. Les Sarrasins s'en emparèrent sous l'empire de Constant. Les Turcs en conquirent une partie. De tous ces différens peuples, il s'est formé un mélange où chacun a peine à reconnoître son origine. Les villes même changèrent de nom en changeant de maîtres : on détruisit les anciennes ; on en bâtit de nouvelles : de là ces confusions, ces fréquentes contradictions dans les géographes. Les anciens n'ont connu que la plus petite partie de l'Afrique ; savoir, la Barbarie, la Numidie, l'Ethiopie et l'Egypte ; ils croyoient le reste inhabitable à cause de la chaleur excessive

du climat. On a vu que c'est cette activité qu'il donne à la matière organisée qui développe les grandes espèces et multiplie les petites : tous les germes de vie que l'action puissante du soleil est capable de mettre en mouvement, s'y produisent sous les formes les plus variées. Les types des grands animaux, que le défaut d'une pareille impulsion empêche de se réaliser dans les climats froids, reçoivent en Afrique toute la plénitude d'existence physique, et par conséquent morale dont ils sont susceptibles ; tels sont l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le crocodile, le lion, la giraffe ; ils exercent dans les déserts de ces contrées un empire que l'homme ne leur a encore disputé que foiblement ; cette force productrice et féconde que le climat ardent de l'Afrique imprime aux élémens qui constituent les êtres organisés, se manifeste peut-être encore plus dans les espèces infimes ; elle y fait germer, pulluler les insectes de toute forme et de toute couleur, avec une profusion qui semble surcharger la nature, et dont aucun pinceau ne peut rendre toute la variété : il en est de même de l'espèce

volatile ; mais ces débordemens de machines vivantes ne font que seconder plus efficacement son énergie.

Les contrées australes, les régions polaires offrent une nature toute nouvelle, mais tout y est horrible : il semble qu'elles n'ont été créées que pour servir d'ombres au tableau si riche, si animé du reste de l'univers, et pour servir de contraste avec les climats brûlans de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Les glaces du pole antarctique sont en effet dans une immense opposition avec ces pays situés sous un ciel plus ami de la nature vivante. On a remarqué que l'Afrique produit, non-seulement les plus grands animaux, mais encore les plus grandes productions végétales : on y trouve aussi les plus hautes montagnes ; toute la nature y est colossale.

C'est ici le cas d'observer que les montagnes les plus élevées sont, suivant le père Kirker, le Pélion en Thessalie, qui a douze cent cinquante pas géométriques de hauteur; l'Olympe qui en a douze cents soixante-neuf, l'Etna quatre mille, le pic des Canaries dix mille, l'Hémus dix mille, le Caucase quinze

mille, l'Atlas autant, les montagnes de la Lune de même, le mont Athos vingt mille, le mont Riphée dans la Scythie vingt-cinq mille, et le mont Cassius vingt-huit mille.

Quoique nous ayons dit que les plus grandes espèces se trouvent dans l'Afrique, il faut cependant observer que cela souffre une exception quant aux animaux marins. Il y a l'hippopotame et le crocodile en Afrique, mais les monstres des mers septentrionales sont encore plus colossaux; telle est la baleine. Pour continuer ce qui est particulier à l'Afrique, on a vu que ses montagnes les plus célèbres sont l'Atlas, le Serra-Lionne et le pic de Ténériffe; que ses caps les plus renommés sont ceux de Bonne-Espérance, de Quardafou, et le cap Vert; et que ses plus grandes rivières sont le Niger, le Nil, le Zambesé et la Gambra.

Le cap de Bonne-Espérance est la route pour aller aux Indes orientales : il est la pointe la plus méridionale de l'Afrique, et l'endroit le plus remarquable du pays des Hottentots et des Caffres. Ptolomée commença autrefois un grand canal, large de cent pas et profond de trente, pour joindre

la mer Rouge à la Méditerranée par un des bras du Nil. On eût évité le grand tour pour aller d'Europe aux Indes orientales par le cap dont nous venons de parler ; mais on reconnut que les eaux de la mer Rouge étoient plus hautes que celles du Nil ; elles auroient inondé le Caire, Alexandrie, Candie, Chipre et la Grèce. Soliman II employa cinquante mille hommes au même dessein, mais également sans succès.

Nous avons donné une idée du gouvernement de l'ancienne Carthage, d'autant plus important à connoître que ce peuple connut la vraie balance législative, celle des trois pouvoirs ; aussi la paix régna toujours dans son enceinte. On se rappelera les détails que nous avons donnés sur les gouvernemens, à la vérité plus curieux qu'utiles à connoître, des côtes occidentales et orientales de l'Afrique. On a vu, quant aux premières, qu'il y a une infinité de petits royaumes le long de la rivière de Gambra, gouvernés par des princes nègres, ainsi que sur celle du Sénégal, et sur la côte de Guinée ou Côte-d'Or ; qu'il y a quelques républiques ou plutôt des ombres de république

sous la direction de leurs magistrats, mais en petit nombre. Les noms de ces royaumes méritent à peine d'être retenus, si vous en exceptez ceux de Congo, de Loango, d'Angola et de Benguela. On a vu aussi relativement aux côtes orientales, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à celui de Guardafou, que ce sont à peu près les mêmes sortes de gouvernement. On a observé que les royaumes de Congo, d'Angola, de Loango, dont nous venons de parler, composent presque la moitié de l'Afrique. Enfin, les autres états les plus remarquables sont l'empire d'Abyssinie et celui de Gaïam où sont les sources du Nil. Ainsi l'Afrique ne le cède guère aux deux autres parties du monde que nous venons de parcourir, si l'on ne fait attention qu'aux singularités et aux variétés naturelles; mais elle leur est très-inférieure si l'on considère les arts et la politique. Le lecteur se rappelera le gouvernement vraiment paternel de Péruviens, et celui plus admirable encore de la Chine: ce dernier gouvernement mérite que nous nous y arrêtions encore ici; car enfin, les bonnes loix, basées sur de bonnes mœurs, sont

un spectacle bien plus rare et bien plus intéressant encore que celui des productions même de la nature.

C'est le devoir de conserver les peuples, c'est l'obligation de les rendre heureux qui fait le droit des rois : ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres loix à la Chine. L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur ; il sait que s'il se livroit un moment à l'esprit de tyrannie, des secousses violentes et rapides le précipiteroient du trône : il ne s'érige pas en un phantôme religieux à qui tout est permis, et dont on doive bénir les coups et encenser les caprices. Les mœurs et les loix, qui vont toujours ici dans un accord admirable, tendent de concert à établir cette maxime fondamentale que la Chine est une famille dont l'empereur est le père, le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas même comme législateur qu'il a de l'autorité ; c'est exactement comme père qu'il est censé gouverner et punir. On conçoit que ce sentiment délicieux lui donne un pouvoir plus grand, plus sûr, plus révéré

que tous les soldats du monde, et que les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations : c'est le père commun, le père universel. Ici le culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un père, une mère, conservent une autorité absolue sur leurs enfans à quelqu'âge, à quelque autorité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel et l'amour filial, voilà les deux ressorts ou plutôt le seul ressort de cet immense et populeux empire ; c'est le soutien des mœurs ; c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, les citoyens entre eux.

Le gouvernement chinois est revenu par les dégrés de sa perfection au point d'où les autres sont partis, et d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui est celui de la nature même ; cependant cette morale sublime qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire chinois se seroit peut-être infiniment affoiblie si des distinctions vaniteuses et chimériques eussent rompu cette égalité primitive qui ne doit disparoître que de-

vant les talens et les vertus. Il n'y a de distinction à la Chine que celle du mérite personnel ; il n'y a de dignité héréditaire que celle de l'empereur, et l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur et le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne ; aussi l'émulation de la gloire et de la vertu règnent-elle jusqu'au sein de la famille impériale : plus éclairé, plus moral, le peuple y est aussi plus tranquille. Les mœurs à la Chine sont prescrites par les loix, et maintenues par les manières que prescrivent également les loix. C'est le peuple qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires et les plus indifférentes aux yeux des nations peu sages sur ce point de l'Europe : le code de leur politesse est fort long ; les loix de ce code sont instituées pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, et pour prescrire aux citoyens les égards et les prévoyances mutuelles que doivent des frères à des frères. Ces rites, ces maximes rappellent continuellement aux mœurs ; elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment ; mais combien

plus souvent ne le font-elles pas revivre? elles sont une sorte de culte, un hommage qu'on rend sans cesse à la vertu. Il y a des tribunaux pour juger les fautes contre les manières, comme il y en a pour juger des crimes et des vertus. On punit le crime par des peines douces et modérées; aussi est-ce un des peuples les plus humains de la terre: souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir et de vêtir, pendant quelque tems, des vieillards et des enfans orphelins. Nos romans de morale et de politique sont l'histoire des Chinois. L'esprit patriotique y est peut-être plus actif que dans aucune république. C'est une chose commune que de voir les Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs, d'autres y planter des arbres. Il y a enfin dans ce peuple un fond de raison, de politesse, d'humanité et de vertu qu'on ne trouve point ailleurs.

Nous n'avons point oublié de décrire les travaux de ces savans de la France qui ont traversé les mers, mesuré le globe, observé

les cieux, découvert les étoiles non encore reconnues, dessiné les monumens de l'Egypte et de la Grèce, et qui ont cherché aux Indes et à la Chine les plus anciens manuscrits du monde.

On se rappelera les découvertes faites par les voyageurs, sur-tout dans la mer du Sud. On aura aussi remarqué sans doute que les Indiens sont naturellement doux; que la plupart des peuples que nous nommons sauvages sont plus hospitaliers que les peuples policés de l'Europe; que les Arabes errans et vagabouds sont, en général, humains, compatissans, libres et heureux; que les Espagnols ont introduit au Mexique et au Pérou un gouvernement de fer à la place du bon gouvernement des incas et des empereurs du Mexique; que l'Amérique septentrionale offre des loix et des mœurs admirables, mais que celles-ci commencent à s'altérer par le luxe, et par l'abord des étrangers; que l'Europe est plus corrompue, et que ses peuples sont moins heureux que ceux de la plupart des contrées que nous appelons misérables, et où les Européens n'ont apporté ni leurs vices, ni leurs besoins

factices.

factices. Enfin, on concluera vraisemblablement qu'il faut, pour avoir une idée saine du plus grand nombre de ces nations lointaines, substituer aux épithètes de *barbares*, *superstitieux*, *féroces*, *malheureux*, *antropophages*, prodiguées par les voyageurs, celles de *libres et pasteurs*, *libres et chasseurs*, ainsi que nous l'avons déja dit : et quant aux usages, n'en avons-nous pas d'aussi ridicules, d'aussi barbares? n'avons-nous pas nos superstitions et nos auto-da fé?

Ces Sauvages, puisqu'on les désigne ainsi, de l'Amérique et de quelques régions de l'Asie et de l'Afrique, qui se peignent de diverses couleurs, ou qui s'enduisent d'un demi pouce de couche de graisse, ont peut-être été confirmés dans cette pratique qui nous paroît bisarre par de vrais principes de santé. Les Hottentots, observateurs de cette coutume, vivent long-tems, et plus, en général, que les peuples même du Nord : les poissons qui transpirent bien moins encore vivent des siècles. N'étoit-il pas naturel de borner une transpiration trop abondante, une déperdition trop grande des forces sous des cieux toujours embrasés et dans les climats torrifiés?

Nous avons sur-tout indiqué les productions vraiment utiles qu'il seroit bien digne des gouvernemens d'acclimater parmi nous, entre autres l'arbre à pain, le mûrier à gros fruit vert de Madagascar, l'arbre à huile essentielle de rose, l'arbre à suif, le thé de Chine, le bois de Campêche, le bois immortel, toutes les variétés du cocotier, du dattier et du manglier, l'arbre à quatre épices, le muscadier, le poivrier, l'hève, le litchi, le ravensara, le bibacier, le noyer de Bancoul, l'avocat des Antilles, le sagouttier des Molucques, le savonnier de Chine, le moran d'Jolo, le mahé ou arbre de mâture, le kettule de Ceylan, et le mangoustan dont le fruit est regardé comme le meilleur de l'Asie et du monde entier.

Quels succès ne doit-on pas attendre si le gouvernement fait des efforts pour naturaliser les principales productions des végétations lointaines? qu'on en juge par le passé. Le sol de la France ne produisoit qu'environ dix-huit à vingt espèces d'arbres forestiers; aujourd'hui nous en avons acquis par les travaux des botanistes voyageurs plus de

cent quarante espèces; de ce nombre est le cèdre du Liban, qui s'est déja affranchi des soins du jardinier, et se plait sur nos côteaux : le premier, qui est actuellement vivant au jardin des Plantes de Paris, fut apporté d'Angleterre, il y a environ cinquante ans, par Bernard Jussieu. De ce nombre est encore le tulipier de Virginie, le plus grand arbre de l'Amérique septentrionale; le cirier, dont la graine contient une huile concrète avec laquelle on fait une cire verte et odorante, l'élante ou faux vernis du Japon, cultivé en pleine terre; enfin, plusieurs espèces de féviers ou gleditzia d'Amérique et de Chine, de platanes, de pins, de sapins, de Frênes, de chênes, de peupliers, d'érables à sucre qui enverront un jour de nombreuses colonies dans nos forêts. Qu'on se rappelle que l'olivier, le figuier, le noyer, tous les fruits à noyaux, étoient étrangers à la France et à l'Europe. L'art doit imiter la nature qui, par des gradations lentes et suivies opère la propagation des plantes, en les faisant passer des climats chauds aux climats tempérés, de ceux-ci dans des régions plus froides, et ré-

ciproquement des régions froides dans les pays tempérés, et jusques sous les zones brûlantes.

Les îles de France et de ci-devant Bourbon, nous offrent des serres naturelles pour les plantes des Indes et de l'Amérique; elles trouveroient ensuite dans la douce température de nos îles d'Hières un passage insensible vers notre climat. Outre les orangers qui croissent à Hières en pleine terre, n'y voit-on pas des palmiers vigoureux qui fleurissent tous les printems. Il est vrai que leurs fruits n'y sont pas encore venus à maturité; mais la nature, dans ses expériences, ne compte ni les jours, ni les années. Le palmier, jusqu'à présent, ne donne pas non plus des fruits mûrs à Malthe, où il a été transporté des côtes de Tunis, quoique cette île soit sous la même latitude.

Nous avons plusieurs exemples heureux de ces divers stations des plantes. Il n'y a pas très long-tems que le café est connu en Europe : un vaisseau hollandois en transporta des graines de Moka à Batavia, où elles réussirent. Van Horn, consul de Hollande, en fit passer un pied à Boerhaave.

Le cafier se multiplia dans le jardin public d'Amsterdam. En 1712, on en envoya un à Paris qui fut déposé dans le jardin des Plantes, où il fructifia et multiplia. D'après l'avis d'Antoine Jussieu, le gouvernement en fit embarquer trois pieds pour la Martinique : la traversée ayant été très-longue, deux des cafiers périrent ; c'est du troisième que sont sortis tous les cafiers de nos îles. Le cannellier, le giroflier, ont été apportés par le célèbre Poivre, et se sont multipliés dans le jardin de l'île de France, d'où on les a transportés à Cayenne et à Saint-Domingue, où ils réussissent.

Nous avons envoyé dans les îles de la mer du Sud la vigne cultivée d'Europe ; pourquoi n'en recevrions-nous pas l'arbre à pain, dont nous avons déja parlé? Les botanistes n'ont-ils pas enrichi, et ne peuvent-ils pas enrichir davantage, s'ils sont secondés par le gouvernement, nos parterres et nos prairies? Toutes ces belles fleurs, comme la grande marguerite, la tulipe, la rose, l'héliotrope, l'impériale, d'abord cultivées au jardin de Paris, furent aussi des présens de ces amis de la nature et des hommes. En

nous apportant ces trésors lointains, ils nous ont fait en même tems mieux connoître les nôtres. Des graminées ignorées qui végétoient sur les rochers, dans les sables des torrens, et qui se multiplioient peu, faute de pouvoir s'étendre sur le sol qui leur convenoit, ont été indiquées au cultivateur qui peut maintenant tapisser de verdure ses landes et ses sables.

Long-tems des hommes isolés ont à peine parcouru l'étroit horizon que leur vue pouvoit embrasser. Les émigrations, les conquêtes, les voyages dans un grand nombre de siècles, ont mêlé les peuples, et on a connu cet immense continent qui renferme trois parties du monde.

Colomb, aussi hardi, et, pour son tems, aussi éclairé que Cook, ajouta à nos possessions un nouveau continent dans l'autre hémisphère; et Magellan, par une course extraordinaire, voguant vers l'ouest et vers les climats où le soleil se couche, est revenu par l'orient, et avec le soleil; mais cette grande communication exige de longs détours. Les navigateurs européens, sur-tout la nation angloise placée au nord de l'Eu-

rope, avoient besoin d'un passage à la mer du Sud par les régions septentrionales. On cherchoit ce passage; on ignoroit si l'Asie est unie à l'Amérique, ou si elle en est seulement séparée par un détroit. On connoissoit encore moins la partie australe de la terre, et on y soupçonnoit un continent pour en remplir l'espace, et pour faire une espèce d'équilibre avec les terres septentrionales : le globe, parcouru dans son contour, étoit donc ignoré dans ses extrémités.

Cook a traversé trois fois ces mers étonnées d'avoir vu Magellan, et trois fois il a commencé et achevé le tour du monde. Chargé de visiter la mer du Sud, de décrire toutes les terres qu'il renferme, et de reconnoître si l'espace qui sépare l'Amérique de la Nouvelle Hollande récèle un continent inconnu, ou s'il n'est en effet qu'une grande plaine liquide, Cook a long-tems parcouru ces parages; aucune terre considérable ne peut lui avoir échappée. Ce passage n'existe pas, mais il a tout vu et tout décrit (1). Il

(1) En 1789 il partit de Cadix deux vaisseaux du

a découvert des îles et des terres nouvelles; il a constaté la position et déterminé la grandeur et les contours de celles qui n'avoient été qu'apperçues ; il a marqué les écueils

---

roi, commandés par les capitaines don Malespina et don Joseph de Bastamente, qui se proposoient de poursuivre les voyages et les découvertes des navigateurs anglois et françois ; ils visitèrent toutes les baies des côtes d'Amérique depuis la Plata jusqu'au cap Horn, et depuis ce cap jusqu'aux côtes nord-ouest de cette partie du monde, aux 59e., 60e. et 61e. degrés de latitude, en cherchant un passage dans la mer Atlantique. Leurs recherches n'aboutirent qu'à justifier les observations de Cook et à leur prouver que ce passage n'existoit pas. En 1792, don Diégo Galeano se joignit à l'escadre angloise, commandée par Vancouver, avec l'intention de visiter l'Archipel de l'amiral Fonte et de Juan de Fuca. C'est en parcourant l'immense étendue de l'Océan Pacifique; c'est dans l'Archipel ou du moins près de l'Archipel, formé par ces îles, que Cook nomma les îles de Société, que les Espagnols ont fait d'importantes découvertes : ils ont abordé dans des îles qui n'avoient été connues d'aucun navigateur, pas même de Cook, et qu'ils appellent *Babakos*.

Cet article est tiré du *Spectateur du Nord*, journal très-intéressant.

qu'il a su éviter : enfin, en ajoutant ses découvertes aux découvertes antérieures, nous connoissons cette mer presqu'aussi bien que celle qui nous entoure.

La philosophie doit encore au capitaine Cook des notions sur la civilisation (1) de l'espèce humaine. On en découvre maintenant les premiers degrés : les nations de la mer du Sud nous montrent que l'homme est bon en sortant des mains de la nature. Cook nous a dépeint les ames naïves et pures des habitans de Taïti, peuple ami de la paix, peuple qui vit sans défiance, riche des dons de la terre, libre dans ses désirs et dans ses jouissances, ne connoissant ni l'intérêt, ni la haine, bon sans morale, juste sans loix; il a, comme au premier âge de la vie, les affections douces et les vertus de l'innocence; il ne connoît que des plaisirs vifs et des peines legères : cet état d'enfance de l'espèce humaine est l'âge d'or des poëtes. Taïti est la Cythère moderne,

(1) La civilisation devient, hélas ! bientôt corruption. Quelle nation prétendue civilisée vaut les Taïtiens?

parce que l'amour y naît de l'abondance, parce que toujours heureux il est sans contrainte et sans loix ; mais le goût choisit librement comme dans l'état de nature, et le cœur se donne comme dans l'état civilsé. Là, sous un ciel riant, sur un sol fertile, dans une retraite qu'une vaste mer éloigne des grands empires et des peuples corrompus, une nation généreuse et paisible conserve le bonheur que l'on cherche par-tout ailleurs sur la terre. Eh ! qu'on n'accuse pas, qu'on ne calomnie pas les mœurs de ce bon peuple. Dans cette île, comme chez nous, la prostitution n'appartient qu'aux classes dépravées : Cook a aimé et respecté ce peuple si doux, si aimant ; ces mœurs s'étendent à toutes les îles qui entourent Taïti, et plus loin aux îles des Amis. Le bonheur semble appartenir à cet Océan que le calme de ses flots a fait nommer l'Océan Pacifique.

Dans la Nouvelle-Zélande (1) on trouve encore un peuple doux et affable envers ceux

---

(1) Il est reconnu que la Nouvelle-Zélande est composée de deux îles, séparées par un détroit.

qui le traitent bien, mais implacable et cruel envers ses ennemis : il n'a point horreur d'en manger la chair, et de célébrer sa victoire dans des festins abominables. Ce peuple cependant parle un dialecte de la langue de Taïti ; il doit être de la même race. Quelle cause a donc différencié ces enfans d'un même père : cette cause est la puissance du sol qui fait les mœurs ; c'est la loi de fer de la nécessité qui commande à la nature. Le Taïtien vit et se nourrit sans soins ; les fruits suffisent à sa subsistance. La Nouvelle-Zélande est une terre moins fertile : le sol, exposé à plus d'intempéries, demande et plus d'industrie, et plus de travail. Les Zélandois sont rendus cruels par le besoin : si le ciel détruit leurs foibles récoltes, si la mer leur refuse ses dons, la famine produit la guerre, une guerre nécessaire ; et la faim dévore les victimes que le hasard des combats a choisies.

Ce globe, à l'exception des extrémités australes et boréales, n'offre donc que deux continens (1), l'ancien et le nouveau monde,

(1) C'est-à-dire deux continens apparens : il en existe un troisième, mais enseveli sous les glaces.

et une île d'une vaste étendue, la Nouvelle-Hollande : ce sont ses grandes masses de terre ; le reste du globe porte un immense Océan semé de quelques îles, montagnes élevées d'un sol que couvrent les eaux, et où vont se reposer les navigateurs fatigués. Le capitaine Cook, qui a constaté ces vérités, a été près de trois années en mer et n'a perdu que peu d'hommes ; il a montré à l'Europe, et par des essais réitérés, qu'on peut, dans un voyage de long cours, conserver les hommes avec une égale probabilité, et presque comme dans leurs foyers ; il a rendu compte de ces moyens à la société royale de Londres, et il a mérité une médaille d'or qui devient une couronne civique.

Ces courses, ces découvertes de terres, ou inconnues, ou peu visitées, avoient été faites dans une zone qui s'étend depuis l'équateur jusqu'au cercle du quarantième degré austral : cette hauteur répond dans notre hémisphère à celle de Naples et de Madrid. Les espaces qui restoient à reconnoître étoient égaux à ceux qui, embrassant la moitié de l'Asie et de l'Amérique septentrionale, com-

prennent l'Europe presqu'entière, et remontent jusqu'au pole. Que de pays et de peuples pouvoient être renfermés dans ces espaces ! quel appat pour la cupidité, pour des motifs plus nobles, l'agrandissement des découvertes et des sciences, la connoissance plus étendue, plus approfondie de la nature! Cook fit voile vers ces parages aussi lointains qu'inconnus : dès le cinquantième degré austral, des amas considérables de glace se montrèrent sur la mer; plus il s'avança, plus ces glaces augmentoient : ces masses ressembloient à ces îles flottantes, menaçant de leur choc épouvantable tout ce qui s'offre à leur passage. Que l'on juge combien d'hivers avoient formé et accru ces masses énormes : cependant on étoit au milieu de l'été, sous un climat semblable à celui de la France. L'hémisphère austral est donc plus froid que le nôtre ; mais si l'hiver règne déja et conserve des glaces éternelles dans la zone froide que le soleil abandonne pendant une partie de l'année, cela doit nous apprendre à estimer, à sentir davantage notre bonheur d'être nés loin de ces terribles frimats. Enfin, Cook fut arrêté au soixantième degré ;

il fut forcé de longer cette barrière insurmontable de glaces. Ailleurs une ouverture lui permit d'atteindre le cercle polaire, et même le soixante-onzième degré ; mais il fallut renoncer à franchir ces remparts. On fit route vers l'ouest, et par-tout la glace se montra sous le même parallèle. Cook jouit d'un spectacle extraordinaire et magnifique: c'est celui de ces plaines immenses surmontées de montagnes, de collines, et d'où se détachent les écueils mobiles et menaçans qui roulent sur la mer. L'écume des vagues vient couvrir ces rochers flottans : la vague, qui s'y brise, s'y colore aux rayons du soleil, et l'écume blanchissante y brille des couleurs de la lumière réfractée ; mais les sensations que produit la beauté de ces tableaux sont apres et sévères ; on ne voit qu'un désert, une vaste sollitude, une nature infertile. Au milieu de ces glaces entassées sans ordre, on croit voir d'immenses débris et les restes d'un monde détruit; on croit assister à la dernière heure de la nature expirante. Le froid, qui engourdit les membres et ralentit le cours des esprits, répand dans tous les sens le pressentiment

de la mort. Cette navigation est aussi périlleuse qu'elle est triste : ailleurs il suffit de ne pas approcher des écueils ; ici les écueils viennent vous briser ; ils s'avancent toujours prêts à briser ou à enfermer le vaisseau. La pluie froide, la neige, la grêle, tombent sans cesse ; les agrets sont couverts de glace ; ils coupent les mains qui les saisissent ; tout est roidi par la grêle. A peine le soleil éclaire ces maux et ces dangers ; sa vue est souvent refusée à ces climats abandonnés ; une trame impénétrable est le voile dont la nature semble couvrir sa défaillance.

On suit Cook retournant une seconde et une troisième fois dans ces mers : on déplore avec son équipage les tristes journées de ces climats brumeux. L'ennui compte les heures d'une journée presque perpétuelle : on s'afflige qu'un long jour sans soleil succède à une courte nuit sans étoiles : toute sensibilité est perdue ; les alimens sont sans attraits, le sommeil sans douceurs, et l'on est dans ces régions, paralysé comme la nature.

Cook fut enfin forcé de revenir à cette

heureuse Taïti, où l'on puisoit l'oubli de tous les maux ; il reconnut qu'une barrière de glaces enveloppe le monde, et fait, à la hauteur de soixante degrés, un cercle entier du globe renfermant dans cette enceinte un espace immense.

Cook a cependant apperçu quelques terres, qu'il a nommées la Nouvelle-Géorgie et la moderne Thulé ; ce sont les extrémités d'un continent perdu dans les glaces : ces terres ne sont point habitées. Quelques amphibies et quelques oiseaux sont les peuples de la Nouvelle-Géorgie ; quelques végétaux rampent languissamment sur la terre, mais il n'y a pas un seul arbrisseau. A Thulé, qui est plus enfermée dans l'empire de la froidure, on ne voit pas même d'animaux : c'est un spectacle étrange que de considérer cette île livrée aux rigueurs de l'hiver, même au milieu de l'été. Ces contrées sont abandonnées de toute espèce vivante, et Cook a vu la limite entre le globe habité et le globe inhabitable. La moitié du monde la plus éloignée fut alors la mieux connue ; mais les grandes questions sur le passage du nord, sur la jonction de l'Asie et de l'Amérique, étoient

étoient sans réponse : qui devoit les donner ces réponses, si ce n'est l'homme qui avoit décrit le midi de la terre, et qui étoit digne d'asseoir sa renommée sur la connoissance complette du globe? Cook est choisi; il part pour une troisième expédition : il revoit cette mer du Sud qu'il avoit tant de fois traversée, et, s'élevant vers le nord, dans ce vaste Océan qui sépare deux mondes, il visite les côtes de l'Amérique; il n'apperçoit que des baies et des golfes sans issue, des rivières navigables qui permettent aux vaisseaux de remonter dans les terres, mais non de les traverser : le passage désiré n'existoit pas. Ces climats infertiles et solitaires, peu connus et peu observés, offrent d'ailleurs assez de connoissances nouvelles et intéressantes.

Cook, parvenu au cercle polaire, vit les terres de l'Amérique et de l'Asie se rapprocher, et ne laisser entre elles qu'un détroit. Les deux continens ne sont point unis; mais ils sont séparés par si peu d'espace que les pirogues des Sauvages les traversent, et que la population d'un monde a pu passer dans l'autre : plus loin, au-delà du détroit, Cook retrouva des plaines gla-

cées, des îles flottantes, des montagnes mobiles qui le menaçoient et repoussoient son approche. Le nord, comme le midi, arrêta ses pas; il termina sa course au soixante-onzième degré, et aux mêmes barrières qu'il avoit trouvées dans l'hémisphère austral: c'est donc en vain que l'Amérique et l'Asie s'ouvrent pour former un passage, le nord y oppose l'obstacle des glaces unies et amoncelées. L'hiver a sur le globe deux empires éternels; celui du nord, plus resserré, se borne à la zone froide; et celui du midi, plus étendu de dix à vingt degrés, s'avance dans la zone tempérée, et menace de plus près les pays habités: telles sont les vérités qu'il a été donné à Cook de révéler aux hommes.

Les tentatives brillantes, les efforts de l'immortel Cook pour se frayer, à travers les glaces polaires, une route à de nouvelles découvertes, nous engagent à placer ici, comme une suite de la même matière, le résultat de nos courses et de nos réflexions dans nos différens voyages autour du monde, et vers les deux poles.

D'après ce que nous avons observé sur

les mouvemens des glaces, et le désir que nous avions eu de percer jusqu'au pole, lorsque nous étions parvenus au-delà du quatre-vingt-unième degré de latitude, pour connoître si cette idée étoit praticable, nous fîmes la réflexion suivante; savoir, que la compression avoit lieu dans toutes les mers Glaciales, et même sous le pole, s'il y existoit des mers. Ces glaces devoient, dans notre opinion, avoir un espace pour se mouvoir. Nous avions vu, par le quatre-vingt-unième degré de latitude, la mer libre des glaces qui l'occupoient auparavant, et qui avoient été chassées vers le nord; elles y avoient donc trouvé place, et toute la surface n'étoit pas occupée.

Nous savions que des vaisseaux hollandois avoient pu sortir, en 1773, du centre des bancs de glace à la fin de novembre. Les voyages des Hollandois Heemskerk et Barents au nord-est de la Nouvelle-Zemble, et ceux des Russes, découvrant les intervalles entre les rivières de Léna, Jénisea et Oby, nous apprenoient qu'ils étoient tantôt pris, tantôt libres des glaces. Leurs évolutions existoient donc encore pendant les for-

tes gélées de la fin du mois de novembre, et dans les mers de la Sibérie. Nous regardions cependant ces deux mers comme les moins favorables pour remplir l'entreprise de se rendre au pole : celle de Sibérie close au sud, et, ayant très-peu d'issue à l'est et à l'ouest, devoit conserver ses glaces; celle de Spitzberg, recevant les courans de l'est, augmentoit la quantité des siennes par celles qui y dérivoient avec eux. Nous pensons donc que l'étendue comprise entre le Spitzberg et la Zemble étoit la plus praticable à cause de sa largeur et de la grandeur de son issue. Nous ne croyons cependant point qu'il existe au nord-nord-ouest de la Zemble aucune mer entièrement libre de glaces, mais seulement une mer qui, en étant moyennement occupée, y permettroit une navigation aussi possible que celle du parage situé à vingt lieues au nord-ouest du Spitzberg. Nous sommes également peu persuadés qu'il est possible de traverser dans une seule saison les mers de la Sibérie pour se rendre aux Indes par le nord-est. Nous les croyons fortement occupées par les glaces, et qu'on ne peut y faire

un chemin bien considérable, ne pouvant naviguer qu'à très-petites voiles ; mais nous croyons très-possible de remplir dans une saison la direction d'une route de cinq cents lieues à travers des glaces moyennement fréquentes, comme nous les supposons. On peut dans cette direction faire des découvertes très-intéressantes d'animaux marins, et peut-être même de quelques terres appartenant au continent que nous soupçonnons enseveli sous ces mers glacées, comme il paroît certain que l'ancien et le nouveau monde ont été autrefois couvert par la mer, ainsi qu'il résulte des coquillages qu'on trouve encore sur des montagnes très-élevées; non pas, à la vérité, sur leurs cimes, mais jusqu'à une certaine hauteur.

Qui sait si le continent que tout annonce être englouti sous cet Océan de glaces, ne paroîtra pas dans les siècles futurs, lorsque la nature aura fondu ces glaces par des révolutions insensibles sur le globe? Car tout périt et se décompose pour réexister un jour sous d'autres formes, et périr encore. Il paroît que, par une alternative assez constante, la vie naît, en quelque sorte, de la

destruction, et qu'elles se succèdent sans cesse l'une à l'autre : il n'est donc pas étonnant que les arts et les sciences, qu'un grand peuple même eussent existé autrefois sur le plateau de la Tartarie, suivant l'idée du célèbre Bailly.

On a trouvé que tous les peuples du monde, les Chinois, les Chaldéens, les Grecs, les Péruviens avoient conservé quelque souvenir du monde embrasé et du monde submergé. On conçut que le globe enflammé, par quelque cause que ce soit, avoit commencé à se refroidir par les poles, et pouvoit brûler encore vers la zone torride et vers l'équateur, lorsque le genre humain *actuel* sortit du néant, ou peut-être même les peuples que nous soupçonnons avoir dévancé ceux que la tradition ou l'histoire nous font connoître, et dont Bailly a découvert l'existence.

Buffon (1) croit que les premiers hom-

---

(1) Quels génies que ceux d'Aristote, de Pline, de Linné et de Buffon ! Pour ne parler que de ce dernier, que de vues neuves, que de rapports,

mes nés sur cette terre presqu'encore alors embrasée ont été noirs. De siècle en siècle la terre refroidie s'affermit sous les pieds de ses habitans. Il paroît que, dans la dernière de ces révolutions, la mer inonda le globe en se précipitant du pole austral vers le pole boréal. Tous les continens connus se terminent au sud par des pointes. L'Amérique paroît être sortie du fond des eaux plus tard que notre continent : telle fut la dernière révolution de notre globe, en attendant celle qui lentement et sourdement se prépare dans le continent enseveli, endormi sous les glaces, et dont le réveil commence pour nous, puisque Cook en a déja entrevu deux terres, la Géorgie et Thulé. Le genre

apperçus pour la première fois, soit entre les espèces vivantes et les climats qu'elles habitent, soit entre les diverses espèces elles-mêmes, soit entre les tems de leur accroissement et la durée de leur vie ! Comme il décrit les mœurs des animaux, leur instinct, leurs passions ! quel pinceau suave et brillant ! qui fut jamais plus grand coloriste ! il est grand comme la nature, riche, majestueux et simple comme elle.

humain, comme nous l'avons dit, existoit depuis bien des siècles. Si des millards d'hommes périrent, si des milliers d'états furent détruits, si toutes les sciences furent anéanties, par ces inondations, ces submersions successives, la race entière des hommes ne périt point; on a même retrouvé les points du globe qui dans ces lentes submersions ont dû servir d'asile au genre humain, et pourroient lui en servir encore si la masse entière du globe affermi n'étoit pas un jour assez solide pour résister aux flots de l'Océan, ce grand dévorateur des mondes. Le plateau de la Tartarie, d'où le Gange, l'Irtiz, l'Amur et presque tous les grands fleuves de l'Asie se jettent dans les mers du Nord, de la Chine et des Indes; la Suisse, d'où le Rhône, le Rhin, le Danube, descendent, ou plutôt se précipitent vers l'Océan et la Méditerranée; les montagnes de l'Abyssinie, où le Nil prend sa source; les monts d'où tombent le Niger et le Sénégal; les hautes vallées du Pérou, où la rivière des Amazones, l'Uragay, l'Orénoque ont leurs immenses réservoirs, sont les lieux de réfuge où les hommes ont bravé et

pourront braver encore les fureurs de l'Océan. N'oublions pas la preuve démonstrative que nous en avons déja donnée, qui résulte de ce qu'on n'a jamais trouvé des coquillages sur les montagnes que jusqu'à une certaine hauteur : voilà les différens états par lesquels le globe a passé avant d'être ce qu'il est aujourd'hui. D'abord il fut enflammé, et alors sa masse entière s'applatit vers les poles, en s'élevant à l'équateur : alors les plus hautes montagnes, alors tous les corps qui ne doivent leur origine qu'au feu, se formèrent. Tels sont les métaux et les rochers, etc., qui, se trouvant toujours sans aucun mélange ni du règne végétal, ni du règne animal, ni des productions marines, paroissent appartenir au monde primitif, et avoir précédé toutes les révolutions du globe ; mais lorsque la mer, promenant les débris du monde d'un pole à l'autre, forma ces différentes couches de terre qui nous étonnent, lorsqu'elle engloutit les forêts, les hommes et les animaux, de nouvelles combinaisons se formèrent dans le sein du globe. Alors naquirent la plupart des fossiles, et sur-tout les coquilles : vin-

rent ensuite les plantes marines, les poissons, les oiseaux, etc. On a trouvé, ainsi que nous l'avons dit, des preuves qu'il y a eu un peuple aussi éclairé peut-être que le sont aujourd'hui les peuples de l'Europe; on a retrouvé la place même où ce peuple habitoit. Bailly, qui s'est immortalisé par cette découverte, en comparant les antiquités des Chinois, des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens, s'apperçut que ces peuples avoient des méthodes savantes dont ils ne connoissoient pas les principes, qu'ils se vantoient de plusieurs observations astronomiques qui ne pouvoient avoir été faites dans leurs climats; il en trouva même qui avoient été faites sous le quarante-neuvième degré de latitude nord, et qui n'appartiennent à aucun de ces peuples beaucoup trop méridionaux : alors ces nations, qui n'ont rien perfectionné depuis tant de milliers d'années, lui parurent suspectes de n'avoir rien inventé. En comparant les fables de leur mythologie avec celles des nations hiperborées, il trouva des rapports frappans entre les opinions de ces peuples qui jamais ne se sont rien communiqué, et qui même

n'ont jamais soupçonné l'existence les uns des autres; il vit que toutes les fables faisoient allusion à des jours et à des nuits de six mois, qu'ainsi elles n'avoient pu naître dans le midi. L'histoire lui fit voir que les Indiens, les Chinois, les Chaldéens, et même les Ethiopiens, pères des Egyptiens, ayant des fables, des connoissances, et même des époques à peu près semblables, il falloit nécessairement que le peuple instructeur de ces nations eût eu sa résidence au milieu d'elles, et que vraisemblablement il régna dans l'Asie, de la mer Caspienne à la Tartarie Chinoise. Ce peuple savant doit avoir habité au nord de l'Asie, avoir péri environ quatre mille ans avant notre ère; les observations des Indiens, Chaldéens, Chinois, Egyptiens ne remontant qu'à environ trois mille ans avant notre ère, et étant telles qu'aucun de ces quatre peuples ne put les faire, et ne pourroit les faire aujourd'hui, et que les peuples asiatiques n'ont maintenant que les débris, et non les élémens des sciences.

Remarquez que Buffon, par des observations physiques, a été porté à croire que

les premiers hommes avoient habité le nord; qu'Olaus Rudbeck, par des recherches mythologiques, eût la même opinion; que le célèbre Danville, par des recherches géographiques, a trouvé des ruines et des débris, depuis le lac Aral jusqu'en Tartarie; que l'abbé Raynal et Paw ont été induits par des recherches historiques à penser qu'il y avoit eu un peuple savant dans ces mêmes contrées; enfin, que l'universel Leibnitz a avancé qu'il y a eu des peuples, antérieurs à notre monde connu, détruits autrefois, et disparus de la carte des nations. Voilà donc la physique, la mythologie, la géographie, les monumens ou vestiges, l'histoire, l'astronomie, l'opinion de Leibnitz, Linné, Buffon, Paw, Danville et Bailly, parfaitement bien d'accord. Le nord étoit moins froid autrefois; peut-être y a-t-il eu une époque où il ressentoit les chaleurs du midi, et où le midi éprouvoit les froidures du nord, comme cela arrivera vraisemblablement un jour au continent englouti aujourd'hui sous les glaces et dont nous avons parlé un peu plus haut.

Arrêtons-nous ici un moment, par la

pensée, dans les déserts habités autrefois par un peuple savant. Qui pourra voir sans transport que ses travaux n'ont pas été tout à fait perdus pour la postérité, ni même pour sa gloire, s'il est, hélas! de la gloire pour qui n'est plus?... Après cinq mille ans, et peut-être plus, de mort et de destruction, un académicien (Bailly) retrouve des preuves, le local même de son existence, ressuscite enfin cet antique cadavre d'une grande nation, ou, suivant les apparences, de plusieurs nations, le cadavre même d'un monde entier préexistant au nôtre. Quel spectacle! en fut-il jamais un plus intéressant, plus digne de méditation!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU IIIe. ET DERNIER VOL.

TABLE

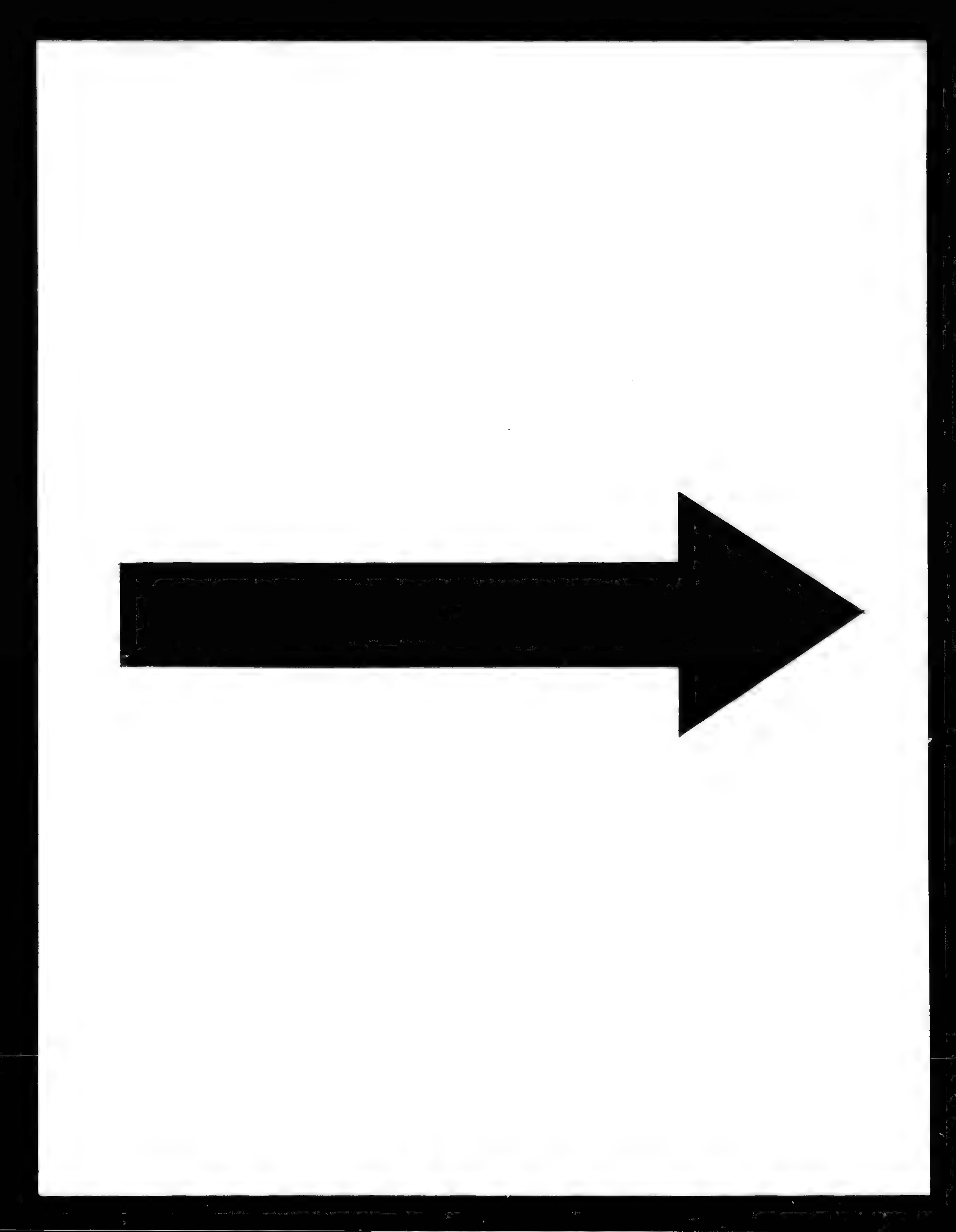
DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES TROIS VOLUMES.

Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes les pages.

A.



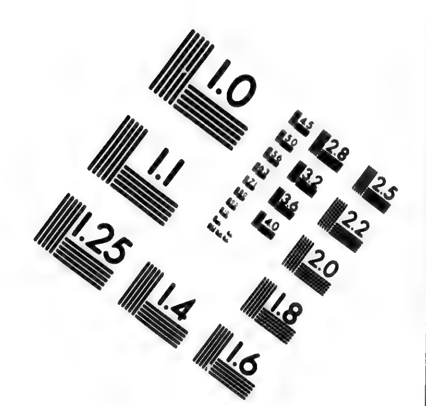
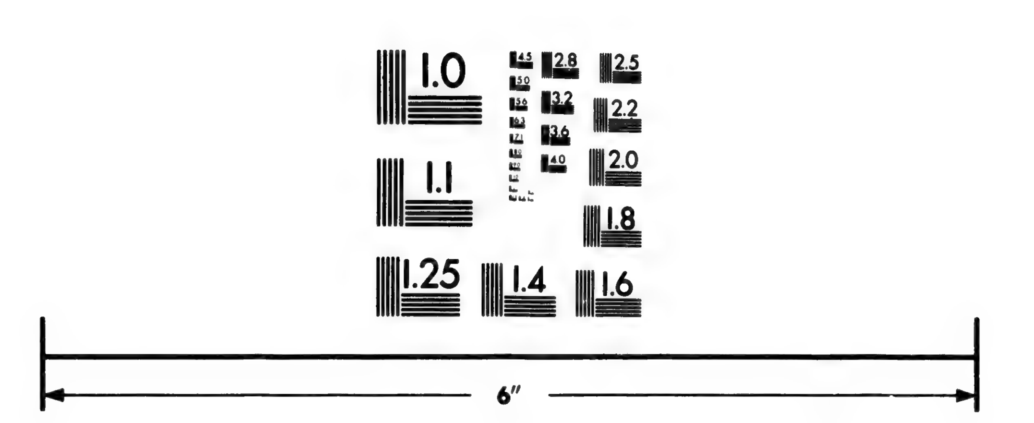


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

Loango,

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

Talipot,

V.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

TOME I.

Page 85 *ligne* 7 *po*, lisez *poi*.
447 3 et 4 à croupe, *lisez* à la croupe.

TOME III.

123 4 et des plus doux des animaux, *lisez* et des plus doux animaux.

ORDRE DES PLANCHES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

CHES.